


DUKE
UNIVERSITY
LIBRARY
Treasure Room
UTOPIA

LE REPOS
DE
CYRUS.

TOME PREMIÈR.

Frontispice.



Bouard del. *Cyrus et Araspe.* *J.B. Scotin sculp.*

LE REPOS DE CYRUS,

OU

J. Pernetti

L'HISTOIRE DE SA VIE depuis ſa ſeiziéme juſqu'à ſa quarantiéme année.

TOME PREMIER.



A PARIS;
Chés BRIASSON, ruë Saint Jacques, à la Science.

M. DCC. XXXII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



PRÉFACE.

NOus aimons les évenemens extraordinaires, nous en cherchons les cauſes avec empreſſement, & l'obſcurité, qui nous les cache, ne fait qu'irriter notre curioſité. Au défaut de la vérité, qui ſemble nous fuir par-tout, & qui pouvoit ſeule nous ſatisfaire, nous avons pris le parti de nous amuſer de la fiction, qui eſt

toûjours en notre diſpoſition; elle nous a permis d'imaginer ce que nous ne pouvions pas trouver, & nous nous ſommes crus dédommagés de l'incertitude où les recherches jettent preſque toûjours, par cette fiction même, qui eſt pire que l'incertitude. Nous n'avons donc retenu de la vérité, que nous ne pouvons nous empêcher d'aimer, que ſa reſſemblance, & c'eſt ce que nous appellons le vraiſemblable. Lorſqu'on ne fait rien entrer dans ſa Fable qui n'ait pû être, on ſe conſole de

ne pas ſçavoir ce qui a été véritablement. Quelque dangereuſe que ſoit cette qualité de l'eſprit humain, elle a fait ſa gloire toutes les fois qu'on n'en a pas abuſé : je ne prétends pas l'examiner icy ni lui preſcrire des bornes, & loin de vouloir corriger ce qui me paroît en effet incorrigible, je vais imaginer à mon tour une Fable ſur un évenement qui mérite d'être approfondi. Il s'agit de l'obſcurité d'où Cyrus a tiré les Perſes, & de la gloire où il les a élevés. J'ai cru

pouvoir en trouver le principe dans les occupations de Cyrus depuis ſa ſeiziéme juſqu'à ſa quarantiéme année. Il m'eſt d'autant plus permis de hazarder mes idées ſur ce ſujet, que Xenophon ni les autres Auteurs Grecs n'ont rien dit de ce long eſpace de tems dans ce qu'ils ont raconté de Cyrus. D'ailleurs ſi l'on peut juger quelquefois de l'avenir par le préſent, on peut plus ſûrement encore juger de ce qui eſt paſſé par ce qui en reſte ſous nos yeux; les meſures les plus ſages ne con-

duiſent pas toûjours à la fin qu'on ſe propoſe, mais un ſuccès heureux & éclatant en ſuppoſe ordinairement de bien concertées. On ſçait que Cyrus a été un des plus grands Princes de l'Univers, il ne me reſte qu'à proportionner les moyens qu'il a employés, & que nous ne connoiſſons pas, à la gloire qu'il s'eſt acquiſe, & que nous connoiſſons tous : c'eſt là le vraiſemblable qu'on a droit d'exiger de moi.

Si on me demande pourquoi je m'occupe ainſi à de-

viner, je répondrai que ſujet pour ſujet j'ai mieux aimé deviner ſur celui-cy : le ſujet eſt grand par lui-même & le grand me frape davantage ; le ſujet eſt moral, il peut ſervir de leçon à ceux qui ſont deſtinés à de grandes choſes, & la morale me paroît la plus digne occupation de la raiſon & la ſcience la plus utile.

Peut-être critiquera-t-on mon titre ? Ce repos n'eſt pourtant point léthargique, il eſt rempli d'actions convenables à l'Epopée ; c'eſt la vie d'un Roy, qui gouverne ſes

ſujets ſans en chercher de nouveaux ; ce travail, qui eſt celui de la ſageſſe, quoique le plus utile de tous, paroît être exempt de peine, & un Roy pacifique & ſage nous préſente toûjours l'image d'un Roy en repos : enfin j'ai préféré ce titre à tout autre, parce que les Héros n'arrivent à leur perfection que par le dévelopement des diſpoſitions, qu'ils tiennent de la nature, que ce dévelopement ſe fait ſans effort & dans une eſpéce de repos. Les maîtres & les voyages peuvent rendre

un Prince plus ſçavant, ils ne peuvent en faire un Héros; le vrai héroïſme eſt l'ouvrage de la nature; Alexandre n'avoit appris de perſonne à pleurer au récit des conquêtes de ſon Pere. Qui ne ſçait que l'éducation ordinaire ſert plus à étouffer l'héroïſme qu'à le produire, & qu'en voulant réformer la nature, que l'on croit corrompuë en tout, on la corrompt quelquefois dans ce qu'elle a de plus parfait; il n'y a qu'une maniere de l'aider, c'eſt de la connoître, de la ſuivre &

de ne la corriger en quelque ſorte que par elle-même, en oppoſant ce qu'elle a de bon à ce qu'elle peut avoir de vicieux.

On ſera étonné de ne pas voir les Dieux joüer les premiers rôles dans un ouvrage de fiction; j'ai crû qu'ils nuiroient à mon deſſein, qui eſt de décrire les effets de la ſimple nature & j'ai ſacrifié tous les embéliſſemens, que je pouvois en tirer, à l'avantage de peindre un Héros, que le ſecours des Dieux ne rendit point inimitable. Je riſ-

que ſans doute beaucoup ; on aime trop le merveilleux pour me ſçavoir quelque gré de l'avoir évité & je ne ſerai pas le premier à qui on préferera, parce que je ne ſerai qu'utile, un Auteur, qui n'eſt qu'amuſant : je me conſole dans la penſée qu'un goût ſi mal fondé ne ſçauroit durer toûjours : on ſe laſſera de voir tantôt des hommes, qui ſont des Dieux & des Dieux qui ſont à peine des hommes ; tantôt un mélange monſtrueux des uns & des autres : & toûjours, ou la vertu im-

praticable à force d'être parfaite, ou le vice inévitable à force d'être ſéduiſant.

Si l'on trouve quelque rapport entre cette Hiſtoire & celle de notre tems, c'eſt un avantage, qui s'eſt préſenté de lui-même & que je n'ai oſé refuſer à la vertu, que j'y dépeins; quoiqu'elle faſſe la gloire des hommes elle a beſoin de ſecours pour s'en faire aimer: le Repos de Cyrus par ſon ancienneté auroit peut-être fortifié l'éloignement, qu'ils ont pour elle; celui, dont nous joüiſſons,

les en rapprochera & l'expérience rendra croïable ce que l'Hiſtoire auroit laiſſé douteux.

Je ne crois pas avoir beſoin d'apologie ſi je peins dans le repos un Héros, que M. de Ramſai a fait voyager: la liberté étoit égale entre nous; il me reſte à ſouhaiter que le ſuccès ſoit le même.

FAUTES A CORRIGER.

LIVRE I.

Page 15. Orisbée, *liſés* Arisbée.
Page 34. à une révolte, *liſés* une révolte.
Page 109. différsntes, *liſés* différentes.
Page 110. le prix, *liſés* le fruit.

LIVRE II.

Page 64. auſſi, *liſés* ainſi.
Page 86. que je puis, *liſés* que je ne puis.

LIVRE III.

Page 90. je devrois, *liſés* je devois.
Page 141. ou ſujets à, *liſés* ſujets ou à.

LE



Rencontre de Cyrus et de Cassandane.



LE REPOS DE CYRUS,

OU

L'HISTOIRE DE SA VIE depuis sa seiziéme jusqu'à sa quarantiéme année.

LIVRE PREMIER.

CYRUS étoit fils de Cambyse Roi des Perses & de Mandane fille d'Astiages Roi des Medes ; les fables, qu'on a debitées sur sa naissance, sont l'effet de

notre inclination pour le merveilleux, ou de notre vanité même, que ce merveilleux devroit humilier: nous aimons qu'il entre du prodige dans la vie des grands hommes, pour nous tranquilliser sur nos vices, & nous affranchir de l'obligation d'imiter leurs vertus. Cyrus fut élevé à la Cour de son pere, comme on élevoit les enfans des simples particuliers, selon la coûtume des Perses: & les traits d'héroïsme, qui éclaté-rent dans son enfance, lui appartinrent entiérement, puisque l'éducation étoit commune à tous.

Astiages ne se contenta pas d'entendre loüer les premieres actions de Cyrus, il voulut voir son Petit-fils, il le fit venir à la Cour d'Ecbatane. Cambyse permit avec peine

le voyage de Cyrus ; les Perſes penſoient differemment des autres peuples ſur beaucoup de choſes & ſur les voyages en particulier ; ils les jugeoient propres dans la premiere jeuneſſe à ſatisfaire la curioſité, ſouvent capables de corrompre les mœurs, & rarement utiles à la perfection des talens ; Cambyſe craignoit d'ailleurs pour ſon fils le luxe & la moleſſe des Medes : les vices les plus dangereux ſont quelquefois ceux qui le paroiſſent le moins.

Les Héros ſont au deſſus de l'exemple qui tyranniſe les hommes, ils en donnent aux autres & n'en reçoivent de perſonne ; Cyrus vit les Medes ſans prendre leurs mœurs, il oſa même leur reprocher les déreglemens, qu'il trouva parmi eux ;

& il ſçut leur plaire ſans leur reſſembler, rare effet de la vertu ! on l'admire dès qu'on la connoit, on ne l'aime point tandis qu'on ne la pratique pas.

L'Amour, quoique le plus ſouvent très-oppoſé à la vertu, eſt de toutes les paſſions celle, qui peut ſe concilier le mieux avec elle; il regnoit à la Cour d'Aſtiages, comme il regne dans preſque toutes les Cours des Rois, fondé ſur les plaiſirs des ſens, soûtenu par le libertinage, & n'ayant que le crime pour objet; c'étoit là l'ennemi le plus à craindre pour Cyrus, & même le ſeul, qui pût le vaincre : quand on eſt fait pour donner de l'amour, il eſt rare qu'on ſe préſerve d'en prendre; la nature, qui le deſtinoit à faire l'ad-

miration de l'univers, fembloit n'avoir encore travaillé que pour le faire aimer, il étoit dans l'âge où les Graces préparent & annoncent feulement la majefté, on lifoit dans fes yeux le caractére admirable de fon cœur, la jeuneffe avoit répandu tous fes charmes fur fa perfonne; les exercices du corps, en le perfectionnant, lui avoient donné un air de force & de vigueur au deffus de fon âge, fa taille & fa démarche achevoient de former en lui cet affemblage de qualités extérieures, qui ne décident que trop fouvent du mérite en amour; auffi fut-il regardé à la Cour d'Ecbatane, dès qu'il y parut, comme un objet digne de l'attention de ce fexe féduifant, qui n'a pas befoin d'attaquer pour

vaincre & qui ne remporte jamais de victoire plus éclatante que lorsqu'il paroît s'en soucier le moins. Les femmes se proposerent donc la conquête de Cyrus, il étoit devenu le sujet de tous leurs entretiens; le triomphe paroissoit d'autant plus aisé, que Cyrus avoit le cœur tendre, & que ce panchant à l'amour vertueux pouvoit être facilement altéré dans son principe & devenir la source de mille excès.

Araspe, à qui Cambyse avoit confié la conduite de Cyrus, crut qu'il falloit faire connoître l'Amour à ce Prince, avant qu'il s'y livrât, & il n'avoit garde de lui en donner de fausses idées sous prétexte de l'en garantir: s'il vouloit lui faire éviter les vices que l'on honore du nom de

foibleſſe dans les Héros ; il croyoit injuſte de lui dérober les vrais plaiſirs, qu'on goûte en aimant : cette différence étoit inconnuë aux Medes, on n'aimoit point chés eux, quand on aimoit ſans fureur ; ils fondoient la gloire de l'amour ſur des excès énormes, que l'humanité déſavouë : la raiſon étoit à leurs yeux ſon ennemie irréconciliable, & à force de le rendre déreglé, ils lui ôtoient la douceur, la conſtance & la vivacité, qui en ſont le partage : on ne parloit que d'amour à Ecbatane, quoiqu'on n'y connut pas le véritable.

Aſtiages étoit un Prince plus efféminé qu'amoureux, il aimoit par tempérament plûtôt que par ſentiment, & il cherchoit dans la mul-

titude & le changement continuel des plaiſirs, un bonheur, qu'il ne trouvoit point dans ſon cœur. Araſpe voulut prévenir l'impreſſion que cette conduite pouvoit faire ſur Cyrus, & quoiqu'il fut ſûr des ſentimens de ce Prince, il crut devoir ſuppléer à ce que l'expérience n'avoit pas encore fait, & ſans laquelle le plus ſage n'eſt point à l'abry des égaremens. Il le mena un jour dans une allée écartée des jardins du Palais; la converſation roula d'abord ſur les ſtatuës dont ces beaux lieux étoient ornés, & que la Religion interdiſoit aux Perſes, il fut aiſé de s'arrêter à celles de l'Amour, qui étoient en plus grand nombre que celles des autres Divinités. A juger de la Religion des Medes par ces

marques extérieures, dit Cyrus, on croiroit qu'ils en ont beaucoup, à en juger par leur conduite, on craint qu'ils n'en ayent point du tout; ce Dieu eſt ſur tout une énigme pour moi, ajoûta-t-il, ils l'adorent, & ils l'accuſent de tous les excès, qu'ils commettent. Comment adorer ce que l'on croit la ſource du mal? Vous qui les connoiſſés mieux, & à qui aucune ſcience n'a échapé, débroüillés-moi ce cahos où je ne vois rien. Vous n'êtes pas bien éloigné de ſçavoir ce que vous cherchés, répondit Araſpe, puiſque vous connoiſſés déjà l'égarement des Medes ſur l'Amour, ils ne ſont pas les ſeuls dans l'erreur. Les Egyptiens ſont les premiers, comme vous le ſçavés, qui ont introduit le culte des

Dieux parmi les hommes, leur deſſein étoit bon, ils avoient en vûë d'inſpirer les vertus, en mettant au rang des Dieux ceux, qui les avoient pratiquées avec un certain éclat, cette diſtinction flattoit la vanité, & c'étoit connoître les hommes que d'intéreſſer leur amour propre pour les rendre vertueux, il n'y avoit alors ni temple ni autel que pour la vertu; on ſe ſervit des Poëtes pour raconter les actions de ces Dieux, & on leur permit de donner l'eſſor à leur imagination dans leurs hiſtoires, à condition qu'ils ne s'écarteroient pas du but, qu'on ſe propoſoit toûjours, qui étoit la gloire de la vertu : tout dégénére, ou tout change, on ſe laſſa de ne loüer que les hommes vertueux, ou peut-être

en manqua-t-on, qui méritassent d'être loüés? On célébra les hommes extraordinaires de quelque espéce qu'ils fussent, on n'examina plus si les entreprises des Conquerans étoient légitimes, si les Législateurs étoient équitables, si les Rois étoient les peres ou les tyrans de leurs sujets, on célébra ceux, qui se faisoient craindre encore plus que ceux, qui se faisoient aimer, & on éléva au crime même des autels, qui n'étoient dûs qu'à la vertu : la Supestition augmenta la séduction, on reçût indifféremment tous les Dieux qui se présenterent, & on adora par une crainte servile des hommes, qu'on auroit dû abhorrer. Voilà, Cyrus, le principe de cette confusion, qui vous étonne dans les

Medes ; appliquons-le à leur conduite à l'égard du Dieu de l'amour.

L'amour a paſſé chés toutes les nations pour le plus parfait bonheur des hommes : dans le premier âge du monde on en fit un Dieu, la modeſtie & la pudeur faiſoient une partie eſſentielle de ſon culte, les plaiſirs & les jeux, qui animoient ſes fêtes étoient purs & innocens, on le répréſentoit avec un beau viſage, il étoit habillé de blanc, il portoit dans ſa main un flambeau, qui brûloit toûjours, ces ſymboles répréſentoient aſſés naturellement la beauté, l'innocence & la durée de l'amour, ce Dieu & ſon culte ont exiſté parmi les hommes tant qu'il y a eu de vraies vertus, & de vrais plaiſirs : quand le regne des

paſſions a commencé, elles ont exclus les vertus, & ont voulu conſerver les plaiſirs, les uns ſont inſéparables des autres; & avec le véritable amour, qui preſcrivoit les vertus, on a vû s'évanoüir les vrais plaiſirs qu'il procuroit; les paſſions en ont établi, qui puſſent leur convenir, elles ont forgé un Dieu pour y préſider à qui elles n'ont pas eu honte de donner le reſpectable nom de l'Amour : c'eſt ce nouveau Dieu, qui eſt ici adoré, & preſque le ſeul, qui ſoit connu aujourd'hui dans le reſte du monde; il n'eſt rien qu'on n'aît imputé à ce Dieu, pour favoriſer les actions les plus déraiſonnables, on trouve en lui l'exemple de tous les vices, & par un raffinement de dépravation, dont les gens les

plus ſages ont peine à ſe garantir, on ſuppoſe que ce Dieu a ſur tous les cœurs un empire abſolu, qu'il ordonne tout ce que les paſſions inſpirent, & qu'on n'a pas la liberté de lui réſiſter quand il commande. Araſpe en étoit là lorſqu'il apperçut de loin quatre Dames du Palais, il ne douta pas qu'elles ne cherchaſſent Cyrus, il les connoiſſoit aſſés pour pouvoir le prévenir ſur ce qu'il devoit en penſer. Ces femmes, que vous voyés, vous cherchent, lui dit-il, ce ſont elles qui donnent le ton à la galanterie dans cette Cour, leur rencontre fait un vrai contraſte avec ce que nous venons de dire du véritable amour. Cortyre, qui eſt la moins jeune des quatre, a un talent merveilleux pour contrefaire

les paſſions du cœur, elle a grand beſoin de le mettre en œuvre, parce qu'Aſtiages, qui l'a beaucoup aimée, commence à s'en dégoûter, elle voudroit bien ne pas attendre qu'il le lui dît, bientôt elle vous attaquera, ſi je ne me trompe, & je crois qu'elle fera auprès de vous le perſonnage de prude. Oriſbée, qui marche à ſes côtés, eſt d'un caractére très-différent, quoiqu'elle ſoit femme, elle n'a jamais pû apprendre à feindre : ſa paſſion pour le plaiſir l'emporte ſur toutes les autres, on le devine à la voir, elle a un fond de legereté dont elle n'eſt pas la maîtreſſe, elle aime toûjours & n'aime jamais la même choſe, elle vous écrira des lettres que vous n'oſerés montrer, elle ne vous pro-

mettra pas de vous aimer un jour, elle vous dira qu'elle vous aime. Aglaure, qui eſt la troiſiéme, croit n'avoir beſoin que de paroître pour plaire, elle compte tous les hommes, qui la voyent, au rang de ſes amans, elle s'eſt déjà dit pluſieurs fois à elle-même que vous l'adoriés, elle vous demandera des nouvelles de votre cœur à la premiere occaſion, vous l'étonneriés bien ſi vous ne lui en donniés pas de favorables. Pour Eglé, c'eſt la plus dangereuſe de toutes, elle n'eſt pas éblouïe du nouvel amour d'Aſtiages, elle aime ce qui eſt aimable, & dans une autre Cour que celle-cy, elle auroit dequoi devenir une femme parfaite; vous trouverés autant de graces dans ſon eſprit que ſur ſon viſage, ſon

cœur eſt malheureuſement gâté ſur l'amour, elle croit que les plaiſirs des ſens en font tous les charmes; &, ſi elle entreprend de vous le perſuader, vous aurés de la peine à ne pas en convenir. Quand elles furent aſſés près, Cyrus s'avança pour les ſaluer, elles lui firent la guerre de ce qu'il préféroit la converſation d'Araſpe à la leur, il les aſſûra que les Dames avoient eu beaucoup de part à leur entretien, & qu'Araſpe lui avoit appris à les aimer; cette réponſe les ſurprit; ne connoiſſant point d'amour exempt de vice, elles ne s'attendoient pas à en trouver un maître dans un homme déjà âgé & d'une profeſſion ordinairement rigide, elles regarderent Araſpe attentivement, & pour s'éclaircir ſur

ce qu'elles devoient en penſer, elles le priérent de leur dire ſes ſentimens ſur l'amour : il y avoit du danger pour Araſpe de s'expliquer en leur préſence, elles auroient pris ſes ſentimens pour une cenſure de leur conduite, & elles étoient d'un rang, qui mérite toûjours des ménagemens, lors même que celles, qui l'occupent, n'en gardent point ; il s'en défendit inutilement, les femmes n'aiment pas qu'on leur réſiſte, elles l'en preſſérent avec tant d'inſtance, qu'il ne pût les refuſer abſolument, il prit le parti de leur raconter une hiſtoire, qui pouvoit, en les amuſant, ſervir de leçon à Cyrus, elles s'aſſirent pour l'entendre, & il commença ainſi.

HISTOIRE DE BRAMA

Roy des Indes.

LORSQUE Bacchus fit la conquête des Indes, il y avoit dans la partie Méridionale de cette vaste contrée un Roi nommé Brama, que ce Dieu ne voulut pas détrôner, par respect pour sa vertu, il envia même à l'Amour un sujet, qui lui donnoit tant de gloire; & pour exciter les hommes à imiter un modéle si parfait, il chargea un des Prêtres de sa suite d'en écrire la vie; je vais vous dire ce que j'en ai retenu.

La plûpart des hommes dépendent assés pour le bien & pour le mal des premieres occasions où ils se trouvent: Brama devenu maître

d'un grand Royaume à l'âge de douze ans fut environné de flateurs & de gens corrompus, soit ambition de gouverner l'état, soit envie de secoüer les loix & d'autoriser leur débauche, ils plongerent le jeune Prince dans les plaisirs, des plaisirs dans le crime, & du crime dans tous les excès dont un Roi est capable, quand il veut tout ce qu'il peut. Comme les inclinations naturelles l'emportent toûjours sur toutes les impressions étrangéres quelles qu'elles soient, l'amour fut sa passion dominante, parce qu'il étoit naturellement tendre; mais n'ayant pas écoûté son cœur, ni réfléchi sur les vrais plaisirs de l'amour (on se gardoit bien de lui en laisser le tems): il devint le plus cruel & le plus in-

juſte des Princes; il ſuffiſoit d'avoir de la beauté pour être ſacrifié aux plaiſirs du Roy, les maris réclamoient envain leurs femmes, & les meres leurs filles, on employoit la force contre celles que les préſens ne pouvoient ſéduire; & on croyoit n'acheter jamais trop cher tout ce qui pouvoit amuſer un Roy, qu'on auroit été faché d'occuper utilement. Les dépenſes s'accrûrent par les prodigalités, & furent ſoûtenuës par les impôts; le peuple, toûjours victime de l'égarement de ſes maîtres, paya tout à la fois les plaiſirs de ſon Roy, & l'abus que les miniſtres & les maîtreſſes faiſoient de ſon autorité; on ne manqua pas d'intéreſſer ſa vanité pour augmenter ſa dureté, & d'étouffer ſes ſentimens

en l'enyvrant de ſa puiſſance : vous n'êtes maître, lui diſoit-on, que pour vous rendre heureux aux dépens de vos ſujets, les plaiſirs ſont l'appanage de la Royauté, vous ne mériteriés pas de regner, ſi vous écoûtiés votre pitié pour un peuple, qui ne ſçait obéïr qu'autant qu'on le fait trembler. La corruption & l'injuſtice devinrent générales, parce qu'elles furent autoriſées ; la fidélité dans les mariages, la conſtance dans l'amitié, l'innocence dans les amours furent regardées comme des vertus populaires, qui deshonoroient l'eſprit & qui avoient leur ſource dans les préjugés d'une éducation groſſiere ; on trouvoit tant de facilité à remplir ſes deſirs, qu'on n'examinoit pas s'ils étoient légiti-

mes, l'impunité applanit le chemin à ceux, qui n'étoient retenus que par la crainte du châtiment & tout devint permis hors de paroître vertueux. Ce changement dans un état entier étoit trop grand & trop ſubit pour être généralement approuvé; le changement du bien au mal révolte autant de gens que le changement du mal au bien : il y en eut, qui ſe déclarerent ouvertement contre leur Prince, ceux, qui eurent le loiſir du repentir, ou à qui ce ſoûlevement le fit naître, ſe joignirent à eux, & dans peu de mois la plus grande partie du Royaume ſe trouva diſpoſée à la révolte : un incident arrêta ce grand évenement : un amour raiſonnable corrigea les maux, qu'un amour inſenſé avoit produits.

Parmi les femmes que les émiſſaires du Prince avoient amenées à la Cour, il y en eut une qui ſçut défendre ſon cœur de la contagion univerſelle, & qui trouva le ſecret d'en délivrer l'Etat, après en avoir délivré ſon Roy. Que ne peut point l'amour vertueux! Elle s'appelloit Phanare, elle n'étoit plus dans la grande jeuneſſe, lorſqu'elle fut conduite à la Cour & elle n'en étoit pas moins belle; la nature avoit raſſemblé en elle ce qu'on trouve rarement uni, la beauté & la vertu; on oublioit en la voyant ce qu'on avoit vû de plus beau, & on le retrouvoit ſur ſon viſage; elle avoit reçû des Dieux cet art enchanteur d'attacher à elle tous ceux, qui la voyoient, & de leur donner les impreſſions, qu'elle

vouloit; mais ces qualités brillantes & si dangereuses pour celles qui les possedent, n'avoient rien pris sur son esprit ni même sur son cœur; les adorations, qu'on lui avoit renduës jusqu'alors, n'avoient servi qu'à l'en desabuser, & avec un cœur infiniment tendre, elle en étoit encore la maîtresse, elle n'avoit point aimé, parce qu'elle n'avoit trouvé personne qui sçût aimer comme elle; son caractére avoit donné autant d'admiration que sa beauté à ceux qui la conduisoient; ils plaignoient la destinée d'une personne si parfaite, ils ne pouvoient retenir leurs larmes en pensant aux maux, qui lui étoient préparés; elle ne murmura point de l'injustice qu'on lui faisoit, elle ne la reprocha point à ceux, qui

n'en étoient que les miniftres, elle s'étoit déterminée à mourir plûtôt que de vivre dans l'efclavage honteux, que Brama lui deftinoit. A la premiere vûë de ce Prince, elle en fut touchée & pénétra affés fon caractére pour juger qu'il étoit digne d'un meilleur fort que celui, qu'il s'étoit fait; il trouva en elle une réfiftance douce, modefte, mais ferme, & qui lui infpira plus de refpect que de colere; il n'avoit point encore éprouvé de pareils fentimens; Phanare l'étonna encore davantage la feconde fois qu'il la vit, lorfque, prenant la parole, au lieu de répondre à fes careffes, elle lui reprocha avec cette éloquence, qui lui étoit naturelle, le defordre affreux dans lequel il vivoit: Quel fruit tirés-

vous, lui dit-elle, des plaisirs auſquels vous êtes livré? Leur multitude marque bien leur foibleſſe & votre erreur, il faut que la vraie félicité ſoit encore loin de vous, ſi vous la cherchés toûjours, elle n'eſt pas attachée aux délices qui vous environnent, puiſque vous les goûtés, ſans l'avoir trouvée, je n'en ai point goûté, lui répondit Brama, en cachant le trouble qui commençoit à agiter ſon cœur, je n'en ai point goûté qui ſoient comparables à ceux, que vous pouvés me procurer, ma félicité étoit attachée à vous; &, ſi vous m'aimés, je compte n'avoir plus rien à chercher; vous ne ſçauriés penſer ſitôt ce que vous me dites, reprit Phanare, je ne ſuis pas la premiere à qui vous ayés tenu ce

langage, vous ne connoissés point l'amour, vous courés après des plaisirs, qui ne remplissent pas votre cœur, c'est l'autorité & la force, qui vous les donnent, vous ne les tenés pas de l'amour, qui peut seul les rendre parfaits; ne croyés pas m'en imposer, n'ajoûtés point la dissimulation à la violence, qu'on ma faite, la mort peut aisément me délivrer des suites de l'une & de l'aute; on conserve toûjours sa gloire quand on ne craint pas de mourir: ces derniers mots toucherent Brama. Je vous perdrois, lui dit-il, étant si près de vous posseder! Exigés plûtôt de moi le sacrifice de ma vie, j'acheterois le bonheur de vous conserver au prix de mille couronnes. Je n'exige de vous, Prince, répondit Pha-

nare, que ce que vous auriés dû en exiger vous-même avant moi, je desire votre bonheur plus que vous ne pensés, je veux bien vous aider à y travailler, le cœur en est la véritable source, faites que je puisse être contente du vôtre, & vous serés bientôt content du mien; elle dit ces dernieres paroles d'un air si tendre que Brama ne put lui cacher plus long-tems ce qui se passoit dans son ame, il lui avoüa qu'elle avoit levé de dessus ses yeux un bandeau, qui l'aveugloit, qu'elle lui faisoit comprendre les vrais plaisirs, que l'amour donne & que toute la honte, que lui causoit sa conduite passée, n'étoit adoucie que par l'espérance d'avoir trouvé en elle le vrai remede à ses maux; Phanare lui

ſçût gré de cet aveu, dont elle n'avoit pas beſoin pour ſe convaincre du changement, qu'elle avoit déjà fait en lui, &, pour le conſoler d'une réſiſtance, qu'elle jugeoit encore néceſſaire, elle lui avoüa à ſon tour combien elle étoit ſenſible à ſa confiance & que l'eſtime, qu'il commençoit d'avoir pour elle devoit être le plus ſûr garant de la conquête de ſon cœur. Les aſſiduités de Brama redoublerent avec ſon amour, le tems n'affoiblit point le véritable; Phanare en profita pour l'éclairer ſur les excès, qui ſe commettoient à ſa Cour. Penſés-vous, lui diſoit-elle, que l'on ſoit heureux quand on fait des miſerables? Les plaiſirs, qui coûtent la vie ou les biens à vos ſujets, peuvent-ils être des plaiſirs pour

vous ? Pourquoi, avec le meilleur cœur du monde, ne montrés-vous que de la dureté ? N'y aura-t-il que moi, qui ſçache ce que vous êtes en effet ? Vous cachés à vos ſujets les qualités, qui peuvent vous rendre aimable à leurs yeux, vous vous faites violence pour les forcer à vous craindre, que n'agiſſés-vous naturellement, en vous faiſant aimer? Vous n'oſeriés vous répondre d'un de vos ſujets & il ne tient qu'à vous de n'en trouver aucun, qui ne vous aime, apprenés au moins de moi que le bonheur ſuprême eſt de ſe faire aimer, goûtés le plaiſir qu'il y a à gagner les cœurs & à ſe voir adoré de ceux à qui l'on peut commander. Ces diſcours eurent leur effet, ils produiſirent un tel chan-

gement dans Brama que ſes miniſtres & ſes maîtreſſes ne le reconnurent plus, les uns en conçûrent de la crainte, les autres de la jalouſie & tous enſemble attribuerent à Phanare un changement, qui alloit les perdre; le remede étoit difficile à trouver, mais il étoit néceſſaire, il n'y avoit pas d'apparence de laiſſer au tems le ſoin de guérir le Roy d'un amour, qui paroiſſoit ſi extraordinaire, le poiſon auroit été le ſecours le plus prompt & le plus conforme aux paſſions qui l'ordonnoient, il n'étoit pas aſſés ſûr, on ignoroit encore chés eux l'art de le rendre inévitable, la poignarder dans ſon appartement, c'étoit s'expoſer au reſſentiment du Roy ſans intéreſſer le peuple, l'accuſer de quelque conſpiration

pirations contre l'Etat, il n'y avoit pas de vraiſemblance, le Roy l'aimoit trop pour en croire ſes accuſateurs & le peuple commençoit à connoître Phanare, il ſçavoit les diſpoſitions favorables où elle étoit pour lui : on ne manque jamais d'expédiens dans un conſeil où la fureur préſide, on en propoſa un plus cruel & plus infaillible que les autres, il fut le mieux reçû ; les femmes étoient les plus offenſées, ce fut auſſi une femme, qui l'imagina, elle avoit un intérêt perſonnel de cauſer une révolution dans l'Etat, elle profita de la conjoncture, qui s'offroit. Notre impunité, dit-elle, doit nous être auſſi chere que la mort de Phanare, vengeons-nous ſi ſûrement que nons n'ayons aucun re-

tour à craindre, n'épargnons pas le Roy lui-même, tout est dispofé à la révolte, il ne tient qu'à nous de la faire éclater, qui nous empêche de profiter du premier jour, que le Roy ira à la chasse, pour faire périr Phanare? Contrefaisons un ordre de sa main pour nous autoriser, le peuple ne manquera pas de murmurer de cette nouvelle exécution, que nous rendrons éclatante, nous l'animerons à mettre fin aux cruautés d'un Roy barbare, indigne du thrône qu'il occupe, nous lui faciliterons les moyens de s'en défaire, qui soûtiendra le tyran, si nous l'abandonnons? On applaudit à un projet, qui tournoit à l'avantage des ministres & des maîtresses, à une révolte, qui auroit dû faire leur malheur. La

chose fut exécutée comme elle avoit été résoluë, & le secret, quoique confié à des femmes, fut religieusement gardé, elles sont capables du silence, quand il est question de se venger; en effet quelques jours après le Roy fit une partie de chasse, il étoit à peine sorti des murs de la ville qu'on se saisit de Phanare, on fit main basse sur des gardes, qui avoient d'abord fait quelque résistance, on l'arracha du milieu de ses femmes, qui remplissoient l'air de leurs cris, & sans lui donner d'autre raison de sa mort que la volonté du Roy, on la traîna du Palais dans les prisons, en attendant que son bucher fut prêt. Phanare, qui, quelques momens auparavant, avoit vû son Roy à ses genoux ne la quitter

qu'avec des larmes, qui se flattoit d'en être sincerement aimée, ne fut point troublée de ce changement apparent, elle en pénétra tout l'artifice, elle comprit d'où partoit l'orage, qui alloit fondre sur elle &, hors d'état de le prévenir, elle prit la résolution la plus digne de son cœur &, qui pouvoit seule lui faire envisager la mort sans horreur; les cœurs généreux ne manquent jamais de ressources dans leurs malheurs. Rendons, dit-elle, ma mort utile à mon Roy & à son peuple, faisons aimer à des sujets rebelles, un maître, qu'ils ne haïssent, que parce qu'ils ne le connoissent pas. Cette pensée assûra le calme dans son ame, elle ne s'occupa plus de sa mort que comme d'un évenement glorieux à

ſa mémoire, puiſqu'il ſeroit avantageux à ſa patrie. L'heure du ſupplice étant arrivée, toute la ville accourut à ce triſte ſpectacle, les Emiſſaires du Conſeil avoient fait valoir le mérite de Phanare pour augmenter la haine, qu'on avoit déjà pour le Roi, ils affectoient de plaindre ſon ſort, & ils aſſûroient le peuple qu'elle étoit la victime de ſon amour pour lui, qu'elle ne périſſoit que pour avoir pris trop vivement ſes intérêts & pour avoir reproché au Roy ſes cruautés ordinaires. Phanare n'eut pas plûtôt paru aux yeux du peuple qu'elle attacha ſur elle tous les regards, quelque prévenu qu'on fut contre le Roy & ſes maîtreſſes, l'on ne pût s'empêcher de plaindre le ſort de celle-cy, n'eut-elle été que

belle, on n'auroit osé la croire coupable, elle étoit vertueuse & l'on connoissoit sa vertu; de la pitié pour elle on passa aux invectives contre le Roy, que l'on croyoit auteur de cette injuste mort, on ne lui épargna pas les noms de cruel, de tyran & de monstre; les cris du peuple ne servirent qu'à animer Phanare à exécuter la résolution qu'elle avoit formée, elle fit signe au peuple qu'elle avoit à lui parler, le peuple se tût sur le champ, persuadé qu'elle alloit lui demander vengeance de sa mort & très-disposé à la lui accorder. Je vais mourir, dit-elle, je ne vous demande pas de l'empêcher, je sens que mon sort vous attendrit, je n'abuserai point de votre pitié pour vous prier de le changer, j'ai à vous

demander une grace plus digne de vous & de moi, c'eſt d'aimer votre Roy; je ſçais qu'il à mérité votre haine, il mérite aujourd'hui votre amour; les Dieux ont changé ſon cœur, il ſera votre pere plus qu'il n'a paru votre tyran, ne l'accuſés ni de vos maux ni des miens, accuſés-en ſes ennemis, qui ſont auſſi les vôtres, il ignore la mort, qu'on me prépare, j'en atteſte les pleurs, qu'il répandra en l'apprenant; c'eſt à vous à l'en conſoler par votre obéïſſance; il m'aime, je ne me ſerois ſervi de ſa tendreſſe que pour l'engager à vous rendre heureux, je vous réponds dès à préſent de ſon cœur, la mort me ſera bien douce, ſi elle eſt le ſceau de la réconciliation d'un peuple avec ſon Roy. A ces mots

ſuccederent quelques larmes, qu'elle s'efforça envain de retenir, & qui acheverent ce que ſon diſcours avoit commencé. Le peuple, qui ne l'avoit point écoûté ſans ſurpriſe, éclata en murmures, quand il vit ſes pleurs, & n'oſa douter de la vérité de ce qu'il venoit d'entendre ; il ſe livra à ſon impétuoſité ordinaire, il chaſſa les gardes, qui environnoient le bucher, écarta les bourreaux, délia Phanare, & la mena en triomphe au Palais, ſans ſçavoir quel ſeroit le ſuccès de ſon entrepriſe. Le Roy rentroit alors dans la ville, il n'étoit pas ſurprenant que perſonne ne l'eut informé de ce qui ſe paſſoit, le pouvoir deſpotique de ſes miniſtres n'avoit laiſſé aucun ſoupçon ſur la condamnation de Phanare ; il fut

ſurpris de voir de loin une multitude aſſemblée, il ſçavoit la diſpoſition de ſes ſujets à la révolte, il s'avance pour aller au ſecours de Phanare, qu'il croyoit dans le Palais expoſée aux fureurs d'un peuple ſéditieux. Quel eſt ſon étonnement! Il la reconnoît elle-même au milieu de cette multitude, il ne doute plus qu'on n'ait voulu commencer le deſordre par la mort de la perſonne, qu'il aimoit le plus, il court ſur ceux, qui la tenoient dans leurs bras &, l'amour modérant une colere, qui ſeroit peut-être devenuë funeſte à celle, qu'il vouloit ſauver: Arrêtés, malheureux, s'écria-t-il, épargnés le ſang innocent, verſés le mien, ſi vous voulés en répandre. On ſe tourna de ſon côté, on lui préſen-

ta Phanare comme pour lui faire entendre le dessein où l'on étoit. Occupé du danger de sa maîtresse, il ne comprit point ce qu'il voyoit, il craignit qu'on ne voulut encore le tromper, & l'enlevant à ceux, qui la portoient, il l'emmena au Palais; le peuple suivit pour être éclairci du sort de Phanare; il fut aisé de le satisfaire, le Roy instruit de ce qui s'étoit passé se montra à son peuple, lui confirma les promesses de Phanare, & ordonna sur le champ la mort de ses ministres coupables, indignes de sa confiance, & qui l'avoient empêché de travailler lui-même au bonheur de ses sujets. Le peuple crut ses maux effacés quand il en vit les auteurs punis, & le sang, qui fut versé à cette occasion, fut le

dernier, que fit couler le regne de Brama ; Phanare fut déclarée Reine ; les Dieux benirent ſon amour ; & la plus tendre amante vint à bout de former le plus juſte & le meilleur des Rois.

La contenance des Dames pendant ce récit avoit marqué leur inquiétude, peu s'en étoit fallu qu'elles n'euſſent interrompu Araſpe pluſieurs fois, elles ſe vengerent de la peine, que leur avoit fait cette hiſtoire, en la critiquant. Ariſbée dit que Brama étoit un homme facile ; qui s'étoit laiſſé aveugler par la morale artificieuſe de Phanare, qu'il devoit au hazard & non à l'amour l'heureux ſuccès, qu'avoit eû ſa conduite. Aglaure ſe plaignit qu'Araſ-

pe n'avoit pas aſſés fait valoir la beauté de Phanare, la véritable cauſe du changement de Brama. Corcyre ſoûtint qu'il n'y avoit pas de vraiſemblance dans cette hiſtoire, & que le caractere de Brama étoit auſſi chymérique que celui de Phanare. Eglé, qui penſoit plus finement que les autres, avoit ſenti le deſſein d'Araſpe, elle trouvoit qu'il l'avoit exécuté avec beaucoup d'eſprit; au lieu de critiquer l'hiſtoire, que l'on venoit d'entendre, elle en imagina une ſur le champ toute oppoſée, elle dit l'avoir apriſe d'un Philoſophe Egyptien, & demanda la permiſſion de la raconter. Toute la compagnie applaudit à la propoſition, il n'y eut qu'Araſpe, qui en fut allarmé avec

raiſon, il en voyoit le deſſein, il diſſimula & la laiſſa parler.

HISTOIRE DE THEMOSIS.

SOUS le regne d'Oſymandias deuxiéme ou troiſiéme Roy d'Egypte, dit-elle, il y avoit à Thebes une jeune fille parfaitement belle nommée Themoſis; ſon eſprit égaloit ſa beauté, & ſon caractére ſurpaſſoit l'un & l'autre, elle avoit été élevée avec ſoin & dans un éloignement infini de tous les plaiſirs, qu'elle eut beaucoup aimés, mais dont on lui avoit fait des portraits ſi peu reſſemblans qu'elle les fuyoit ſans les connoître; livrée à ſes propres réflexions, que la vigilance de ſes parens ne laiſſoit pas aider par d'autres plus ſenſibles, elle

crut pendant long-tems que les plaisirs du cœur étoient les seuls plaisirs, elle se fortifia dans cette pensée par l'instabilité, le vuide & les inquiétudes, qu'elle croyoit à leur suite &, imputant aux plaisirs des sens ce qui est un effet général de la foiblesse humaine, elle se persuadoit malgré elle-même qu'elle trouveroit dans les seuls sentimens une source intarissable de plaisirs, comme si les sens ne faisoient pas une partie essentielle de nous-mêmes & que nous pussions nous en séparer sans en souffrir. La mort de ses parens la tira de la premiere contrainte où elle avoit vêcu, & donna carriere aux adorateurs secrets, que sa beauté lui avoit déjà faits &, qui n'en devinrent que plus

empreſſés quand ils eurent la liberté de la voir & de l'entendre : elle ne pût ſe diſpenſer de ſe déclarer ſur ce qu'elle penſoit de l'amour & de ſes plaiſirs ; la profeſſion ouverte, qu'elle fit de n'aimer que les ſentimens attira bientôt chés elle tout ce qu'il y avoit de gens aimables à Thebes, on le feroit devenu auprès d'elle; l'on ne parloit plus de la maiſon de Themoſis que comme d'une école de modeſtie, de délicateſſe & de fine galanterie, qu'on croit fauſſement la perfection de l'amour, mais qui ne l'eſt en effet que d'un amour qui n'exiſte pas, & qu'on ne peut définir. La vûë des hommes, qu'elle avoit à peine apperçûs juſqu'alors, & leurs diſcours lui firent naître des idées, qu'elle

n'avoit pas encore connuës, & qu'elle rejettoit comme fausses, quelques vraies qu'elles fussent. Elle persistoit à chercher un cœur tel qu'elle se l'étoit imaginé & comme elle n'en devoit jamais trouver. Le premier homme pour qui elle sentit quelque passion, s'appelloit Uchoré, elle le crût de tous ceux, qu'elle voyoit, le plus digne d'être aimé, il affectoit du mépris pour les plaisirs, il s'étoit déclaré ouvertement pour la nouvelle façon d'aimer, que Themosis avoit établie, il avoit un esprit souple & insinuant &, en quoi il avoit marqué plus de discernement que ses rivaux, il avoit assés connu le caractere de Themosis pour n'être pas épouvanté de sa sévérité; il ne la croyoit pas

pas affés fondée pour pouvoir durer &il ne fe contrefit pendant un tems, en paroiffant penfer comme elle; que pour la faire penfer véritablement un jour comme lui; il étoit capable de cette forte de converfion, fa taille étoit avantageufe; il avoit une adreffe infinie pour tous les exercices du corps. Themofis étoit peut-être la feule, qui ne fe fut pas apperçûë que fes difcours modeftes ne s'accordoient pas avec fa phyfionomie & que fon maintien démentoit fon langage; il ménagea beaucoup la conquête, qu'il fe propofoit, il profita des premiers momens d'ennui, qu'il remarqua dans Themofis &, qui font inféparables de ces amours métaphyfiques, que notre imagination

échauffée forme à ſes dépens &, qu'il lui coûte plus de voir détruire, qu'elle n'avoit eu de plaiſir à les inventer : Themoſis ne les cachoit point à Uchoré, parce qu'elle ne croyoit pas qu'il en ſçût ſi bien le principe & parce qu'elle l'ignoroit encore elle-même, ils faiſoient enſemble des réflexions ſur les ſources & ſur les remedes de l'ennui &, ſelon qu'Uchoré jugeoit Themoſis ſuſceptible de quelques nouvelles idées, il les laiſſoit échapper, affectant de ne pas comprendre tout ce qu'elles pouvoient ſignifier, il remarquoit avec plaiſir que Themoſis les relevoit toûjours & cherchoit à les approfondir, comme ſi elle y eût découvert une vérité, qui lui plaiſoit ; les entretiens d'Uchoré

devenoient tous les jours plus intéressans pour elle ; & elle ne le quittoit jamais qu'elle n'en fut plus hardie à réflechir sur des sujets, qu'elle fuyoit auparavant ; elle s'interrogeoit quelquefois sur son amour pour Uchoré & toute la douceur, qu'elle goûtoit dans ce commerce de sentimens, qu'elle avoit avec lui, ne l'empêchoit point de sentir une inquiétude, dont elle ne pouvoit ou n'osoit deviner la cause. Un jour que cette inquiétude étoit augmentée, car la nature agit en nous indépendamment de nous & nous fait sentir la vérité de ses instincts malgré tous les déguisemens, que nous employons pour nous en dérober la conoissance, elle en fit confidence à Uchoré : il fut surpris du

détail ingénu de Themoſis, il l'écoûta en apparence avec beaucoup de tranquillité, ſe faiſant une violence infinie pour cacher les tranſports de joie, que lui cauſoit cet aveu & il lui répondit ainſi.... Eglé étoit à cet endroit de ſon hiſtoire, lorſqu'elle fut interrompuë par un orage, qui ſurvint tout-à-coup, & qui obligea la compagnie à ſe retirer. Les Dames retournerent avec Cyrus au Palais & il ne fut plus queſtion de la fable d'Eglé, à qui Aſtiages ne permettoit pas ſouvent de s'éloigner de lui. Quand elles furent ſeules, elles dirent à leurs amies (l'intérêt en fait quelquefois parmi les femmes) ce qui leur étoit arrivé avec Araſpe, elle ſe plaignirent beaucoup de lui, & elles n'en

conçûrent que plus d'envie de rendre Cyrus amoureux, elle se flatterent que les leçons d'Araspe ne tiendroient pas contre leurs charmes, elles comptoient sur la jeunesse du Prince, sur son panchant pour l'amour, sur son peu d'expérience; il y avoit là en effet dequoi vaincre tout autre cœur que le sien. Il y va de notre gloire, disoient-elles, que penseroit-on de nous, si tant d'aimables femmes laissoient échaper une si belle conquête? Il n'y en avoit aucune qui ne souhaitât pour elle seule ce qu'elles se proposoient toutes ensemble. Pour prévenir les effets de la jalousie & pour réünir mieux les forces, on s'avisa d'un expédient, qu'on croira sans peine, si on fait attention

au caractére de ces ſortes de femmes : on convint que celle, qui viendroit à bout de l'emporter dans le cœur de Cyrus, devant aux autres une partie de ſa victoire, les dédommageroit par une récompenſe digne de leurs ſoins. La convention fut acceptée avec joie, & chacune ſe prépara de ſon côté à ſurprendre la victoire.

Araſpe eût été à plaindre s'il eut eû à diſputer ſeul contre tant d'habiles adverſaires, heureuſement il avoit à défendre un homme auſſi vrai & auſſi ſincere qu'il étoit tendre. Ennemi de la débauche, il étoit convaincu que la raiſon & la vertu doivent toûjours accompagner l'amour.

Corcyre fut la premiere, qui pa-

rut ſur les rangs & qui attaqua Cyrus, elle étoit encore capable d'inſpirer de la paſſion, jamais femme n'avoit mieux poſſedé l'art de plaire, elle avoit ces graces inſinuantes, qui perſuadent, elle ſçavoit ſi bien contrefaire les paſſions du cœur qu'on lui en croyoit un, elle n'en avoit point, ou elle en étoit elle-même l'unique idole; diſſimulée elle déclamoit contre les plaiſirs, qu'elle aimoit le plus, on l'auroit priſe pour la femme la plus raiſonnable de la Cour, quoique peut-être elle la fut le moins; elle tâcha de ſoûtenir ce caractére auprès de Cyrus, elle ſe plaignit à lui de ce qu'on ne ſçavoit point aimer à la Cour, elle lui fit des queſtions ſur la diſpoſition de ſon cœur, elle

lui demanda en grace d'être la confidente de ſes premieres amours ; Cyrus ne ſe défia pas abſolument d'elle, il l'écoûta même avec plaiſir, & elle eut lieu d'être contente de ſes premieres réponſes ; ceux qui vont ſimplement ſont plus difficiles à ſurprendre que les autres, on ne les ſuppoſe jamais ce qu'ils ſont. Cyrus n'auroit peut-être pas réſiſté à Corcyre, ſi elle lui eut dit naturellement qu'elle l'aimoit, ce détour prévint la paſſion, qu'il auroit pû concevoir pour elle : il prit Corcyre pour ce qu'elle avoit d'abord voulu paroître à ſes yeux, elle eſſaïa d'y revenir, il n'étoit plus tems & Cyrus ne fit que rire avec Araſpe des prétentions de Corcyre.

Cette premiere tentative ſervit

beaucoup à Cyrus, les gens accoûtumés à faire des réflexions en font ſur tout; & il n'y a que les réflexions, qui préviennent les égaremens; il comprit qu'il y a des femmes, qui dans l'habitude d'avoir toûjours des amans, les recherchent avec autant d'inquiétude que ſi elles les aimoient véritablement, qu'il n'eſt pas facile de juger des motifs, qui les animent, par la conduite qu'elles tiennent à leur égard : la diſſimulation confondant pour l'ordinaire le menſonge & la vérité. Ariſbée auroit peut-être mieux réüſſi, ſi elle fut venuë la premiere; une leçon en produit une autre: ſon amour pour Cyrus étoit ſincere, la vérité de ſa paſſion éclatoit dans ſes yeux, elle ne ſe contenta pas de les en rendre les in-

terprêtes, elle la lui apprit à lui-même en des termes si énergiques qu'il ne pût en douter ; il fut flatté d'une déclaration à laquelle il ne s'attendoit pas, elle étoit animée de beaucoup de graces & de cet air empressé d'autant plus persuasif qu'il est plus rare de le laisser paroître. La réponse de Cyrus fut modeste, il ne se prévalut point de ces avances, il les tourna même contre lui, & il traita d'ironie tout ce qu'on lui avoit dit d'avantageux : Arisbée attribua au peu d'expérience de Cyrus le parti, qu'il prenoit, elle espéra dans le moment qu'elle lui en donneroit bientôt assés pour lui faire entendre ce qu'elle souhaitoit ; elle se trompa, sa hardiesse parut si extraordinaire à Cyrus qu'il en exa-

mina le principe ; & il fut fâché de trouver ſon caractére ſi reſſemblant au portrait, que lui en avoit fait Araſpe ; le diſcernement de cet ami augmentoit la confiance que Cyrus avoit en lui : cette confiance le préſerva de bien des malheurs.

Les autres femmes ne s'oublioient pas & peut-être ſe nuiſoient-elles les unes aux autres en agiſſant toutes à la fois : on ne parloit que des tentatives des Dames ſur Cyrus ; quand elles ont une fois levé le maſque & qu'elles ont un intérêt puiſſant de triompher, elles comptent pour rien les démarches les plus hardies : tantôt elles l'engageoient dans des converſations particulieres, où elles employoient ces charmes ſéduiſans, ce badinage trom-

peur, qui captive inſenſiblement la raiſon la plus ſévére,& dont on ne connoit le danger que lorſqu'on ne peut plus l'éviter, tantôt elles le mettoient de leurs parties de table & appelloient le vin & la bonne chere au ſecours de leurs attraits, il ne leur en paroiſſoit que plus aimable, il augmentoit leur empreſſement pour lui, ſans en prendre pour elles, perſonne ne goûtoit mieux les plaiſirs & n'étoit plus fait pour les animer : on ne le deshabilloit jamais que l'on ne trouvât ſur lui des lettres de quelque femme; on prétend qu'il y en eut une ſi libre, qu'Araſpe héſita quelque tems à la laiſſer lire au Prince; elle étoit d'Eglé la maîtreſſe du Roy la plus cherie, mais jugeant de la fermeté

de Cyrus par ce qu'il en avoit déjà éprouvé, il la lui abandonna, elle étoit conçûë à peu près en ces termes :

« Mes yeux vous ont déjà dit
» mille fois que je vous aime, je ne
» ſçai plus comme il faut vous par-
» ler pour ſe faire entendre, le
» monde ne nous permet pas un
» autre langage, ma ſituation exige
» des ménagemens, qui me tuent,
» devinés ce que je ne puis vous
» dire autrement, & délivrés-moi
» de l'embarras que me donnent
» les importunités d'Aſtiages, vo-
» tre inſenſibilité, & mon amour.

Avoüés, Araſpe, dit Cyrus, que rien ne préſerve mieux de l'amour que l'amour même quand il s'exprime ainſi ; cette vivacité de paſ-

ſion n'en veut point à mon cœur, on ne s'y prend point de cette ſorte, quand on eſt véritablement touché. Vous jugés déjà mieux que moi de l'amour, répondit Araſpe, défiés-vous de lui & de vous-même, puiſſiés-vous trouver le véritable, avant que de vous être malheureuſement mépris en le cherchant, la deſtinée de la plûpart des hommes eſt de n'acquerir la ſageſſe qu'à force de folies.

Qui croiroit, dit Cyrus, que la beauté fut trompeuſe, ſi l'on ne l'éprouvoit chaque jour ? On naît perſuadé qu'une belle femme eſt parfaite, & je ſens qu'on a bien de la peine à ſe guérir de cette prévention ; la nature nous a joüé un mauvais tour en nous rendant ſi ſenſi-

bles à la beauté. Ses vûës sont plus sages que vous ne croyés, répondit Araspe, elle nous a donné un goût vif pour le beau, c'est toûjours notre faute quand nous nous méprenons, ses principes sont bons, il n'y a que les fausses applications, que nous en faisons, qui nous perdent; il faut distinguer les piéges des attraits, nous en viendrions à bout si nous nous consultions toûjours, mais nous nous livrons sans y penser & nous avons fait bien du chemin avant que de nous être demandé où nous allons en effet.

Il venoit d'arriver à Cyrus une avanture où il avoit fait usage de cette morale, l'excès y avoit paru si sensiblement qu'il n'avoit pû y être trompé, il en fit part à Araspe.

Elle mérite d'être racontée.

Phoniſbe étoit une femme, que ſa naiſſance avoit placée à la Cour & qui n'avoit jamais été aſſés belle pour y briller ; au défaut de la beauté elle ſe croyoit de l'eſprit, elle n'avoit que de la malice, elle abhorroit l'amour, elle étoit trop méchante pour en prendre & trop laide pour en inſpirer ; réduite à être témoin des plaiſirs des autres pour pouvoir dire qu'elle en avoit, elle diſſimuloit ſon chagrin, elle craignoit ſi fort d'être ſeule, qu'il n'eſt point de meſure qu'elle n'employât pour être de toutes les fêtes, les femmes l'y admettoient d'autant plus volontiers qu'elles ne craignoient point en elle une rivale, elles ne croyoient pas qu'on pût

leur

leur nuire ſans être belle, elles ſçavoient bien que Phoniſbe étoit incapable d'amitié, mais elles ne la connoiſſoient point pour un de ces caractéres envieux, qui ſouffrent du bonheur des autres, & qui ſe vangent par des diſcours empoiſonnés de l'ombrage, que leur donnent les graces & les vertus qu'ils n'ont pas. Toûjours plus curieuſe de ſçavoir le mal que le bien, elle apprit le complot formé contre Cyrus, & ne pouvant eſpérer de s'en faire aimer (c'étoit la ſeule juſtice, qu'elle ſe rendoit) elle réſolut de l'empêcher d'en aimer quelqu'autre. Elle crut qu'Aglaure, étant de toutes les femmes de la Cour la plus belle, elle ſeroit auſſi la premiere à plaire à Cyrus, elle chercha l'occaſion de

parler à ce Prince en particulier : l'ayant trouvé ſeul, elle jetta le diſcours ſur Aglaure, &, ſans lui donner le tems de dire ce qu'il en penſoit, tant elle étoit preſſée de ſatisfaire ſa méchanceté, elle lui recommanda de ſe défier de la bonté de ſon cœur, & de ne pas ſe livrer à Aglaure ſans la connoître. Cyrus voulut envain la déſabuſer de l'erreur où elle étoit ſur ſon amour, elle lui fit un portrait ſi affreux d'Aglaure qu'il auroit eu honte d'avoir été ſoupçonné avec raiſon de quelque attachement pour elle; mais ne voulant point laiſſer triompher la jalouſie de Phoniſbe, il affecta de paroître véritablement paſſionné pour Aglaure. Que peut tout ce que vous dites contre elle, répondit Cyrus,

ſon viſage n'excuſe-t-il pas ſon cœur ? Aglaure eſt de ces femmes, que l'on peut croire coupables, quand on ne les voit pas, &, qui n'ont qu'à ſe montrer, pour ſe juſtifier : je ne vous réponds pas que quand je la verrai, je ne ſois fâché de tout le mal, que vous m'en dites. Il en conçût effectivement de l'averſion pour Phoniſbe & il avoüa que s'il lui avoit quelque obligation de lui avoir fait connoître Aglaure, elle s'étoit ſi bien payée de ce ſervice par le plaiſir cruel, qu'elle avoit pris à le lui rendre, qu'il ſe croyoit quitte de toute reconnoiſſance.

Cette hiſtoire engagea Araſpe à lui en raconter une, qu'il ignoroit encore, il fut bien aiſe de lui faire juger par cet exemple des excès

où les femmes ſont capables de ſe porter, quand on mépriſe leur amour, & avec quelle modération il faut uſer de la victoire, qu'elles nous donnent ſur elles. Il y a quelque tems, dit Araſpe, que je me promenois ſeul dans les boſquets de ce jardin, lorſque je vis ſortir d'une grotte, qui étoit ſur mon paſſage, une femme qui étoit parfaitement belle, qu'il ſeroit inutile de vous nommer. Elle vint à moi d'un air triſte mêlé de tendreſſe, &, ſe jettant à mes pieds, elle me dit, après beaucoup de ſoupirs, qu'elle avoit une grace à me demander; je la relevai promptement en lui marquant ma ſurpriſe, je la priai de s'aſſeoir, & d'être perſuadée que je me tiendrois honoré d'obéïr à ſes ordres;

je lui parlois ſincerement, elle le ſentit, &, ſoit confiance, ſoit envie de s'expliquer, elle ne me fit pas attendre long-tems le ſujet de ſa demande. Vous êtes un galant homme, Araſpe, me dit-elle, les Dieux, qui vous connoiſſent, vous ont confié la conduite d'un Prince, qui leur eſt cher, vous ſçavés quel rang je tiens dans cette Cour; placée près du thrône, je ne puis être heureuſe que par votre médiation; le ſort a fait dépendre mon bonheur de vous, qui êtes étranger icy, je n'en murmure point, vos vertus me répondent de vous, c'eſt deſcendre des Dieux que de leur reſſembler. Epargnés-moi, Madame, lui dis-je, ces loüanges, qui ne me ſont point dûës & apprenés-moi ce qui

peut me les faire mériter auprès de vous. J'aime, ô Araſpe! ajoûta-t-elle, & vous connoiſſés ſans doute aſſés l'amour, pour juger des maux, que je dois ſouffrir, en aimant ſans être aimée. Quel ſecours prétendés vous tirer de moi, Madame, lui répondis-je? J'en eſpére beaucoup, ajoûta-t-elle, c'eſt Cyrus que j'aime, c'eſt de lui que vous pouvés me faire aimer. Elle ne pût en dire davantage, ſes pleurs étoufferent ſa voix, & je vous avouë qu'elle m'inſpira de la pitié, je crus ſa tendreſſe véritable; ſon dépit ne m'a que trop confirmé depuis que j'avois raiſon. Je n'oſai augmenter ſa douleur en la diſſuadant d'aimer, ni ſon amour, en la loüant du choix, qu'elle avoit fait; je ne lui dis point que l'on

n'aime ni par recommandation, ni par obéïſſance, ce n'en étoit pas le tems, je m'excuſai ſeulement de me charger d'une déclaration, qui ſeroit mieux placée dans ſa bouche, & dont le ſuccès ſeroit toûjours douteux pour ſon cœur, ſi elle n'étoit pas témoin de ſon effet. Je m'apperçûs qu'elle étoit conſolée de ce que je lui diſois, & encouragée à exécuter un projet, qui ne devoit pas réuſſir; je fus même ſi perſuadé que vous vous y oppoſeriés que je ne vous en ai pas demandé des nouvelles; je ne l'ai appris que par les effets de ſa rage, elle m'a cru coupable de votre réſiſtance, elle vous a fait l'injuſtice de penſer que vous ne deviés votre ſageſſe qu'à ma vigilance, elle a en-

gagé dans ſa querelle toutes les femmes de la Cour, elles ont écrit enſemble à Hecatompyle les lettres les plus odieuſes contre moi, elles m'ont noirci auprès d'Aſtiages,& je ne dois mon ſalut qu'à l'excès de leur fureur. Je crois connoître, répondit Cyrus,la perſonne dont vous me parlés, je lui ai rendu plus de ſervice qu'elle ne penſe en arrêtant les progrès d'une paſſion, qui l'auroit rendu malheureuſe, elle auroit payé trop cherement le plaiſir d'être infidéle, je vous ſçai gré de ne m'avoir pas prévenu, & je ſuis charmé que ma conduite aît répondu à ce que vous en attendiés; ſa colere contre vous ne pouvoit avoir de ſuite, mon cher Araſpe, vous êtes eſtimé de tout le monde comme de

moi, & je ne doute pas que ſa vertu ne vous venge un jour de ſa paſſion.

Les tentatives des femmes ſur Cyrus étoient trop connuës pour qu'Aſtiages les ignorât, il ſe picquoit de galanterie, il leur promit de les aider & il leur tint parole. Il devoit naturellement être fâché que ſon Petit-fils au milieu d'une Cour ſi galante, & dans l'âge des plaiſirs, conſervât tant de ſageſſe; il attaqua Cyrus ſur ſon indifférence, il l'en railla ſouvent en préſence des Dames, il pouſſa même quelquefois les reproches, qu'il lui fit à ce ſujet, juſqu'à tourner à ſon deſavantage ce qui devoit le rendre plus eſtimable. Cyrus trouvoit des réponſes à tout, & les femmes ne

pouvoient ſe plaindre des excuſes, qu'il employoit; il ne pût cependant s'empêcher d'ouvrir ſon cœur au Roy, qui lui en parloit un jour dans une converſation particuliere. Pourquoi m'attaqués-vous, lui dit Cyrus, ſur une paſſion, dont je connois toutes les douceurs? J'ai plus d'envie d'aimer que vous ne penſés, je cherche même à aimer, je ſuis né ſans doute malheureux, puiſqu'avec tant de panchant pour l'amour, je n'ai point encore trouvé d'objet, qui pût me fixer. Vous êtes bien difficile, répondit Aſtiages, ſi, dans le nombre infini de femmes, qui compoſent ma Cour, vous n'en trouvés point, qui vous plaiſent; j'aurois cru l'Empire des Medes plus fertile en beautés que la

Perse, je vois bien que je me ſuis trompé, vous vous réſervés aux femmes Perſannes, qui ſont plus belles que les nôtres. Je connois, répondit Cyrus, tout le prix de la beauté, il n'y a perſonne ſur qui elle faſſe de plus vives impreſſions, je lui rends hommage dans votre Cour, où elle éclatte plus qu'en aucun lieu du monde, mais mes yeux n'en impoſent point à mon cœur; la beauté, toute ſéduiſante qu'elle eſt, ne m'ébloüit pas, je la veux accompagnée d'un cœur capable d'aimer, c'eſt ce cœur, que je cherche, je l'attends pour lui ſacrifier le mien, je ne crois pas qu'il ſoit impoſſible de le trouver, le tems & les occaſions me le découvriront apparemment; ſi les femmes ſça-

voient tout le pouvoir qu'elles ont ſur moi, je ne ſçai ſi elles ne ſeroient pas contentes de leur victoire, & ſi elles ſe plaindroient encore de mon indifférence, je leur cache l'empreſſement, que j'ai pour elles avec autant de ſoin qu'elles en prennent à me faire croire qu'elles en ont pour moi; ſi notre conduite ſe reſſemble ſi peu, c'eſt que le cœur n'entre pour rien dans leurs amours & que je ne conſulte que le cœur dans les miens. Les diſcours de Cyrus étoient une image ſincére de ſes ſentimens & de ſa conduite, il n'étoit pas de ceux, qui parlent bien de l'amour & qui s'y conduiſent mal, il avoit eſſuyé des attaques de toutes les eſpéces, des prudes & des coquettes,

des femmes vraiment paſſionnées, & de celles qui feignent de l'être, des beautés de tous les âges & de toutes les ſortes, il les avoit toutes démaſquées, il avoüoit qu'il avoit ſouvent été attriſté de trouver des cœurs hideux ſous les viſages les plus aimables : il craignoit quelquefois de ne jamais aimer, parce qu'il avoit trop éprouvé combien il eſt difficile de bien placer ſon amour. Ce qui conſoloit les femmes de n'avoir pû ſurprendre ſon cœur (ſi quelque choſe peut les conſoler d'un tel malheur) c'étoit ſa diſcrétion à l'épreuve de toute leur curioſité, elles ne ſçavoient jamais leurs différentes intrigues que par la mutuelle confidence, qu'elles s'en faiſoient les unes aux autres.

Enfin on déſeſpéroit de rendre Cyrus amoureux, lorſqu'il le parut tout-à-coup de la perſonne à qui on penſoit le moins.

Aſtiages avoit autrefois donné retraite dans ſes Etats à une Princeſſe d'Egypte, qui avoit été dépoüillée des ſiens, elle s'étoit tenuë dans une Province éloignée de la Cour pendant la premiere jeuneſſe de ſa fille, qui étoit fort belle; l'eſpérance de la marier avantageuſement lui avoit donné envie d'aller à Ecbatane, elle y étoit déjà depuis quelque tems, lorſque Cyrus arriva; elle vivoit à la Cour comme ces perſonnes, que la naiſſance éléve, & que la fortune abaiſſe encore plus, on les reſpecte en apparence quand on les voit, on les néglige

en effet, & on les voit rarement; on n'auroit jamais ſoupçonné ſa fille de prétendre à Cyrus, ſon rang ne lui permettoit pas de devenir ſa maîtreſſe, ni ſa fortune de devenir ſa femme; peut-être n'auroit-il pas fait attention à elle, ſi elle n'eut pas été malheureuſe, il ne penſoit pas comme la Cour; il vit Meride (c'étoit le nom de la jeune Princeſſe) ſans la mépriſer, quoiqu'elle n'eut point d'Etats, il regarda ſes malheurs comme une injuſtice du ſort, que ſa généroſité devoit corriger, il s'intéreſſa d'abord pour elle par grandeur d'ame; Meride fut d'autant plus touchée des attentions de Cyrus, qu'il étoit le ſeul, qui en eut pour elle, elle ſentit les avantages, qu'elle pouvoit en tirer, &, ſon am-

bition flattant ses premieres espérances, elle crut pouvoir quelque jour partager le thrône de Cyrus, elle étoit bien assûrée de n'avoir jamais d'amour pour lui, son cœur étoit engagé ailleurs, mais elle se croyoit assés habile pour le tromper, elle chercha à lui plaire. L'envie de réüssir dans une entreprise si digne d'elle la tira de la tristesse où ses disgraces l'avoient plongée &, en lui rendant la joie, augmenta ses graces naturelles. Cyrus la trouva plus belle sans en deviner la cause & sans la chercher; cette augmentation de beauté lui fit faire de nouvelles réflexions: plus il la vit, plus il se confirma dans la résolution de finir ses malheurs. Il n'osoit en parler à Araspe, à qui il ne cachoit

rien,

rien, il avoit cent fois ouvert la bouche pour s'en expliquer avec lui & cent fois il avoit été arrêté. Un jour que l'on railloit en sa présence le caractere de la jeune Princesse d'Egypte, Araspe, qui s'y trouva, s'aperçût que Cyrus en étoit émû & qu'il avoit peine à dissimuler son chagrin, il dit même, pour finir une conversation, qui l'inquiétoit, que Meride avoit assés des maux, que lui avoit fait la fortune, que pour lui il ne trouvoit point de défauts à ceux, qui étoient malheureux, & que l'on devoit plûtôt songer à les plaindre qu'à les critiquer. Araspe soupçonna cette générosité de n'être pas désintéressée, il craignit que l'amour ingénieux à prendre toutes sortes de formes ne se

fût déguisé sous celle-là pour le surprendre, il prit la parole pour mieux s'assûrer de sa conjecture, il confirma ce qu'avoit dit Cyrus & ajoûta, en le regardant, je suis surpris qu'aucun des Princes de cet Empire ne se soit fait une gloire de rendre Meride heureuse en l'épousant; faire le bonheur d'une personne aimable, c'est gagner encore plus qu'elle. Que vous pensés bien! s'écria Cyrus, en l'embrassant, voilà ce que j'ai dit mille fois, avoüons qu'il y a peu de gens, qui connoissent ces vrais plaisirs. Araspe assûré de sa découverte, reprit la parole & jetta autant de tristesse sur le visage de Cyrus, qu'il y avoit d'abord répandu de joie. Plus les personnes malheureuses nous touchent, ajoûta-

t-il, plus nous devons nous défendre de leur donner notre cœur, ſans avoir éprouvé le leur, pour vouloir être généreux, il ne faut pas agir ſans prudence, & pour ſe procurer le plaiſir de rendre une belle perſonne heureuſe, il ne faut pas courir le riſque d'en eſſuyer l'ingratitude ſi cruelle en amour. Les femmes malheureuſes accoûtumées à pleurer & à s'attendrir ſur leurs malheurs, trompent aiſément leurs amans, ils ſe croyent toûjours l'objets de leurs larmes & de leur attendriſſement, & ils prennent pour des ſoûpirs amoureux les ſouhaits intéreſſés, qu'elles font pour leur fortune. Araſpe rompit la converſation, & crut en avoir aſſés dit pour donner matiere aux réflexions

de Cyrus. Il ne s'étoit pas trompé : jamais le Prince n'avoit été plus inquiet, Araſpe ne lui paroiſſoit pas raiſonnable en cette occaſion, on n'eſt point vraiement généreux, diſoit-il, quand on examine à quelles conditions on ſe donne ; comment pourroit-il ſe faire que la belle Meride fut ingrate quand je la rendrai heureuſe ? C'eſt lui faire tort que de ſe défier un moment de ſon cœur. Il fut étonné en même tems de ſe ſurprendre amoureux de Meride, & comme il ne trouva rien de répréhenſible dans ſon amour, il en fut flatté : dès lors il chercha Meride &, quoiqu'il fut jeune & amoureux, il eut aſſés de modération pour ne lui rien dire de ſon amour. Il lui parla de ſes malheurs, des bontés

du Roy pour elle, il lui trouva beaucoup d'eſprit & il finit cette premiere converſation par lui demander la permiſſion de l'aller voir ſouvent. Les femmes ſont plus habiles que les hommes à pénétrer les paſſions du cœur & moins capables de les conduire. Malgré la modération de Cyrus, Meride ſentit qu'il étoit amoureux, mais ébloüie d'une conquête ſi flatteuſe, elle n'eut pas la force de la taire; elle s'en vanta ſi publiquement, que Cyrus en fut félicité de toute la Cour. La plûpart des femmes comptent pour rien les plaiſirs de l'amour, s'ils ne cauſent de l'éclat; & l'intérêt, qu'elles ont à les cacher, ne l'emporte preſque jamais ſur la fauſſe gloire, qu'elles trouvent à les publier. Les

amours des Héros tiennent aussi de leur caractére : cette indiscrétion choqua Cyrus &, si elle ne le guérit pas, elle lui fit prendre la résolution de consulter son cher Araspe. Pardonnés-moi, mon Pere, lui dit-il, si je ne me suis point encore ouvert à vous sur Meride, j'en suis bien puni par le chagrin, que j'en ai, ne m'en aimés pas moins, puisque je m'en repens; je trouve Meride aimable & je ne sçais point encore si je l'aime, je tremble de la trouver coupable, elle a deviné mon amour, mais elle l'a publié, sa pénétration me plaît & son indiscrétion m'afflige, elle n'a peut-être que ce défaut & il tourne à ma gloire, elle se croit flattée de mon amour, dès qu'elle s'en vante. Ce

défaut eſt grand, lui répondit Araſpe, & il n'eſt pas ſeul; la vanité a rendu Meride indiſcrette, elle peut auſſi la rendre inconſtante; le doute où vous êtes doit ſuffire, pour vous en détacher; une femme, qui a beſoin de ſe juſtifier, n'eſt pas digne de Cyrus, l'on n'aime jamais avec douceur quand on ſe défie de ce qu'on aime; je ne vous cacherai point que je me ſuis apperçû de votre amour, peut-être plûtôt que vous, il m'a paru d'abord fondé ſur des motifs trop eſtimables pour m'y oppoſer, en attendant que vous me l'appriſſiés vous-même, j'ai cherché à connoître Meride &, comme j'étois ſans prévention, je l'ai connuë ce qu'elle eſt : ne m'obligés point à vous en faire ici un portrait

désavantageux, cherchés à l'oublier, c'eſt toute la grace, qu'elle mérite de vous. Cyrus répandit quelques larmes, qui attendrirent Araſpe, il retint les ſiennes, pour ne pas augmenter la douleur du jeune Prince, & ils allerent enſemble à une fête, qu'Aſtiages donnoit la nuit à une de ſes maîtreſſes hors de la ville d'Ecbatane. La crainte d'y trouver Meride inquiéta Cyrus pendant tout le chemin, il eut envie pluſieurs fois de retourner ſur ſes pas; il ne comptoit point aſſés ſur ſa fermeté, pour affronter un ennemi ſi dangereux. Araſpe, qui le connoiſſoit mieux, le raſſûra : il lui fit entendre que, puiſque toute la Cour étoit perſuadée qu'il aimoit Meride, il falloit ſe ſervir d'une occa-

ſion, qui la raſſembloit, pour la détromper, ils arriverent inſenſiblement au lieu préparé pour la fête; Aſtiages n'en avoit point encore donné de ſi galante : on avoit dreſſé au milieu d'une plaine charmante un grand pavillon, où l'or & la peinture brilloient de toutes parts, il étoit diſtribué en pluſieurs appartemens deſtinés à différens jeux, les aromates, qu'on y avoit brûlés, parfumoient l'air de mille odeurs, & les lumieres qui l'éclairoient, en augmentoient l'éclat. Cyrus admira l'ordre & la magnificence de cette fête, il fut ſeulement fâché de n'y voir aucun des exercices en uſage chés les Perſes ; la moleſſe en avoit exclû tous les jeux utiles ou fatiguans, ce n'étoit qu'à la multitude

& au changement continuel des plaiſirs qu'on y avoit réûnis, que l'on devoit l'amuſement, qui s'y trouvoit. On s'attendoit à y juger de l'amour de Cyrus pour Meride, ce n'étoit pas le moindre plaiſir pour les femmes, qu'une pareille découverte occupe toùjours beaucoup. Meride n'avoit jamais paru ſi belle, ni Cyrus ſi aimable. Eglé, à qui Aſtiages donnoit cette fête, auroit volontiers renoncé à tous les honneurs, qu'on lui rendoit, pour remplir ce jour-là la place de Meride, elle ignoroit ce qui s'étoit paſſé dans le cœur de Cyrus. L'attention de ce Prince à éviter les regards de Meride la ſurprit & toutes les femmes de ſa ſuite; elles furent bien plus étonnées, quand elles le

virent affecter de s'éloigner de Meride & chercher à s'amuser ailleurs; quelques-unes prirent cette conduite pour un déguisement, qui ne faisoit que mieux assûrer l'intelligence des deux amans; celles, qui connoissoient la franchise naturelle de Cyrus, en jugerent autrement: elles n'oublierent rien ni les unes ni les autres, pour éclaircir un fait si intéressant pour elles. On attaqua Cyrus sur sa façon d'aimer, on parla beaucoup de Meride à la table d'Astiages où elle étoit, Cyrus ne parut point embarrassé, il loüa la beauté de la Princesse, mais avec ces expressions séches, qui font honneur à l'esprit & où le cœur n'a point de part. Ce procedé passoit l'habileté des femmes, elles ne pou-

voient comprendre comment Meride avoit pû perdre ſitôt un amour dont elle s'étoit vantée avec tant d'éclat, parce qu'elles ne mettent jamais au rang des vices la vanité & l'indiſcrétion, & qu'elles ne les croyent pas incompatibles avec l'amour. On revint à Ecbatane. Le dépit, que fit éclater Meride, convainquit tout le monde qu'elle avoit perdu le cœur de Cyrus. Peut-être que cette délicateſſe auroit inſpiré aux femmes du mépris pour ce Prince, ſi elle n'eut réveillé en même tems leurs prétentions ſur lui. Meride auroit été long-tems la fable de tout le public dans une autre Cour; à Ecbarane elle en fut plus connuë & plus diſtinguée: il y a des pays où les vices donnent

plus de réputation que les vertus. Quelque aguerri que fut Cyrus contre les charmes de la volupté, elle ſe préſentoit à lui ſi ſouvent & avec tant d'attraits qu'il commença à la craindre; les écueils, que l'on connoit le mieux, ne ſont pas toûjours ceux, que l'on évite le plus aiſément, ni même le plus volontiers, il fut aſſés ſage pour juger qu'il n'y reſiſteroit pas long-tems, s'il y reſtoit expoſé. Je n'ai encore rien dans le cœur, dit-il à Araſpe, occuponsle de quelque choſe, qui l'amuſe, de peur qu'en attendant que nous ayons dequoi le ſatisfaire, il ne s'attache de lui-même à quelque objet indigne de lui. Araſpe fut touché juſqu'aux larmes du diſcours de Cyrus. Je connois, lui dit-il, que les

Dieux m'aiment, ils me font voir un Prince jeune & vertueux. Cyrus sçavoit que la chaſſe avoit été fort en uſage chés les Medes dans les regnes précédens, il entreprit de rétablir parmi eux cet exercice, qui a toûjours été celui des Héros & l'image de la guerre : plût aux Dieux, diſoit-il, qu'il n'eut été permis de la faire qu'aux animaux ! Plus il examina cette idée & plus il la goûta. Araſpe la lui fit encore enviſager, comme un moyen de ſe préſerver des erreurs du faux amour, en attendant qu'il eut trouvé le véritable, cette approbation auroit ſuffi pour le déterminer. La nouvelle inclination de Cyrus pour la chaſſe ne plût point aux femmes, elles déſeſpérerent alors de rendre

ſenſible un Prince, qu'elles voïoient chercher à s'endurcir au milieu des bêtes féroces, elles en firent leurs plaintes à Aſtiages, qui aimoit trop ſon Petit-fils pour le contraindre encore ſur ce point; il étoit bienaiſe que ce Prince trouvât à s'amuſer dans ſa Cour, & il commençoit à voir que la chaſſe étoit le ſeul plaiſir qu'il pût y goûter. La complaiſance du Roy pour Cyrus engagea les Seigneurs à le ſuivre, bientôt toute la jeune Nobleſſe ſe trouva partagée entre les plaiſirs de la Cour & ceux de la chaſſe; ce partage étoit trop déſavantageux aux femmes pour les laiſſer tranquilles; elles publierent par-tout que c'étoit bannir la politeſſe de chés les Medes, que d'autoriſer un exercice, qui lui eſt

ſi fort oppoſé ; elles plaignoient le ſort des hommes, qui vivroient ſous les loix de Cyrus, que la chaſſe acheveroit de rendre dur & cruel. Ces plaintes, quoiqu'injuſtes à l'égard de Cyrus, avoient un fondement apparent : les gens les plus ſenſés blâmoient quelquefois Araſpe de laiſſer Cyrus donner à la chaſſe un tems qu'ils croyoient dérobé à d'autres exercices plus utiles : Araſpe ne s'embarraſſoit guéres des plaintes des femmes, il en connoiſſoit le motif, qui étoit mépriſable, il auroit voulu ſe juſtifier auprès de ceux qui le méritoient, il ne manquoit pas de raiſons pour les convaincre ; mais comment les leur faire entendre ? Il ſe conſoloit en penſant que, ceux, qui ſont chargés

gés de la conduite d'un Prince, doivent lui ſacrifier juſqu'à leur réputation, que leur gloire eſt long-tems obſcure & que l'on ne doit juger de leurs ſoins que par le regne du Prince qu'ils ont formé. Il étoit aiſé de juger qu'il falloit un divertiſſement à Cyrus, que celui de la chaſſe étoit preſque le ſeul qui lui convint dans la ſituation où il ſe trouvoit, que ce divertiſſement ne devenoit point pour lui une occupation eſſentielle, qu'il n'en étoit ni moins appliqué à ſes devoirs, ni moins humain pour ceux, qui avoient à faire à lui; mais telle eſt l'injuſtice des hommes, ils trouvent répréhenſibles dans ceux, qui ſont véritablement irréprochables, des choſes, qu'ils admireroient dans les

gens vicieux : un Prince parfait eſt ſur-tout pour eux une choſe incroyable, plûtôt que de l'admirer, parce qu'il eſt rare d'en voir qui le ſoient, ils s'appliquent à le cenſurer & ils cherchent ſouvent dans ſes vertus dequoi dédommager leur critique des vices qu'il n'a pas : le ſeul reproche qu'on pût faire à Cyrus avec fondement & qu'il écoûta avec docilité de la part d'Araſpe, c'eſt que, dans cet exercice aſſés fatiguant par lui-même, il ſe livroit tellement à ſon intrépidité naturelle, que les dangers ne l'arrêtoient jamais, qu'il y expoſoit ſa ſanté & quelquefois ſa vie. Répandés votre ſang, lui dit Araſpe, pour la gloire de votre patrie, pour le ſalut de vos peuples, pour la défenſe de vos alliés, quelle

gloire acquerroit Cyrùs en mourant à la pourſuite d'un tygre, ou d'un lion ? Le vrai courage ne peut avoir qu'un objet ; vous devés d'ailleurs ménager les jours des jeunes Seigneurs, qui vous ſuivent & auſquels ſe trouve attaché le bonheur de cet Empire ; ils croiroient mourir avec gloire, s'ils mouroient à vos yeux & leur mort ſeroit inutile à la Patrie ; donnés à leur émulation une fin plus digne d'eux & de vous ; les Rois doivent ſe faire obéïr & la Royauté n'a rien de plus éclatant que l'obéïſſance des ſujets, mais on doit trembler, quand on commande parce qu'il n'y a rien de plus rare que de bien commander. On écrivit à Cambyſe l'allarme, que l'amour de Cyrus pour la chaſſe a-

voit causée, il en jugea tout autrement que les Medes; ils revinrent bientôt eux-mêmes de la frayeur qu'ils avoient euë, & la témérité des Assyriens fournit à Cyrus une belle occasion de montrer que la chasse ne lui avoit rien ôté de la tendresse & de la générosité de son cœur.

Les Assyriens étoient depuis long-tems ennemis des Medes &; quoiqu'il n'y eut point de guerre ouverte entr'eux ils étoient toûjours prêts à prendre les armes les uns contre les autres. Balbys fils du Roy d'Assyrie voulut, avant que d'épouser Cassandane Princesse d'Arménie, lui donner le plaisir d'une grande chasse, il en choisit le lieu dans les forêts qui séparoient l'Assyrie de la Medie, & il y invita une partie

des Seigneurs & des Dames de sa Cour. Ceux, qui devoient conduire la chasse, trouverent les terres de la Medie plus favorables à leur dessein, ils demanderent à Balbys la permission d'y entrer : ce jeune Prince n'hésita pas à y consentir, il n'en vit pas les conséquences, peut-être se félicita-t-il même d'avoir trouvé une occasion de se réjoüir aux dépens des Medes : on traversa les forêts, on vint jusques dans la Medie, que l'on traita en pays ennemi & où l'on fit des dégats affreux.

On ignoroit cette partie de chasse chés les Medes & ce fut par hazard que Cyrus alla aussi chasser de ce même côté. Il fut fort surpris en arrivant de trouver la place occupée par d'autres chasseurs ; il envoya

les reconnoître, on lui vint dire que c'étoit le Prince d'Assyrie qui chassoit : son premier mouvement fut de fondre sur les Assyriens & de les punir de leur témérité, il se modéra autant par générosité que par sagesse, il chargea un de ses Officiers d'aller demander à Balbys de quelle autorité il chassoit sur les terres de Medie & s'il en avoit instruit Astiages ? La réponse de Balbys fut fiere, il répondit qu'il chassoit sur les terres des Medes comme un Roy sur celles de son vassal, voulant faire allusion sans doute à l'ancienne supériorité des Assyriens sur les Medes. Cyrus assembla un conseil & n'osant prendre sur lui seul le succès de cette affaire, qui l'intéressoit moins que les Medes, il leur

demanda leur avis ſur le parti, qu'il devoit ſuivre. Nous connoiſſons, lui dirent-ils, votre ſageſſe & votre valeur, commandés & nous obéïrons. Si vous me laiſſés le maître de la vengeance, reprit Cyrus, elle ſera prompte, parce que l'outrage ne permet point de délai, elle ſera aiſée, puiſque votre valeur m'en répond. Cyrus n'avoit point perdu Araſpe de vûë & il avoit lû dans ſes yeux ſon conſentement au parti, qu'il prenoit ; il rangea lui-même ſa troupe & marcha en bataille contre les Aſſyriens. La témérité eſt une ſuite de l'orgueil, Balbys ne craignit point Cyrus, qu'il avoit inſulté & il vit les Medes ſur lui avant que de s'être préparé à les recevoir. Le premier choc des Me-

des fut terrible & décida de la victoire, les Assyriens ne firent presque point de résistance & ne chercherent de salut que dans la fuite; les Dames s'abandonnerent à leur frayeur naturelle quand elles virent couler le sang &, sans sortir de leurs chariots, elles poussoient au Ciel des cris perçans. Cyrus, qu'Araspe ne pouvoit arrêter, cherchoit Balbys des yeux & brûloit de signaler son courage contre lui, il sembloit dédaigner les Assyriens, qui tomboient sous ses coups & les juger indignes de sa valeur, il ne put le joindre, parce qu'il avoit fui des premiers. On les poursuivit quelque tems, on en tua encore un grand nombre, Balbys lui-même fut dangereusement blessé, & les Medes

ne cesserent de les suivre que pour ne pas laisser échapper les Dames, qu'ils étoient bien-aise de mener en triomphe à Ecbatane. Ils revinrent donc sur leurs pas, les ordres de Cyrus avoient été si bien gardés, qu'elles n'avoient été exposées à aucune iusulte. Le char de la Princesse d'Arménie étoit aisé à connoître, Cyrus l'aborda avec beaucoup de respect, il s'excusa d'avoir troublé malgré lui une fête, qui lui étoit destinée. La Princesse d'Arménie étoit revenuë de sa premiere frayeur, elle avoit eu le tems d'examiner les Medes, elle avoit reconnu Cyrus à son air noble & à son courage, elle n'étoit pas surprise de le voir vainqueur de Balbys, elle n'osoit s'avoüer qu'elle en avoit

de la joie, elle n'avoit jamais aimé Balbys, le consentement, qu'elle avoit donné à son mariage avec lui, étoit un sacrifice, qu'elle faisoit à la politique de son pere & un effet de son indifférence pour tous les hommes qu'elle avoit vû jusqu'alors. Vous êtes plus près d'Ecbatane que d'aucune ville d'Assyrie, lui dit Cyrus, d'ailleurs il est de notre intérêt que vous connoissiés les Medes par vous-même, vous les trouverés bien différens du portrait, qu'on vous en a fait, souffrés, Madame, que je vous conduise chés eux. Prince, lui répondit Cassandane, ce n'est point aux vainqueurs à chercher des prétextes pour joüir de leur victoire, nous jugerions mieux des Medes & de vous, si

vous nous laiſſiés retourner dans notre patrie ; mais notre ſort eſt entre vos mains, c'eſt à vous d'en décider. Balbys ne ſeroit point aſſés puni, Madame, reprit Cyrus, ſi nous ne le laiſſions pas ſouffrir plus long-tems de votre abſence : il dit ces mots d'un air touché, qui fit rougir la Princeſſe, &, comme il étoit dangereux de différer leur départ, on prit le chemin d'Ecbatane, après avoir envoyé un courier à Aſtiages pour l'inſtruire de ce qui s'étoit paſſé & de l'arrivée des captives. Le bruit de la victoire de Cyrus fut bientôt répandu dans toute la ville, on ſortit avec empreſſement pour le voir plûtôt, Aſtiages alla lui-même à ſa rencontre avec toute ſa Cour ; jamais Caſſandane & les Da-

mes de sa suite n'avoient vû de spectacle plus beau que celui, qu'elles trouverent aux portes d'Ecbatane; on les traitoit avec tant de distinction qu'elles sembloient plûtôt partager le triomphe de Cyrus, qu'en être le sujet. On les logea dans le Palais du Roy, Cyrus ne quittoit point la Princesse d'Arménie, il imaginoit tous les jours quelques plaisirs pour l'amuser; son appartement étoit devenu le rendés-vous de toute la Cour. Cette Princesse ne laissoit à personne le tems d'examiner si elle étoit belle, il étoit difficile de la voir & impossible de l'entendre sans l'aimer, sa taille étoit parfaite, sa physionomie spirituelle & intéressante, ses yeux étoient tendres & avoient quelque chose de

celeſte, qui faiſoit le portrait de ſon ame, c'étoit un de ces caractéres admirables, que la nature ſemble prendre plaiſir à former pour faire honneur à l'humanité & dans leſquels elle répand avec profuſion ce qu'elle ne donne ordinairement qu'avec poids & meſure; ſon cœur étoit fait pour ſon eſprit & ſon eſprit pour ſon cœur, ils ne ſe nuiſoient point l'un à l'autre par la réûnion de ces qualités différsntes que l'on ne croit incompatibles que parce qu'on ne les trouve jamais enſemble, la ſageſſe & la raiſon gagnoient auprès d'elle, elle rendoit aimable leur ſévérité même, l'on croyoit n'aimer que la vertu, en aimant Caſſandane, elle avoit les talens de ſon ſexe ſans en avoir les défauts, inſ-

truite dans tous les arts, qui pouvoient convenir à ſon état, elle excelloit auſſi dans des connoiſſances, qui ne ſont réſervées qu'aux ſçavans, elle les ſurpaſſoit même par ſa modeſtie à en parler, cette qualité ſi rare étoit, comme beaucoup d'autres, le prix de ſes réflexions, elle en avoit fait ſur-tout à un âge, où l'on les ignore, ſi l'on ne les craint, elle auroit cherché à aimer ſi elle n'eut été perſuadée qu'il falloit obéïr aux hommes, ou leur commander, extremités auſſi vicieuſes l'une que l'autre également incompatibles avec le véritable amour; qu'elle avoit beaucoup étudié, qu'elle croyoit n'exiſter que dans les hiſtoires & qu'elle déſeſpéroit de trouver; en garde contre ſes traits,

ſi elle ne pouvoit ſe préſerver de les ſentir, elle s'en puniſſoit en les tenant cachés & peut-être qu'elle n'eut jamais avoüé qu'elle étoit ſenſible, ſi elle n'eut jamais vû Cyrus. Elle n'eut pas vêcu quelque tems avec lui qu'elle le jugea digne de ſa pénétration : elle l'examina avec ſoin, elle fut étonnée de le trouver ſi ſupérieur aux autres hommes ; la joie qu'elle en eut fut troublée par l'impoſſibilité où elle ſe vit d'en profiter & cette découverte ne ſervit alors qu'à lui faire faire de nouvelles réflexions ſur la bizarrerie de la deſtinée, qui ſépare preſque toûjours ceux, qui devroient être unis par la conformité de leurs ſentimens. Les gens qui ſe reſſemblent ſi fort ne ſont pas long-tems à s'aimer;

Cyrus éprouva pour Caſſandane tout ce qu'elle avoit ſenti pour lui, ils voyoient l'un & l'autre qu'ils devoient s'aimer, parce quils s'aimoient déjà en effet, mais les obſtacles étoient affreux &, quoique Caſſandane fut abſolument libre, il il étoit de ſa vertu de tenir la parole, qu'elle avoit donnée à Balbys, & de la généroſité de Cyrus de ne l'en pas détourner. Les vrais amours ne ſont pas ſans inquiétude, leurs peines, qui ne venoient que de leur vertu, en étoient peut-être plus cruelles, plus ils ſe voyoient & plus ils les ſentoient croître; Cyrus ne quittoit jamais Caſſandane ſans une ſorte de peine, qu'il tâchoit envain de diſſimuler, il trouvoit dans ſa converſation une douceur qu'il n'a-
voit

voit point encore connuë, il s'excusoit quelquefois de son assiduité auprès d'elle sur l'avantage, qu'il tiroit de ses façons de penser ; ce prétexte étoit plausible, il n'y avoit personne à la Cour, qui ne gagnât à l'entendre, on n'y étoit pas trompé, & l'on auroit jugé que Cyrus l'aimoit, parce qu'il devoit l'aimer, si l'on n'en avoit pas eu d'autres preuves ; son silence fut ce qui le trahit le plus, il craignoit si fort en certaines occasions d'offenser Cassandane, qu'il aimoit mieux se taire que de lui parler trop clairement de ce qu'il sentoit pour elle, son cœur pénétré ne laissant alors à son esprit, d'ailleurs si fertile, d'autre expression que celle de son amour. L'embarras marquoit si bien sa peine &

cette peine paroiſſoit ſi cruelle qu'on ne crût pas que Caſſandane y ſut inſenſible. Quelques corrompus que ſoient les hommes, ils ſentent la perfection pour laquelle ils ſont faits, les déreglemens des Medes ſur l'amour ne les empêcherent pas d'être touchés de celui, qu'ils voyoient, ils en admirerent la vertu, qu'ils lui croyoient ſi oppoſée. La modeſtie de Caſſandane & la timidité de Cyrus augmenterent avec leur amour, peut-être même n'auroient-ils jamais oſé ſe dire ce qu'ils penſoient, ſi on ne leur eut épargné ces déclarations, dont on appréhende toûjours le ſuccès, & qu'on ne fait jamais avec plus d'embarras que lors qu'on aime le mieux. Les Dames, qui liſoient leur amour dans leurs

yeux, leur dirent ſi ſouvent qu'ils s'aimoient qu'ils n'eurent pas la force de les démentir ; ils ſe rendirent compte de la naiſſance & des progrès de leurs ſentimens, ils s'accuſerent l'un & l'autre d'avoir différé leur bonheur en différant l'aveu de leur flame, ils admiroient par quel chemin le hazard les avoit réûnis, ils ſe plaignoient de ce qu'il n'avoit pas achevé ſon ouvrage, d'avoir trop peu de tems à être heureux & beaucoup à ne l'être plus, ils frémiſſoient en ſecret au ſeul nom de Balbys, & Cyrus ſe reprochoit, ſans oſer le dire à Caſſandane, de n'avoir pas pouſſé ſa victoire juſqu'à la mort de ſon rival, ou à la ſienne : je ne l'aurois jamais vûë, diſoit-il, ou je la poſſederois toûjours. Ils avoient ap-

pris que Balbys n'étoit pas guéri de ſa bleſſure, c'étoit même ce qui retardoit l'arrivée des Ambaſſadeurs d'Aſſyrie ; mais ils étoient trop occupés de leur amour pour profiter de l'eſpérance, que leur donnoit cette nouvelle, à force de s'aimer & de craindre d'être ſéparés ils n'oſoient ou ne pouvoient eſpérer de ne l'être pas ; ce fut dans ces circonſtances que les Ambaſſadeurs du Roy d'Aſſyrie arriverent : la maladie de Balbys avoit dégénéré en langueur, & l'on ne pouvoit pas attendre ſa guériſon, qui dévenoit incertaine, pour traiter du retour des captives. Ce moment avoit été prévû mille fois par nos amans, & ils n'y étoient pas encore préparés ; leur ſéparation devoit en être la ſui-

te & cette ſéparation pouvoit être éternelle, la triſteſſe s'empara de leurs cœurs, ils n'avoient plus la force de ſe parler. Les Ambaſſadeurs, en demandant les captives, propoſerent un dédommagement aux Medes : Cyrus ne voulut point ſe trouver au Conſeil qui ſe tint ſur cette grande affaire, où il avoit eu tant de part & il en attendoit le réſultat dans ſon appartement, lors qu'Aſtiages, qui ne voulut rien conclure ſans ſon avis, l'envoya prier de ſe rendre auprès de lui. Cyrus arriva, la pâleur peinte ſur le viſage & la triſteſſe dans les yeux, ceux, qui n'ont que de belles paſſions, ne ſçavent point les diſſimuler ; on lui expoſa les avis qui avoient été propoſés par les Miniſtres du Conſeil ;

les uns vouloient qu'on exigeât une rançon considérable pour les Dames Assyriennes, les autres (& c'étoient ceux, qui vouloient faire leur Cour à Cyrus) demandoient qu'on obligeât Balbys à se désister de ses prétentions sur la Princesse d'Arménie, & qu'elle fut laissée à Cyrus pour prix de sa victoire. Je ne suis guéres en état de parler, dit Cyrus à Astiages, mais votre gloire & la mienne ne me permettent pas de me taire; que diroit de vous l'Univers, Prince, si vous exigiés une rançon de Cassandane, qui n'est pas coupable? Que diroit-il de moi si je la rendois parjure? L'intérêt ne doit pas vous empêcher d'être juste, & l'amour ne doit pas m'empêcher d'être généreux: que Cassandane

ſoit renduë aux Ambaſſadeurs, qui la demandent, que les Dames de ſa ſuite joüiſſent du privilege, que nous lui donnons; contentés-vous d'avoir vaincu les Aſſyriens, ils ſeront aſſés punis d'éprouver votre générofité, après avoir ſenti votre valeur, il ſuffit que je pleure ſeul cette victoire, quoiqu'il en arrive, elle me coûtera toûjours plus qu'à eux. Il ſortit en prononçant ces dernieres paroles, & entra fondant en larmes dans l'appartement de la Princeſſe d'Arménie. Je viens, Madame, lui dit-il, de prononcer l'Arrêt de notre ſéparation, on ne nous accuſera pas d'être injuſtes dans nos amours, veüille le Ciel, qui en connoit l'innocence, nous dédommager un jour du ſacrifice que nous

lui faiſons aujourd'hui. Caſſandane voulut lui répondre, ſes ſoûpirs & ſes larmes ne lui permirent pas de parler, ils ſe quitterent & ne ſe revirent plus avant leur ſéparation. Le Conſeil n'oſa pas contredire l'Arrêt, qu'avoit porté Cyrus, il fut ſuivi à la lettre; Aſtiages n'en parloit point qu'il n'en fut touché juſqu'aux larmes. Les Ambaſſadeurs ne purent s'empêcher d'en marquer leur ſurpriſe, il ne s'attendoient point de trouver tant de généroſité dans des ennemis tels que les Medes, &, quoiqu'ils ne fuſſent pas inſtruits de tout ce qui s'étoit paſſé au Conſeil en cette occaſion, on ne leur cacha point que c'étoit à Cyrus qu'ils en avoient l'obligation. Ils allerent lui en témoigner leur reconnoiſſance,

ils

ils l'aſſûrerent que leur maître n'oublieroit jamais le ſervice, qu'il venoit de rendre à leur nation. Cyrus leur répondit qu'on étoit jnſte & généreux pour ſoi-même, qu'il étoit charmé que ce fut à leur égard une preuve de l'eſtime, qu'il avoit pour eux, & que, s'ils daignoient ſe ſouvenir d'un ſervice déjà acquité par le plaiſir, qu'il avoit eu à le leur rendre, ce fut par leur reſpect & leur attachement pour Caſſandane quand elle ſeroit leur Reine. Ils partirent quelques jours après avec la Princeſſe, & reprirent le chemin de l'Aſſyrie. Cyrus comblé de gloire ne voyoit plus rien à Ecbatane qui ne renouvellât ſes regrets, il étoit d'ailleurs abſent de la Perſe depuis long-tems, il ſongea à re-

voir ſa patrie & en demanda la permiſſion à Aſtiages ; ce Prince eut beaucoup de peine à la lui accorder. Il n'avoit jamais aimé Cyrus avec tant de tendreſſe, auſſi n'avoit-il jamais ſi bien connu ſon mérite. Toute la Medie pleura le départ de Cyrus, les vertus ne ſont jamais ſans récompenſe, celles qu'il y avoit fait briller, lui ſervirent daus la ſuite à en faire la conquête. Les jeunes Seigneurs le ſuivirent juſques ſur les frontieres de la Perſe & ne ſe ſéparerent qu'avec peine d'un Prince, qu'ils regardoient déjà comme le modéle des hommes & des Rois.

Fin du Tome premier.



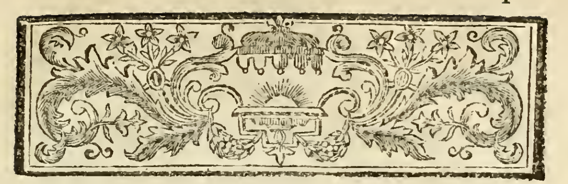
Cyrus protege les Arts et les Sciences

LE REPOS

DE

CYRUS.

TOME SECOND.



LE REPOS DE CYRUS,

OU

L'HISTOIRE DE SA VIE depuis sa seiziéme jusqu'à sa quarantiéme année.

LIVRE SECOND.

CYRUS alloit chercher au milieu de sa patrie un adoucissement aux maux, que lui causoit l'absence de Cassandane, & Cassandane ne pouvoit es-

pérer en Assyrie qu'une augmentation à ceux, qu'elle éprouvoit; on y avoit appris l'amour de Cyrus pour elle, elle craignoit qu'on n'y sçût aussi le sien pour Cyrus, quoiqu'elle n'eût rien à se reprocher à cet égard, elle connoissoit trop bien les hommes pour pouvoir espérer qu'ils lui rendroient justice, elle avoit tout à la fois à faire violence à son amour, à s'enhardir contre ses ennemis & à soûtenir la vûë de Balbys. Son courage & la fortune la servirent si bien en cette occasion que l'on regarda l'amour de Cyrus comme un simple hommage rendu au mérite de la Princesse, sans intéresser son cœur, & la maladie de Balbys avoit si fort augmenté, quand elle arriva, qu'el-

le ne pût le voir.

Cependant Cyrus marchoit vers Hecatompyle où la réputation de sa gloire & de sa sagesse l'avoit précedé; les applaudissemens, qu'il reçût des peuples, furent si grands à son arrivée que sa modestie en fut blessée, il se déroba à leurs acclamations, il voulut à peine permettre qu'on le suivît jusqu'au Palais du Roi. Cambyse & Mandane avoient envié à leurs sujets le plaisir d'aller recevoir Cyrus à la porte de la ville, ils ne pûrent retenir leurs larmes en le voyant, & ils pleurerent de joie quelque tems avant de se parler. Cyrus leur raconta dans la suite son expédition contre les Assyriens, il ne leur déguisa point son amour pour Cassandane, & le sacrifice,

qu'il en avoit fait à ſa vertu ; il leur fit agréer d'envoyer en Aſſyrie un homme ſûr, qui pût lui apprendre des nouvelles de la ſanté de Balbys : il étoit aſſés heureux pour n'avoir pas beſoin d'en demander de la conſtance de Caſſandane. On célébra le retour de Cyrus par des fêtes moins galantes que celles des Medes, mais où la joie fut plus pure & les marques d'amitié plus ſinceres. Les Perſes étoient vertueux, infatigables, courageux & ſobres: les peuples ſont toûjours ce que les Rois les font, ils tenoient ces qualités de Cambyſe plus que d'aucun de ſes prédeceſſeurs, c'étoit un Prince vertueux, mais dur, laborieux, mais dans les ſeuls travaux de la guerre ; s'il aimoit la gloire ce n'é-

toit que celle des armes, s'il s'étoit fait craindre de ſes voiſins il n'avoit pas ſçû s'en faire aimer ; on eſtimoit les Perſes & leur Roy, mais ils ne paroiſſoient pas dignes d'être imités. Il n'appartient qu'aux vrais Héros de tout réûnir, la vertu & la douceur dans les mœurs, l'amour du travail & la ſçience de travailler utilement ; s'ils cherchent la gloire c'eſt partout où l'on peut l'acquerir, ils concilient l'amour & la crainte, en les eſtimant on cherche à leur reſſembler. Il falloit un Héros de ce caractére aux Perſes pour les conduire à cette élévation, qui en a fait pendant un tems la premiere nation du monde & il le leur falloit alors : un peu plûtôt, les changemens, qu'on auroit fait parmi eux, auroient

détruit leurs vraies vertus, ſous prétexte de les perfectionner, les fondemens ne s'en ſeroient pas trouvés aſſés ſolides; un peu plûtard, ils auroient abandonné d'eux-mêmes leurs vertus par amour du changement, ils les auroient crû trop anciennes pour les conſerver encore. C'eſt ainſi que les vertus, dont le tems ſemble répondre, ſont quelquefois auſſi ſujettes à ſe démentir que celles qui ne ſont que de naître. Cyrus ſentit le beſoin, qu'avoient les Perſes de ſe perfectionner & qu'il étoit tems d'y travailler. La grandeur de l'entrepriſe ne le découragea point, parce qu'il étoit capable de l'exécuter, il en conféra long-tems avec Araſpe, & lorſqu'il crut ſon projet aſſés bien

concerté, il le proposa à Cambyse son pere, qui l'admira & qui, en lui donnant toute l'autorité nécessaire pour l'exécuter, le laissa maître des mesures, qu'il devoit prendre pour réussir.

L'éducation de la jeunesse fut le premier objet de Cyrus ; on n'avoit jamais connu chés les Perses d'autre langue que celle du pays, on ne se picquoit pas même de la bien parler, à peine apprenoit-on aux enfans à la lire : les peuples belliqueux croyent que les sciences avilissent le courage & qu'ils ne doivent sçavoir que mourir avec fermeté, cette science même, loin d'être incompatible avec les autres, en est souvent le fruit le plus précieux. Cyrus voulut que l'étude de la langue

Perſanne & de la Grecque devint dans la ſuite un exercice eſſentiel à l'éducation de la jeuneſſe ; il ne ſe contenta pas des avantages que cette étude apporte avec elle, ils auroient paru trop lents pour l'exécution de ſon deſſein, il fit écrire en Grece & en Egypte, pour demander des ſçavans de ces deux nations, alors les plus polies & les plus ſçavantes du monde : il publia à ce ſujet une Ordonnance, qui ſurprit les Perſes, qui ne la comprirent pas, & qui fut admirée des Etrangers. L'eſpérance des récompenſes & l'amour de la gloire attirerent beaucoup plus de Grecs & d'Egyptiens qu'on n'en vouloit ; Cyrus affecta de n'en renvoyer aucun, il les reçût tous avec des marques de diſtinction, qui les

flatterent, il leur aſſigna des revenus proportionnés à leurs beſoins; il n'eſt que trop ordinaire de voir les ſçavans dans l'indigence, il leur fit regarder la Perſe comme leur patrie en leur y faiſant trouver une abondance, qu'ils n'avoient pas dans leurs propres pays. La politeſſe des Grecs, leur fineſſe, leur adreſſe pour tous les arts, les rendirent infiniment aimables aux Perſes, ils n'avoient point encore vû de pareils hommes : les Egyptiens plus ſpéculatifs & adonnés à des ſciences plus abſtraites ne furent pas d'abord ſi goûtés, ils n'en furent pas moins eſtimés dans la ſuite; on trouva chés eux des reſſources infinies pour toutes les ſciences. L'émulation, ſuite néceſſaire de l'exemple,

fit naître l'envie d'apprendre, l'envie d'apprendre, animée par l'activité & la générosité d'un Prince, qui ne laissoit aucune sorte de talens sans récompense, produisit des hommes nouveaux & changea en peu de tems toute la Perse. Bientôt les Villes considérables demanderent des maîtres habiles en différens genres & le nombre de sçavans étrangers fut à peine assés grand pour les contenter. Toutes les nations ont une portion admirable de génie & de talens, les Rois n'ont qu'à vouloir pour les faire éclore, il n'est pas si aisé de les fixer & de les rendre tous utiles, ils s'égarent quelquefois & sortent volontiers de leur sphére quand ils n'y sont pas retenus par de justes loix : quelle que

ſoit la liberté, qu'on leur doit (car les gêner c'eſt les perdre) il faut en arrêter l'excès : ce tempéramment eſt difficile à trouver. Cyrus s'appliqua à le chercher, il auroit crû rendre un mauvais ſervice à ſes ſujets, s'il n'avoit pas dirigé à leur avantage des ſciences, qui ſeroient devenuës pires que leur ignorance ſans les ſages reglemens, qu'il y apporta : il commença par réünir en différentes Académies les hommes qu'il jugea les plus habiles dans les arts & dans les ſciences, qu'il avoit en vûë, il leur donna des loix, Araſpe, cet homme vraiement univerſel, fut l'ame de tous ces établiſſemens, il préſidoit ſouvent aux aſſemblées, il rendoit compte au Prince de ce qui s'y paſſoit, il avoit les noms de tous

ceux, qui les compoſoient, & , aſſés riche de la bienveillance de ſon Prince, il n'employoit ſon crédit qu'à demander pour les autres. Cyrns accorda des privileges honorables à ces Académies & en fit autant de tribunaux où ſe décidoit ſans appel tout ce qui concernoit les arts & les ſciences ; il en créa ſix dans la Capitale : la premiere avoit pour objet la Géométrie, la Philoſophie, la Phyſique, la Chimie & la Medecine ; la deuxiéme étoit conſacrée à l'Eloquence & à la Poëſie ; la troiſiéme travailloit ſur l'Hiſtoire, les Langues étrangéres, & les Antiquités ; les autres ſe partageoient la Muſique, la Peinture & la Sculpture. Il n'étoit permis à perſonne de mettre au jour aucun ouvrage, qui n'eut

été approuvé par l'Académie, dont il dépendoit : cette regle empêcha qu'on ne multipliât les livres, & (ce qui en eſt une ſuite néceſſaire) qu'il n'en parût beaucoup de mauvais.

Cyrus étoit appliqué à ces divers établiſſemens, lorſqu'on lui apprit la mort de Balbys. Ce Prince après quelque tems de langueur avoit enfin ſuccombé à ſon mal & laiſſoit Caſſandane maîtreſſe de ſon ſort. Cette nouvelle cauſa à Cyrus une joie inconcevable ; il vouloit en écrire à Caſſandane, lorſqu'il en reçût une lettre où cette Princeſſe lui confirmoit ainſi cette nouvelle & ſon amour.

« Enfin, Prince, les Dieux ont » eu pitié de Balbys, de vous & de » moi ; ils l'ont retiré de ce monde,

» où il ne pouvoit être heureux &
» ils nous ont rendu à tous deux la
» liberté de ſuivre un panchant,
» qu'ils nous avoient inſpiré, je vais
» en Arménie demander à mon Pe-
» re qu'il approuve nos feux, ils
» ſont trop beaux pour les cacher
» plus long-tems; appuyés ma de-
» mande par vos Ambaſſadeurs. Et
» toi, fidéle Amour, qui nous a
» jusqu'ici ſi bien ſervis, acheve un
» ouvrage où il va de ta gloire &
» de ma vie.

Cyrus fit part de cette lettre à Cambyſe & à Mandane, ils avoient une ſi haute idée de la ſageſſe de leur fils qu'ils n'héſiterent pas à conſentir à une union, qui devoit faire ſon bonheur & le leur. On choiſit pour Ambaſſadeurs les Seigneurs les

plus capables de faire honneur à la nation dans une Cour étrangere. Il n'étoit pas befoin de beaucoup de négociations auprès du Roi d'Arménie, Cyrus étoit de tous les Princes voifins celui, qu'il avoit le plus d'intérêt de ménager & qui s'étoit acquis le plus de gloire dans un âge où les autres fongent à peine à y afpirer ; il reçut la demande de Cambyfe avec reconnoiffance & donna les ordres néceffaires pour le prompt départ de fa Fille, il ne pouvoit ignorer fon impatience, elle n'avoit pas employé auprès de lui ces ménagemens équivoques, qui confondent fi fouvent en ces fortes d'occafions le véritable amour avec le faux, elle avoit déclaré à fon Pere toute fa tendreffe pour Cyrus,

elle la croyoit trop pure & trop raiſonnable pour en rougir, on ne doit pas craindre d'avoüer qu'on aime quand on aime comme on doit aimer. Malgré tout ſon empreſſement elle ne pût ſe ſéparer de ſon Pere ſans s'attendrir, elle lui avoüa qu'il n'y avoit que Cyrus au monde, qui pût adoucir le chagrin, qu'elle avoit de le quitter; ils ſe dirent adieu avec beaucoup de larmes, l'amour vertueux fortifie les ſentimens de la nature au lieu de les détruire, & Caſſandane prit le chemin de la Perſe avec les Ambaſſadeurs de ſon Pere & ceux de Cambyſe. On ſe préparoit à Hecatompyle à recevoir la Princeſſe d'Arménie, Cyrus n'oublia rien pour faire éclater ſon amour, il ſçavoit

le

le goût de Caſſandane pour les arts & les ſciences, il voulut que toutes les Académies lui préparaſſent des hommages à ſon arrivée, on n'en avoit jamais rendu à une femme, qui les méritât mieux qu'elle, ni qui fut plus capable d'en connoître le prix. De toutes les Académies celle, qui pouvoit ſe diſtinguer le plus en cette occaſion, étoit celle de Muſique, elle avoit pour chef un de ces hommes rares, ſur qui la nature ſemble quelquefois vouloir eſſayer ce qu'elle peut produire de plus parfait en un genre, il étoit Grec d'origine & avoit été conduit par hazard à Hecatompyle dans ſa premiere jeuneſſe; jamais homme ne ſentit mieux l'harmonie & tous les reſſorts ſecrets, qui la produiſent,

il étoit ſimple dans ſa compoſition, on retenoit ſes airs à les entendre une fois, il étoit varié, &c, dans des pieces ſans nombre, il ne s'eſt jamais repeté, précis & caractériſé juſqu'à ôter la liberté d'appliquer ſes airs à quelqu'autre ſujet qu'à celui, qu'il avoit eu en vûë; dans la fureur & dans la tendreſſe allant auſſi loin que ces paſſions. L'établiſſement, qu'il fit de la Muſique en Perſe, tint de la perfection de ſon goût, elle n'eſſuya point toutes les gradations néceſſaires aux arts, elle y fut parfaite dès qu'elle y parut, & l'on fut pendant pluſieurs ſiecles à imiter les modeles de Muſique, qu'il avoit laiſſés, c'étoit faire l'éloge d'un Muſicien que de dire qu'il en approchoit, la plus grande partie

de ceux, qui lui ſuccederent, ou n'oſerent travailler, de peur de lui être inférieurs, ou rendirent leur Muſique plus difficile, ne pouvant pas la rendre auſſi belle. Il compoſa à l'occaſion de ce mariage le premier divertiſſement en Muſique qu'on ait entendu chés les Perſes, il avoit tiré ſon ſujet d'une fable fort connuë, le mariage d'Hebé avec Hercule, l'application étoit naturelle, on eut dit qu'il en avoit compoſé les vers, tant ils convenoient avec la Muſique, cependant il n'en étoit pas l'auteur, c'étoit un Poëte qu'il avoit pris ſoin de former à cette eſpéce de Poëſie, & qui ſe rendit preſqu'auſſi inimitable; tant il eſt vrai que les arts s'aident les uns les autres, & qu'il ne faut quelque-

fois qu'un grand homme pour en faire briller d'autres qui feroient reftés inconnus. Au milieu de ces préparatifs Cyrus apprit par fes Courriers que Caffandane approchoit des frontieres de la Perfe, il vouloit y être à fon arrivée, il laiffa à Arafpe la conduite de ce qui reftoit à faire & partit en diligence avec l'élite de la Nobleffe Perfane; il rencontra Caffandane à la ville d'Emite à quarante lieuës d'Hecatompyle. On fent mieux qu'on ne peut l'exprimer les tranfports de ces amans dans une réünion fi defirée, fi peu attenduë & fi digne de leur amour; je ne fçais même pourquoi l'on ofe parler de ce qui eft fi fort au deffus de toutes les expreffions, ils n'avoient plus d'yeux que pour

ſe voir. Toutes les fêtes, qu'on leur donna ſur leur paſſage n'étoient que pour ceux de leur ſuite, la ſeule & la plus grande pour eux étoit de s'être retrouvés: ce qui arrivoit à leur égard reſſembloit à un de ces ſonges flateurs, dont on ſe défie parce qu'ils ſont trop conformes à nos deſirs. Ils arriverent à Hecatompyle en convenant enſemble de s'oublier l'un & l'autre quelques momens, pour ne pas paroître inſenſibles aux démonſtrations, que fit éclater cette grande Ville. Cambyſe & Mandane reçûrent cette Princeſſe comme une Divinité, que le Ciel propice envoyoit parmi eux, ils reſpecterent en elle le choix d'un Fils, qu'ils croyoient ſupérieur à eux, ils l'aimerent comme ils l'aimoient lui-

même. On paſſa pluſieurs jours dans les fêtes & les réjoüiſſances, tout le Royaume ſuivit l'exemple de la Capitale. Caſſandane auroit été étonnée de trouver tant de goût & tant de politeſſe chés les Perſes, ſi elle n'en eut reconnu le principe dans Cyrus, elle fut ſi contente de la Muſique, qu'on exécuta en ſa préſence, qu'elle voulut l'entendre pluſieurs fois. L'amour & la Muſique ont plus de rapport qu'on ne penſe, l'un & l'autre ſe prêtent un ſecours mutuel; les cœurs tendres ſont généralement plus touchés de la Muſique que les autres, la Muſique à ſon tour augmente leur ſenſibilité, & elle devient un vrai plaiſir pour eux quand ils aiment. Indépèndamment des diſpoſitions où

ſe trouvoit Caſſandane à cet égard, elle aimoit la Muſique par inclination; de tous les arts que les hommes ont inventés, c'étoit à ſon gré celui, qui faiſoit le plus d'honneur à l'eſprit humain & qui l'étonnoit davantage par la diverſité & la multitude des combinaiſons, dont elle eſt formée; elle ne voyoit rien dans la nature, qui en eût pû faire naître l'idée : la prétenduë harmonie des Cieux, le choc des élémens, le chant des oiſeaux & les autres ſources, d'où on ſuppoſe que les hommes ont tiré la Muſique, lui paroiſſoient trop éloignées de la vraiſemblance, elle en auroit attribué plus volontiers la naiſſance à la mélancolie, parce qu'elle en eſt le remede le plus efficace. Les éloges, que

donna Caſſandane au Muſicien, enhardirent ceux, qui pouvoient l'amuſer, deux Poëtes demanderent en même tems la permiſſion de faire joüer des Tragédies, qu'ils avoient compoſées à l'exemple des Grecs: ce deſſein, tout nouveau qu'il étoit, fut bien reçû, on le jugea propre à polir l'eſprit & à exciter dans les cœurs l'amour de la vertu, l'on renvoya l'examen de leurs pieces à l'Académie, qui étoit prépoſée pour en juger. Cyrus voulut que les Commiſſaires lui en fiſſent leur rapport; ils s'en acquitterent avec beaucoup de ſincerité, quoique les deux auteurs fuſſent de leur Académie: les Tragédies furent joüées avec de grands applaudiſſemens; Caſſandane anima ces ſpec-

tacles par ſa préſence & les auteurs par ſes bienfaits. L'amour du Théâtre devint à la mode & l'on s'apperçut bientôt du bien, qu'il procuroit : il tenoit lieu d'amuſement aux honnêtes gens & les accoûtumoit à des plaiſirs dignes d'eux, il étoit néceſſaire chés les Perſes pour adoucir leurs mœurs naturellement dures & ſauvages. La Religion la plus pure auroit autoriſé les ſpectacles, qu'on permettoit : il étoit défendu à ceux, qui examinoient les ouvrages deſtinés au Théâtre,d'en approuver aucun, qui n'eût la vertu pour objet, on rejettoit tous ceux, qui donnoient atteinte aux regles de la pudeur, ou, qui ſous divers prétextes amoliſſoient les cœurs & les portoient au vice par la maniere même

de le condamner. Les deux Poëtes qui avoient en quelque ſorte ouvert la ſcene, étoient rivaux ſans être ennemis & plaiſoient tous deux, ſans ſe reſſembler; le plus âgé avoit un génie noble, élevé, plein de force, fécond, énergique, faiſant des Héros de tous ſes perſonnages, il eſt vrai qu'il les avoit pris dans l'hiſtoire du peuple le plus fertile en grands hommes, flattant ſes auditeurs en leur préſentant des modeles au deſſus d'eux & qu'ils ſe croyoient capables d'imiter: le plus jeune avec un génie moins étendu, moins élevé, moins fort, moins fertile même, mais plus ſoûtenu, plus égal, plus doux, avoit trouvé le chemin du cœur & le ſecret de l'intéreſſer toûjours; toutes les paſſions qui en dé-

pendent, avoient place dans ses piéces, on l'écoutoit aussi volontiers que l'autre, quoique par un motif bien opposé; ses auditeurs croyoient leurs passions pardonnables, en les voyant autorisées dans les personnages illustres qu'il mettoit sur la scene; on sortoit des piéces du premier, l'ame remplie de grands sentimens & se croyant capable de ce qu'il y a de plus héroïque : les piéces du second attendrissoient le cœur & arrachoieut des larmes pleines de douceur ; on devenoit plus honnête homme à l'école de l'un, & plus galant à celle de l'autre, celui-là avoit peint les vertus des hommes, & celui-ci leurs défauts; le premier étoit répréhensible dans son langage qu'il sacrifioit

ſouvent à la penſée, il étoit même inégal, & après s'être élevé juſques aux nuës, il rampoit juſqu'à terre; le ſecond étoit toûjours le même, ſa Poëſie liée, ſon expreſſion pure, il eſt plus difficile d'être égal dans le grand que dans le tendre, on diſoit que la perfection eût éte de raſſembler dans un troiſiéme Poëte ce qu'ils avoient de meilleur l'un & l'autre, je ne ſçais ſi on avoit droit de l'eſpérer, & ſi le même génie eſt capable de réunir des qualités ſi oppoſées; ce qui en fait voir au moins la difficulté, c'eſt que non ſeulement il n'y a eu aucun Poëte en Perſe qui en ſoit venu à bout, mais il n'y en a pas eu qui en ait véritablement remplacé un des deux. Caſſandane étoit enchantée de tout

ce qu'elle voyoit, elle ne contribua pas peu dans la ſuite au deſſein de Cyrus; capable d'être juge en toutes ſortes de ſciences, elle ne ſe réſerva que le droit communément accordé aux Dames, de juger du langage, elle le perfectionna en effet ſi bien, que les Académiciens avoüerent qu'ils lui devoient le ſtile naturel, ſimple & noble qui prit la place du ſtile ampoulé, précieux ou obſcur même à force d'être ſpirituel & trop du goût de la nation dans les commencemens de ſa réformation. Ce fut ſur ſes avis que fut compoſée une hiſtoire de la Perſe, qui fit long-tems honneur au regne de Cyrus, & qui paſſa pour un modele du ſtile & de la forme qui conviennent à l'hiſtoire.

Cyrus vouloit être inſtruit de tous les ouvrages, qui ſe faiſoient, il croyoit cette attention néceſſaire pour l'avancement & pour la perfection des arts, il apprit qu'un Poëte travailloit à des Satyres, on en loüoit la verſification, quoiqu'un peu dure, elle diſoit beaucoup en peu de paroles, on ſentoit qu'elle avoit coûté à ſon auteur, qu'il n'y avoit que le plaiſir de médire, qui eut pû lui faire dévorer un ſi pénible travail. On en récita quelques Vers à Cyrus, leur beauté ne ſurprit point ſon admiration, il les trouva pleins de malignité, il ne confondit pourtant point le Poëte avec ſon ouvrage, il diſtingua le génie de l'abus, qu'il en faiſoit, il chercha à le rendre utile & non à le détruire;

il étoit convaincu que ceux, qui ont des talens, méritent des égards, il ne croyoit pas au deſſous de lui d'en avoir pour un Poëte, il le fit venir en ſa préſence, il le reçût avec bonté, il loüa ſon génie pour la Poëſie, & il lui conſeilla de donner à ſes Vers un meilleur objet que la Satyre. Ce n'eſt point en décriant les hommes, lui dit-il, que vous les rendrés meilleurs, c'eſt les irriter plûtôt que les réformer, la vertu n'a jamais employé les armes de la Satyre pour faire haïr le vice & ſe faire aimer; il eſt d'ailleurs de votre intérêt de ne pas vous rendre haïſſable, on craint toûjours pour ſoi ce qu'on aime à entendre dire contre les autres, & la haine contre le Satyrique venge au moins

les gens vicieux d'avoir été censurés ; vous m'en croirés quand vous y aurés réfléchi, votre docilité à suivre mon conseil sera la mesure de ma libéralité & de votre fortune. Les ménagemens, qu'avoit employés Cyrus eurent leur effet ; qu'y à-t-il d'impossible aux Princes, quand ils veulent être humains ? Le Poëte abandonna la Satyre & travailla avec plus de succès encore en d'autres genres de Poësie, qu'on n'oubliera jamais : il passa de la Satyre à la vraie critique des ouvrages & il devint l'Aristarque de la Nation ; il n'est pas jusqu'à la bonne plaisanterie dont il ne voulut donner un modéle : on peut même croire que ce fut pour s'acquitter de l'obligation, qu'il avoit à Cyrus qu'il

qu'il travailla pour ſa gloire, jamais ce Prince, qui a mérité tous les éloges qu'on lui a donnés, n'a été ſi bien loüé que par ce grand Poëte.

Cet exemple fit impreſſion & faillit à décourager un Poëte comique, qui craignit que Cyrus ne penſât ſur ſes Comédies comme il avoit penſé ſur les Satyres, Araſpe le détrompa en lui diſant que Cyrus croyoit que la Satyre ne corrige perſonne, parce qu'elle attaque les vicieux, qu'il ne jugeoit pas de même de la Comédie, qui n'attaque que les vices. On avoit intérêt à confirmer cet auteur dans ſon deſſein, il ſurpaſſa de l'aveu des Grecs tout ce qu'ils avoient vû de plus parfait en ce genre dans leur propre pays, où la Comédie a été ſi

bien reçûë & où elle a pris naiſſance ; il travailloit avec une facilité d'autant plus étonnante qu'elle n'ôtoit rien à la perfection de ſes ouvrages ; il étoit devenu la reſſource des plaiſirs & des fêtes, ſon génie étoit auſſi inépuiſable qu'il étoit prompt, il trouvoit dans les différens caractéres un fond de morale infini, on ne pouvoit lui ſçavoir mauvais gré d'avoir voulu corriger les hommes en les amuſant : ſon goût & ſon diſcernement dans le choix & dans l'arrangement des ſujets, qu'il avoit à traiter, étoient inimitables, il ne préſentoit que ce qui devoit plaire ; la diverſité & la multitude des Spectateurs, qu'il avoit à contenter, n'ont ſervi qu'à augmenter ſa gloire, il ſe reprodui-

ſoit en quelque ſorte lui-même & l'on retrouvoit en lui les qualités de mille auteurs différens : on a eu raiſon de célébrer ſon nom en Perſe, comme un nom fameux & de le propoſer à la poſtérité comme un des plus forts génies, que la nature ait produits ; on lui a attribué la gloire d'avoir corrigé à la Cour beaucoup de ridicules, celui des femmes, qui font les ſçavantes, fut le plus marqué. il n'eſt pas étonnant que la ſcience étant venuë à la mode en Perſe, les femmes à qui la nouveauté plaît, ne vouluſſent ſe diſtinguer auſſi par la ſcience, il peut leur convenir d'être ſçavantes, mais il ne leur ſied jamais d'en affecter le titre, il ſemble, que la ſcience qui gêne, s'aſſortit mal avec ces graces naturel-

les, qui ſont leur partage; on exige d'elles de l'eſprit;& la beauté même la plus parfaite ne les en diſpenſe pas long-tems; on leur paſſe de compoſer des ouvages qui ne dépendent que de l'eſprit: il y en eut en effet qui en compoſerent d'admirables, les ſentimens & la délicateſſe ſont leur caractére principal, elles ne peuvent manquer de réuſſir quand elles les appliquent bien, mais on ne leur pardonne preſque pas ceux qui demandent de la ſcience; leur talent eſt de plaire & (peut-être eſt-ce une injuſtice) les femmes ſçavantes ne plaiſent point. Caſſandane ſouffroit avec peine le ridicule, que s'étoient donné pluſieurs Dames de ſa Cour ſur ce point, elle employa l'art du Poëte

pour les corriger, il en vint à bout ſi parfaitement qu'on n'en vit plus aucune trace.

On auroit crû qu'après les Comédies de ce Poëte il ne reſtoit plus de moyen nouveau à la Poëſie de faire valloir ſes inſtructions, on vit tout à coup s'élever un homme d'autant plus admirable qu'il avoit imaginé un deſſein nouveau chés les Perſes, & qu'il le porta à une ſi grande perfection qu'il a fait échoüer tous ceux, qui ont voulu l'imiter. Ce fut ſous le voile des Fables qu'il déguiſa ſa morale : le grand & le tendre, le ſerieux & le badin, le naturel & le naïf même, tout étoit de ſon reſſort, il n'eſt point d'état, ni de caractére, qui n'y trouvât des leçons, il employoit à ſon gré la ten-

dreſſe du cœur, la ſagacité de l'eſprit, le badinage le plus aimable, il apprenoit à penſer aux uns, il donnoit des ſentimens aux autres, il perſuadoit à tous & il eſt le premier qui ait introduit dans la Poëſie cette juſteſſe & cette préciſion même, qui paroît lui être oppoſée, ſans lui faire rien perdre de ces images brillantes & de ces expreſſions heureuſes, qui diſtinguent ſi fort la Poëſie du diſcours ordinaire, & qui l'ont fait appeller le langage des Dieux; ſon principal talent étoit de raconter, heureux s'il avoit ſçû en borner l'uſage à compoſer des Fables; mais où trouver de grands talens, qui ſçachent ſe borner? Fiers de leur ſupériorité, ils ſe croyent tout permis, & on diroit qu'ils aiment à

excellеr dans le mal comme dans le bien. Il composa en effet des Contes, qui décrierent beaucoup sa morale : ceux, qui ont voulu prendre sa défense, & il a mérité que quelqu'un la prit, ont accusé la Poësie plûtôt que le Poëte de ce déreglement, ils ont prétendu qu'il étoit presque impossible à un Poëte aussi badin que lui de se défendre des tours heureux, que son imagination prêtoit à tout ce qui se présentoit à elle, que, du caractére dont il étoit, il ne connoissoit le mal que quand on le lui montroit, & que son esprit à pû être libertin sans que son cœur le sçût. Quelques-uns excellerent dans l'Ode : il y en eut un qui imagina des sujets assés inconnus à la Poësie,

comme les Epîtres & les Allégories, il eut été à ſouhaiter pour lui & pour la Nation, qu'il n'eut pû réuſſir que dans ce genre; il coûta bien des regrets aux Perſes par l'exil néceſſaire auquel il ſe condamna pour avoir pouſſé trop loin ſa facilité à faire des Vers. Il ſeroit difficile de faire ici le caractére de tous ceux, que l'émulation engagea à travailler; pluſieurs tenterent le Poëme Epique que l'on regarde aſſés communément comme le chef-d'œuvre de la Poëſie; pendant un tems on attribua à la ſtérilité de la langue ce qui étoit l'effet de la foibleſſe du génie, l'on crut qu'il étoit impoſſible de faire un Poëme Epique en langue Perſanne, parce qu'il n'en avoit point encore paru qu'on

pût lire, peut-être le croiroit-on encore aujourd'huy ſi l'envie de plaire à un grand Prince, ſource ordinaire des ſuccès, n'eut fait entreprendre à un Poëte de deſabuſer le public : il compoſa un Poëme, qui fut admiré &, ſi la Grece même n'avoit jamais eu de Poëte Epique ſi jeune, la Perſe n'avoit encore jamais vû de ſi beaux morceaux de Poëſie ; l'imagination y avoit étalé toute ſa force & tous ſes charmes : on auroit pû trouver des défauts dans l'ordonnance du Poëme, on n'oſa pas en chercher dans les Vers.

Les Romans tiennent de la Poëſie ; on en laiſſoit paroître peu, encore falloit-il que le ſujet eu fut moral & propre à ſervir de leçon en

amuſant : celui qui eut le plus de ſuccès étoit deſtiné à l'inſtruction d'un Prince, c'étoit un vrai Poëme, ſi on en conſidére la conduite pleine de ſageſſe & le ſtile qui avoit toutes les graces de la Poëſie : l'auteur en auroit tiré toute la gloire à laquelle il pouvoit prétendre, s'il ſe fut moins aſſervi à imiter les Poëtes Grecs, qu'il avoit pris pour modeles. L'imitation à toûjours été nuiſible à ceux, qui pouvoient s'en paſſer, & la Fable, dont il a fait trop d'uſage pour rendre ſon livre plus amuſant, l'a peut-être rendu moins utile.

Il y en eut qui réüſſirent dans le genre Epiſtolaire, & une femme eut la gloire de l'emporter ſur tous ceux, qui avoient tenté d'écrire des Let-

tres. Le goût des Perſes pour les figures, & l'imagination, qui les dominoit, n'empêcherent pas qu'ils ne compoſaſſent dans le ſérieux ; ils eurent des livres de réflexions & de caractéres ; il ne s'en eſt trouvé que deux, qui ayent paſſé à la poſtérité : on ne fait point de grace à ceux qui n'en font point aux autres, & le mêtier de critique eſt le plus difficile de tous ; d'ailleurs la juſteſſe & la préciſion, qui ſont eſſentielles à cette ſorte d'ouvrages, ſont des qualités infiniment rares.

Les ſoins de Cyrus s'étendoient à tout, peu content d'être inſtruit des ouvrages nouveaux, il examinoit les auteurs mêmes, & il ne vouloit pas que l'on s'appliquât aux ſciences, pour leſquelles on n'étoit pas

né; cette recherche qui eſt encore plus avantageuſe, qu'elle n'eſt difficile, lui coûtoit peu, il connoiſſoit le génie des hommes à les voir, il étonnoit quelquefois ceux à qui il parloit, en apprenant aux uns qu'ils avoient des talens, dont ils ne s'étoient pas apperçûs, & en deſabuſant les autres de ceux, qu'ils croyoient avoir, & qui leur manquoient en effet; il voulut qu'on ne ſe partageât pas entre pluſieurs ſciences à la fois, perſuadé que la nature eſt, ou trop foible pour être dans un même homme capable de faire valloir des talens différens, ou aſſés équitable pour les avoir partagés au lieu de les réünir: auſſi dans ce grand nombre d'hommes illuſtres qui ſe diſtinguérent de ſon tems, il n'y en eut

qu'un qui fut tout à la fois, Poëte, Orateur, Hiſtorien, Philoſophe, Géometre, que ne fut-il pas? Admirable dans tous les genres, où il voulut travailler, il épuiſa ſa vie, avant que d'avoir épuiſé ſon génie, & les divers ouvrages, qu'il a laiſſés, auroient fait la gloire de pluſieurs hommes. Il en coûta à quelques-uns une partie de leur réputation pour n'avoir pas voulu ſuivre les conſeils de Cyrus: un écrivain illuſtre & dont les ouvrages en Proſe feront immortels, plein de cette noble émulation, qui fait à la vérité les grands hommes, quand elle eſt ſoûtenuë par les talens, eſſaya malgré ſes avis de faire des Vers, ils auroient fait la gloire d'un autre auteur, ils nuiſirent à la ſienne, parce

qu'ils ne l'égalerent pas : les hommes, qui profitent toûjours avidement des occasions d'abaisser ceux qui leur sont supérieurs, furent flattés de celle-cy, mais ils en profiterent trop, & l'auteur trouva dans leurs Satyres outrées un dédommagement, dont il n'avoit pas besoin pour se consoler d'un tel malheur.

On ne s'en rapportoit pas toûjours au mauvais succès pour punir les téméraires, le mépris où ils tombent ne venge pas assés le public du tems, qu'il a perdu à lire leurs ouvrages.

La recherche assiduë, que faisoit Cyrus des gens de mérite, les disposoit à lui obéïr, & prévenoit souvent ses souhaits à l'égard de ceux, qu'il ne connoissoit pas en-

core, il engageoit inſenſiblement au travail ceux, qui paroiſſoient y avoir le plus de répugnance, & ce ne ſont pas toûjours les moins habiles. Il ſçût qu'un Peintre, content de s'amuſer chés lui, ſe bornoit à orner ſa maiſon du fruit de ſon loiſir, il lui fit inſinuer d'entrer dans l'Académie de Peinture, où il trouveroit des diſtinctions flateuſes & des moyens de ſe perfectionner; le Peintre réſiſta d'abord, ne voulant pas, diſoit-il, devenir plus habile, mais en effet pour ne pas s'aſſervir aux regles établies dans les Académies. Cyrus laiſſa paſſer quelque tems & lui fit écrire enſuite pour travailler au portrait de Caſſandane, le Peintre n'oſa s'en défendre, le portrait fut trouvé parfait; à celui-

là on en fit ſucceder d'autres auſſi indiſpenſables ; & preſque ſans s'en appercevoir, le Peintre ſe trouva dans l'obligation de travailler avec aſſiduité & même avec une ſorte de gêne, qui dans la ſuite tourna en habitude & valut à la Perſe des ouvrages de Peinture, qui ont ſervi long-tems de modele & qui ſont encore aujourd'hui l'admiration des connoiſſeurs. Je ne ſçais s'il y a quelqu'art, ou quelque ſcience, qui renferme tant de différentes parties & qui exige tant de talens différens que la Peinture.

On ne négligeoit pas la Sculpture en Perſe, elle paroît liée à la Peinture, comme la Peinture à la Poëſie ; avec le tems on éléva des ſtatuës aux grands hommes, elles

paroiſſent plus propres à en perpetuer la mémoire. Le premier bâtiment, que fit conſtruire Cyrus & qui devint comme l'époque de l'Architecture en Perſe, fut en faveur des Académies, qu'il avoit établies & qu'il voulut rëunir dans un même Palais ſous le nom de Palais des Sciences; les Grecs admirerent l'idée de Cyrus, & donnerent de grands éloges à la maniere dont elle avoit été exécutée: le nom du célébre Architecte, qui en eut la gloire, ne mourra jamais; on le donna à une forme d'Architecture, qu'il avoit imaginée & qui eſt trop utile pour qu'on la laiſſe périr. Il y avoit des logemens particuliers pour les ſçavans, qui l'avoient mérité par leurs ouvrages, c'étoit auſſi une re-

traite honorable pour ceux de cet état, aufquels l'âge ou les maladies ne permettoient pas de paroître dans le monde, le feul travail, qui leur fut permis (car c'eût été les faire mourir que de le leur interdire abfolument) étoit de traduire en langue Perfanne les meilleurs livres Grecs & Egyptiens : incapables alors de penfer par eux-mêmes avec la même vivacité, qu'autrefois, ils s'occupoient à rendre les penfées des autres, leur expérience rendoit au moins leurs traductions fidéles, & la fidélité en ce genre dédommage prefque toûjours des autres beautés, que là différences des langues rend pour l'ordinaire inexprimables.

L'équité de Cyrus & fon difcer-

nement avoient prévenu la jalousie si funeste aux arts & si ordinaire à ceux, qui les cultivent, on s'étoit accoûtumé à respecter le mérite, en voyant que le mérite seul décidoit auprès de lui des distinctions & des récompenses; tous les sçavans trouvoient auprès de lui un accès facile; les étrangers en approchoient comme ses sujets, il ne regardoit en eux que leurs talens, ils sembloient lui appartenir, il n'en rejettoit aucuns, il trouvoit des avantages dans tous; on ne méprise souvent que ceux dont on ignore le prix. Il n'y a que les ames vulgaires qui soient susceptibles de vanité, Cyrus, en agissant ainsi, ne pensoit qu'à la gloire & au bonheur de la Nation, &, si ce qu'il a fait à

cet égard a valu tant de réputation à sa mémoire, c'est une récompense, qui lui étoit dûë, qu'on ne mérite jamais mieux & qu'on n'obtient jamais plus sûrement que lorsqu'on n'y pense pas. S'il avoit suivi le goût dominant de son pays, on n'y auroit peut-être jamais eu de Philosophes, de Géometres ni de Physiciens, éblouïs de tout ce qui flatte l'imagination, les Perses se seroient contentés des sciences, qui plaisent, sans chercher celles, qui nourissent la raison & qui la perfectionnent en la satisfaisant.

L'amour des Lettres passe, on ne fait que des progrès médiocres quand la Philosophie lui manque; les Egyptiens étoient intéressés à ce mélange, parce qu'ils tiroient leur

plus grand mérite des ſciences abſtraites; leurs écoles de Philoſophie produiſirent des éleves dignes de leurs ſoins & eurent des ſuccès plus rapides qu'on n'eut oſé l'eſpérer. On accorda beaucoup d'eſſor au génie & à l'invention dans les matieres, qui dépendent du raiſonnement; ceux, qui s'écarterent des opinions communes furent d'abord regardés avec étonnement & même avec crainte; le premier, qui avança que la terre tournoit autour du Soleil, parce qu'il trouvoit dans ce ſyſtême plus de facilité à expliquer le cours des aſtres, eut beſoin de ſe cacher pour ſe dérober aux pourſuites d'un peuple ignorant, qui croyoit peut-être qu'on éteindroit bientôt le Soleil puiſqu'on

commençoit à le rendre fixe, & que l'on renverſoit la terre, puiſqu'on la faiſoit marcher. La tranquillité de Cyrus raſſura le peuple & peu à peu il s'accoûtuma à entendre dire que les étoiles pouvoient être des mondes habités comme celui-ci : ce qui acheva de l'appaiſer, ce furent les prédictions des éclipſes & de tous les changemens qui arrivent dans le Ciel, qu'ils regarderent dès lors comme des effets naturels ; ce furent les avantages que l'on tira de la Géometrie, de l'Aſtronomie, & de l'étude de la nature pour perfectionner la navigation, le commerce & tous les arts. La liberté de penſer fit naître uu ſi grand nombre de ſyſtêmes differens, qu'il y en eut dequoi compoſer un hiſtoire ſui-

vie, qui devint une Philoſophie plus utile qu'aucune autre : on y apprétioit chaque opinion ſelon ſon degré de vraiſemblance & l'on s'aſſûroit de l'incertitude de toutes par l'impoſſibilité d'en trouver une contre laquelle il n'y eût rien à dire. L'examen de ces opinions étoit infiniment avantageux à l'eſprit & l'accoûtumoit à la vraie critique, qui en eſt la ſcience la plus eſtimable ; la prévention a ſouvent plus de force que la vérité, &, ſoit opiniâtreté, ſoit foibleſſe, on renonçoit avec peine à des opinions qu'on avoit crû vraies dans ſon enfance. Un auteur dans un ſyſtême nouveau, qu'il publia, eſſaïa de corriger ce defaut, il établit une méthode de penſer trop conforme à la raiſon ;

pour n'avoir pas eu un grand succès, elle le fit connoître à toutes les Nations qui s'en sont servies à l'envi pour secoüer l'admiration servile qu'elles avoient pour les Anciens, & pour oser penser plus correctement qu'eux : la regle la plus essentielle de sa méthode étoit de commencer à douter de tout, d'examiner ensuite chaque chose au poids de la raison &, dans tout ce qui dépend d'elle, de n'admettre que ce qui lui est conforme ; ce fut de tous ses ouvrages le plus estimable, quoiqu'il en ait composé plusieurs qui ont fait l'admiration des sçavans : il étoit encore plus grand Géometre que Physicien ; on imagine assés comment un esprit aussi méthodique devoit mieux réussir

dans la Géometrie, qui ne marche que par démonſtrations, que dans la Phyſique, qui, à la bien définir, eſt la ſcience des conjectures. Cette méthode, toute avantageuſe qu'elle étoit, auroit produit un renverſement entier dans la Religion & dans la morale, ſi l'on ne l'avoit pas reſſerrée dans ſes juſtes bornes, comme ſi la ſcience étoit incompatible avec l'amour du bien, qui en doit être & qui en eſt en effet le principal objet. Sous prétexte qu'il faut douter de la nature des objets avant que de les avoir éxaminés, il y eût des Philoſophes, qui douterent de tout, &, qui ne pouvant tirer de leur examen l'éclairciſſement qu'ils ſouhaitoient, & qu'ils n'y devoient pas trouver, reſterent dans le doute

& dans l'incertitude, même à l'égard de leur propre exiſtence dont ils ſe défioient de pouvoir s'aſſûrer. S'il ne fut pas facile de les tirer de leur opiniâtreté, il ne fut pas difficile de les réduire à avancer des extravagances inſoûtenables ; & le ridicule, où ils tomberent, les décria encore plus que la ſubtilité de leurs ſophiſmes ne leur avoit donné de vogue. Quelle que ſoit l'incertitude, où la Providence nous a placés à l'égard de tout ce qui nous environne, elle ne nous a pas laiſſé ignorer ce que nous devions faire; elle a établi dans nous & au milieu de nous un principe de conduite, qu'il ne tient qu'à nous de conſulter, d'autant plus ſûr qu'il eſt invariable, univerſel & qu'il nous

ſait ſentir hautement l'obligation que nous avons de lui obéïr par les remords qu'il nous cauſe quand nous le mépriſons. Cyrus fut obligé de faire quelques exemples de ceux, qui pouſſerent trop loin les principes du Pyrroniſme, & qui, en confondant les vices & les vertus, donnoient atteinte aux devoirs de la ſocieté, rompoient les liens du ſang & détruiſoient le culte qui eſt dû à l'Etre ſuprême : ces exemples firent encore plus d'impreſſion par la modération, qu'il y emploïa; il diſtingua les opinions des mœurs, ceux, qui penſoient mal & qui agiſſoient bien, de ceux, qui agiſſoient auſſi mal qu'ils penſoient; il ne s'en tint pas aux accuſations, qu'on leur intenta, il voulut les en-

tendre eux - mêmes, tirer de leur bouche l'aveu de leur ſyſtême, & la condamnation, qu'il en porta, ſervit à en arrêter le cours & à donner à ceux, qui en étoient les auteurs, l'envie & le tems d'en revenir : ceux, qu'il ménagea le moins & qu'il chaſſa ſans pitié de ſes Etats, étoient fort oppoſés aux premiers & encore plus dangereux : c'étoient ces mauvais Aſtronomes, qui pour ſe procurer l'eſtime & le plus ſouvent l'argent d'un peuple toûjours avide des ſecrets qu'il ne peut ni ne doit ſçavoir, ſe vantoient de lire dans les aſtres la deſtinée des hommes & les évenemens les plus extraordinaires de la fortune, il engagea pluſieurs ſçavans à écrire contre la vanité de cette ſcience, qui

n'a pour auteurs que des fourbes ; & qui fait autant de dupes qu'elle se fait de sectateurs. Les Chimistes, qui se réduisoient à la derniere misere en cherchant la pierre philosophale, lui parurent plus dignes de pitié que de châtiment ; leurs recherches inutiles & nuisibles à eux-mêmes devenoient avantageuses à la Nation par les découvertes admirables qu'elles produisoient. A l'égard de ces Empiriques qui courent les Provinces pour débiter des remedes encore plus pernicieux que les maux ausquels ils les appliquent, Cyrus se contenta de n'en laisser paroître aucun, qui n'eut l'approbation de l'Académie dont il dépendoit ; elle la donnoit rarement, l'usage des Perses étant de ne laisser

pas même exercer la Medecine publiquement qu'à ceux, qui l'ont étudiée & pratiquée long-tems en particulier, parce que de toutes les ſciences, il n'y en a point à leur avis où l'expérience ſoit plus néceſſaire. On ne voyoit que de vieux Medecins, ils étoient toûjours ſuivis à la vérité d'une troupe de jeunes gens, qui les accompagnoient chés les malades & c'étoient ceux, qui ſe deſtinoient à la même profeſſion : il falloit, pour être admis à ſuivre ainſi les Medecins, s'être mis en état d'en profiter & avoir paſſé par les diverſes Ecoles d'Anatomie, de Chirurgie & de Botanique, ſciences vraiment inſéparables dans la pratique & qui ne ſont, à proprement parler, qu'une ſeule & même

ſcience, qui a la ſanté du corps pour objet. Il y avoit des récompenſes attachées à toutes les découvertes, qui ſe faiſoient en ce genre comme dans tous les autres. Il ne faut que médiocrement connoître les hommes pour juger que l'envie d'apprendre & l'amour de la gloire ne ſuffiſent point pour leur faire dévorer les difficultés attachées aux ſciences. Les Géometres, qui ſont de tous les ſçavans ceux, qui tirent le plus de ſatisfaction de leur travail & qui ſe récompenſent de leurs peines par le plaiſir qu'ils y trouvent, avoient des penſions, qui augmentoient à proportion de leurs progrès. Il étoit à craindre que dans un ſi grand changement on négligeât les exercices du corps, qui avoient

fait auparavant la ſeule gloire de la Nation, Cyrus n'en corrigea que l'excés, il voulut que dans les mêmes Ecoles, où l'on apprenoit à monter à cheval avec grace & à lancer un javelot avec adreſſe, on apprit auſſi un mêtier à ſon choix; les enfans des Nobles y étoient obligés comme ceux du peuple: il mêloit auſſi les leçons de la paix avec celles de la guerre, il cherchoit à adoucir la valeur de ſes peuples ſans la détruire.

On auroit peine à comprendre qu'un Prince élevé ſelon la coûtume des Perſes ait connu tant d'arts & tant de ſciences, dont cette Nation n'avoit aucune teinture; mais en quel genre ne réuſſiſſent pas les vrais Héros, quand ils ne ſe ſervent

de

de leurs talens & de leur puiſſance que pour le bien ? Cyrus avoit d'ailleurs dans Araſpe un ſecours préſent & univerſel qui ne lui manquoit jamais ; l'étude & l'expérience avoient achevé dans ce ſage vieillard ce que la nature avoit commencé, & il étoit alors un de ces hommes plus précieux aux Rois que leur propre couronne, parce qu'ils ne peuvent apprendre que d'eux à la porter.

Les arts les plus méchaniques ſe reſſentirent de l'avancement des ſciences, ils en devinrent plus parfaits étant mieux conduits, il s'en établit auſquels on n'avoit jamais penſé. Les Perſes, obligés autrefois d'emprunter des Etrangers une infinité de choſes néceſſaires, leur rendirent avec uſure les ſecours, qu'ils

en avoient reçûs, & la Perse devint une Ecole pour toutes les Nations voisines; elles voyoient avec admiration un changement qu'elles n'auroient pû croire, si elles n'en avoient pas été les témoins, & qui paroîtra peut-être fabuleux à la postérité parceque les exemples en sont rares, il n'y a presque point de Princes qui veüillent en donner de semblables, quoiqu'il y en ait beaucoup qui le pourroient aisément.

L'admiration des Etrangers ne se tourna point en jalousie, l'objet leur en étoit utile, elle devint dans la suite la source du commerce presque ignoré jusqu'alors, &, ce qu'on n'auroit pû croire, les sciences en furent le premier fondement. Les peuples, témoins du changement ar-

rivé chés les Perſes, dûrent être étonnés de ce que les bonnes mœurs, déjà en honneur chés eux, y euſſent encore gagné & en fuſſent devenuës plus parfaites, qu'en ſe dépoüillant de la férocité, qui en étoit le defaut & qui ſembloit cependant les avoir préſervées juſqu'alors de la corruption, elles n'euſſent rien perdu de leur ſolidité & de leur juſte retenuë : cet exemple, contredit par tant de Nations, qui ne ſont devenuës polies & ſçavantes qu'aux dépens de leurs mœurs, nous fait voir que la politeſſe & les ſciences n'ont rien en elles-mêmes qui ne s'accorde avec la vraie vertu ; que ce n'eſt que faute de les connoître & d'en bien uſer qu'on les détruit en les mêlant. Les Perſes eurent à ſe défendre

dans ce changement d'un ennemi encore plus dangereux. Les femmes releguées jusqu'alors dans l'intérieur de leurs maisons, & ne paroissant presque qu'aux yeux de leurs maris, acquirent insensiblement la liberté de se montrer, elles se trouverent à toutes les fêtes, qui en furent beaucoup plus aimables, on se reprochoit de s'être dérobé si longtems les plus doux plaisirs en se privant de la facilité de les voir & de vivre avec elles : les hommes en devinrent plus polis & plus humains sans être moins reglés, &, la contrainte, qu'on avoit peut-être crû nécessaire à la vertu des femmes, parut leur avoir été plus nuisible que la liberté.

Si les Princes sont toûjours les

modeles de leurs peuples ; il faut avoüier que les Perſes en avoient un dans Cyrus, qu'il leur eut été difficile de ne pas ſuivre tant il étoit beau ; c'eſt moins la vertu que la maniere dont on la pratique, qui en éloigne, ou qui en raproche la plûpart des hommes ; je ne puis m'empêcher de raporter ici un exemple de la fidélité de Cyrus pour Caſſandane ; qui m'a paru une des plus belles actions de ſa vie.

HISTOIRE DE LA PRINCESSE CORONE'E.

CORONE'E étoit du ſang Royal d'Arménie, elle avoit été élévée avec Caſſandane ; l'âge avoit fortifié l'union de leur enfance &

elles s'aimoient beaucoup, quoiqu'elles euſſent un caractére fort différent. Cette différence ſert ſouvent à les mieux aſſortir : elle vit partir Caſſandane pour la Perſe avec peine, elle ne put ſe dédommager de ſon abſence que par un commerce de lettres, qui devint la ſource de ſes malheurs. Caſſandane, qui n'avoit rien de caché pour ſon amie, lui fit part de ſes amours avec Cyrus, lui peignit ce Prince avec des couleurs ſi charmantes qu'elle en devint éperduëment amoureuſe, ſans l'avoir vû. Son éloignement de la Perſe, ſon mariage avec Ancyre Prince aimable & vertueux, ſon amitié pour Caſſandane étoient des obſtacles, qui auroient pû l'aider à ſe guérir d'une paſſion ſi bizare, elle

ne ſongea qu'à les ſurmonter, & l'amour, qui ſe plaît à exagérer les plaiſirs, & à diminuer les peines, lui fit enviſager toutes ces difficultés comme des prétextes favorables à ſa paſſion, ſes lettres à Caſſandane en furent plus fréquentes quoiqu'elle commençât à l'aimer moins. Un jour elle lui manda l'envie, qu'elle auroit euë d'aller la voir, ſi l'amour d'Ancyre ne l'en avoit détournée; cette ouverture ſuffit à Caſſandane pour agir, elle s'adreſſa à Ancyre, lui demanda ſa femme avec tant d'inſtance qu'il ne put la refuſer.

Coronée avoit prévû la conduite de Caſſandane, elle joüa ſi bien ſon perſonnage que ſon mary crût qu'elle auroit autant de peine à le quit-

ter qu'il en auroit lui-même à la voir partir. Ce premier ſuccès parut à Coronée avoir décidé de tout le reſte, elle ne s'occupa plus que des préparatifs de ſon départ, qui fut fixé auſſitôt que réſolu. Le chemin lui parut long; &, de toutes les réſolutions qu'elle avoit faites, elle n'en avoit retenu aucune quand elle arriva. On la reçut avec tous les honneurs dûs à ſon rang & à l'amitié, que Caſſandane avoit pour elle. Cyrus alla audevant d'elle à quelques lieuës d'Hecatompyle; elle parut ſi troublée dès cette premiere entrevûë, qu'elle faillit à laiſſer deviner le vrai ſujet de ſon voyage à ce Prince, dont le diſcernement étoit extraordinaire. Les fêtes remplirent les premiers jours de ſon arrivée;

l'on trouva Coronée auſſi aimable par le caractére que par la figure, Caſſandane ne pouvoit la voir aſſés, elle lui ſçavoit un gré infini d'avoir eû le courage de faire tant de chemin pour elle. Coronée s'efforça d'abord de répondre à toutes ſes marques d'amitié, mais on ne réſiſte pas long-tems quand on eſt toûjours obligé de combattre : ſa paſſion pour Cyrus l'occupa entierement, elle devint inſenſible à tout ce qui ne ſervoit point à la favoriſer ; la vûë de ce Prince étoit le ſeul plaiſir, qu'elle pouvoit goûter, encore étoit-il diminué par les réflexions, qu'elle faiſoit ſur le caractére de Cyrus, ſuſceptible de toute la vivacité de l'amour, & incapable de s'y livrer ; elle ſe repentoit quel-

quefois de n'être venuë de ſi loin que pour faire hommage au mérite de Cyrus ſans eſpérance de s'en faire aimer. Peut-on avoir tant de charmes, diſoit-elle, avec tant de vertus ? Cyrus ſera-t-il donc pour mon malheur le premier mari conſtant ? Aime-t-on ſi long-tems avec la même ardeur ? Que lui reſte-t-il à attendre de Caſſandane ? Elle lui a donné des ſucceſſeurs : pourquoi faut-il que tant de circonſtances avantageuſes à mon amour lui deviennent inutiles ? Pouvois-je aimer avec plus d'eſpérance & moins de ſuccès ? O Amour, que tu me cauſes de larmes ! En me faiſant aimer le plus aimable des hommes, que ne l'as-tu rendu plus facile à s'enflammer ? Ces réflexions, que l'abſen-

ce de Cyrus rendoit accablantes, faiſoient place à d'autres plus agréables, quand il reparoiſſoit à ſes yeux; la vûë de ce qu'on aime ſuſpend au moins les douleurs : les regards de Cyrus, ſes diſcours, ſes complaiſances, ſes attentions continuelles pour elle, tout lui donnoit de l'eſpérance, parce que tout augmentoit ſon amour; elle s'accuſoit alors d'être trop timide, la retenuë & cette ſage diſcrétion, qui font la gloire du ſexe, lui paroiſſoient mal placées à l'égard de Cyrus : il combat peut-être déjà lui-même, diſoit-elle, un amour, qui lui plaît, un mot ſuffira pour l'enhardir, il ne veut pas ſe reprocher d'avoir parlé le premier, il n'aura pas honte d'avoir ſuccombé à mes attaques, il

aime mieux ſe laiſſer vaincre, que de vaincre lui-même. Tous les hommes ne ſe reſſemblent pas; ceux, qui aiment le plus, ſont ſouvent ceux, qui parlent le moins de leur amour; ſa ſupériorité ſur tous les autres hommes le met au-deſſus des regles ordinaires, ma liberté lui fera ſentir ce qu'il mérite, il me ſçaura gré d'une indiſcrétion, qui tourne à ſa gloire, il a l'ame trop grande pour abuſer de ma confiance, il m'aimeroit ſans doute déjà, ſi j'avois oſé lui dire combien je l'aime. Ces diverſes réflexions agitoient trop Coronée pour ne pas être apperçûës, elles ont beau ſe paſſer dans l'ame, il en tranſpire toûjours quelque choſe au dehors, & les yeux, qui n'ont jamais ſçû

garder les ſecrets du cœur, décélerent bientôt l'amour de Coronée à ceux qui devoient naturellement y prendre part. Caſſandane étoit trop ſûre du cœur de Cyrus pour en concevoir de la jalouſie, elle eut pitié de celui de Coronée, elle en parla à Cyrus avec cette confiance, qui fait le lien des cœurs, qui s'aiment & qui en eſt le plaiſir le plus délicieux. Cyrus lui avoüa qu'il avoit penſé comme elle, & qu'il n'avoit différé de lui faire part de cette découverte, que parce qu'il en attendoit quelque preuve, qui ne lui permit plus d'en douter. Ils examinerent enſemble ſi l'abſence pourroit adoucir les maux de cette Princeſſe, ils convinrent qu'il y avoit trop à riſquer dans ce parti-là, qu'il

n'étoit plus tems & qu'il falloit attendre que Coronée déclarât ſon amour, ce qui ne manqueroit pas d'arriver, pour l'en guérir par la douceur & la raiſon. Caſſandane admira la bonté & la ſageſſe de Cyrus, elle ne craignit point que ſon cœur, quelque ſenſible qu'il fut, perdit à cette épreuve dangereuſe, l'amour, qu'il conſervoit pour elle; elle en uſa pour Coronée comme elle avoit toûjours fait & chercha les occaſions de lui plaire & de la tirer de la triſteſſe où elle étoit tombée ſans vouloir jamais eſſaïer d'en approfondir le ſujet. Toute la Cour s'étoit apperçûë de la mélancolie de Coronée, il n'y eût perſonne, qui ne crut qu'elle regrettoit ſa patrie. Les é-

loges, qu'elle donnoit aux Perſes, l'admiration, qu'elle faiſoit paroître pour tous les changemens que Cyrus avoit faits chés eux, intéreſſoit pour elle ceux, qui l'approchoient, & donnoit plus d'envie de la ſoulager dans ſa douleur que de curioſité d'en pénétrer la cauſe. Cette douleur devint pourtant ſi publique, que Cyrus auroit crû manquer à ce qu'il devoit à cette Princeſſe, s'il avoit affecté de ne pas lui en parler : un jour il ſe trouva ſeul avec elle, il fit tomber ſans peine la converſation ſur la mélancolie, on parla de ſes cauſes, des effets cruels qu'elle produit ; comme le ſujet étoit du goût de Coronée, elle dit à ce propos mille choſes auſſi ſpirituelles qu'agréables pour gagner le

cœur de Cyrus & le diſpoſer à une déclaration, qu'elle ménageoit depuis long-tems & dont elle croyoit avoir trouvé le moment favorable. Je m'étonne, Prince, lui dit-elle, qu'avec votre pénétration vous n'ayés pas encore déviné le principe de ma mélancolie, je me flatte que vous n'auriés pas craint de m'en parler ſi vous l'aviés ſçû. J'ai vû votre triſteſſe, lui répondit Cyrus, mais par reſpect je n'ai oſé vous en parler; le ſilence de nos amis ſur leurs ſecrets doit être la meſure du nôtre, il ne faut pas chercher à ſçavoir ce qu'ils cherchent à nous cacher, votre confiance pour moi ne s'étend pas encore juſques-là, quand vous me connoitrés mieux, vous en aurés peut-être davantage.

Croyés-

Croyés-vous bien ce que vous dites, reprit Coronée, & m'accuseriés-vous d'en manquer pour vous ? Helas ! Ses soupirs étoufferent sa voix & ses yeux se remplirent de larmes. Cyrus rougit & prenant la parole, comme s'il n'eut point compris ce qu'elle vouloit dire, Je vois bien, Madame, lui dit-il, que ce sujet vous rappelle quelque souvenir amer : finissons un entretien, qui vous afflige. Il ne tiendroit qu'à vous, reprit Coronée, de le rendre charmant pour moi, & vous êtes, puisqu'il faut l'avoüer, la source fatale de tous les maux que j'éprouve. Expliqués-vous, Madame; lui dit Cyrus, d'un air assés empressé, ne me laissés pas croire plus long-tems que j'aie pû vous déplaire : je se-

rois la cauſe de vos maux, moi, qui voudrois faire votre bonheur au péril de ma vie? Il la pria inſtament de ne lui rien cacher. On eſt preſque toûjours trompé quand on aime; Coronée prit ſes inſtances pour des marques d'amour & lui avoüa avec mille ſoupirs que ſon cœur ne brûloit que pour lui, qu'elle l'avoit aimé avant que de l'avoir vû, que ſa préſence n'avoit ſervi qu'à augmenter ſa paſſion, qu'elle mourroit ſi elle ne pouvoit s'en faire aimer, qu'il dépendoit de lui de rendre ſes jours heureux, ou de les finir. Les cœurs bien faits ſont toûjours plus ſenſibles qu'ils ne croyent & rien n'eſt plus difficile pour eux que de réſiſter à une femme, dont ils ſont ſûrs d'être aimés.

Cyrus s'étoit attendu à cette déclaration, il ne pût l'entendre ſans être touché, la reconnoiſſance agit ſur ſon cœur au défaut de l'amour & lui cauſa un trouble dont il ne fut pas maître. Coronée l'interprêta en ſa faveur, elle ſe crut aſſûrée de plaire &, ſi elle ne le publia pas, elle fit paroître tant de joie ce jour-là, qu'on ne douta point qu'elle n'eut reçû quelque nouvelle agréable de ſa patrie; ſon reſpect pour Cyrus gêna ſon amour & laiſſa ignorer au public la cauſe d'un changement ſi prompt, il n'y eût que Caſſandane qui en fut inſtruite & à qui Cyrus fit confidence de tout ce qui s'étoit paſſé, il lui montra même une lettre, que Coronée lui avoit écrite, elle ſe plai-

gnoit de ce qu'il n'aimoit pas comme elle, qu'elle jugeoit de son amour par les ménagemens, qu'il gardoit, que l'indifférence seule pouvoit les lui inspirer, que tant de discrétion sieoit mal à un Prince aussi grand que lui, que l'amour n'avoit jamais deshonoré les Héros, qu'il lui manquoit peut-être d'aimer pour être un Héros parfait. Cyrus alla lui-même répondre aux reproches de Coronée : la passion de cette Princesse, dont il craignoit les suites, lui avoient donné à son tour un air de tristesse, qu'il ne pouvoit dissimuler & qui n'étoit que l'effet de son amitié. Il n'échapa point à Coronée, elle lui en demanda la raison avec beaucoup de vivacité, elle en accusa sur le champ

Caſſandane & tous ceux qui lui vinrent dans l'eſprit; ſur le refus, que fit Cyrus, de lui en dire le ſujet, la jalouſie, les ſoupçons, le dépit & la honte s'emparerent de ſon cœur, elle éclata en reproches, elle y mêla des injures, on eut dit, à l'entendre, qu'elle haïſſoit Cyrus autant qu'elle l'avoit aimé, il l'auroit ſouhaité, il ne voyoit que trop que cette haine apparente n'étoit qu'une preuve nouvelle de la force de ſa paſſion, il ſe tût tandis qu'il la vit agitée & il ne commença à parler que lorſqu'elle commença à ſe taire. Dequoi vous plaignés-vous, Madame, lui dit-il? Chargé d'une infinité d'affaires, n'en puis-je avoir qui m'affligent; & devés-vous attribuer à un défaut d'amour ce qui

pourroit être une marque de la ſincerité du mien ? Vous définiſſiés ſi bien la triſteſſe, il y a quelques jours, vous avés voulu qu'elle fut en vous un effet de votre amour, pourquoi ſeroit-elle en moi un effet de mon indifférence ? Vous aviés dequoi vous convaincre du contraire, vous êtes trop aimable pour ne pas ſentir que je puis en avoir pour vous, croyés-vous que les perſonnes, qui ſçavent le mieux ſe faire aimer, ſçachent toûjours aimer elles-mêmes ; on unit ſouvent à l'amour des paſſions, qui n'en furent jamais, & l'on ſe fait un mérite de lui ſacrifier des vertus, qui en ſont inſéparables ; vous trouverés vos ſoupçons & vos jalouſies injuſtes quand vous ſerés plus tranquile :

vous avés accuſé Caſſandane; qui de vous ou d'elle, helas! auroit plus de ſujet de ſe plaindre? Elle m'aime, je dois l'aimer, c'eſt votre plus tendre amie, vous venés lui enlever ce qu'elle a de plus cher au monde, Ancyre ſe prive du plaiſir, qu'il trouve à vous voir pour vous procurer celui de ſatisfaire votre curioſité, il vous croit auſſi tendre pour lui qu'il l'eſt pour vous, & vous n'y penſés qu'avec horreur, vous voudriés ne le revoir jamais, vous travaillés à le rendre malheureux, lorſqu'il ne penſe qu'à votre bonheur, votre cœur eſt trop bon pour ſe plaindre tout ſeul, plaignés au moins le ſort de ces infortunés, que vous auriés déjà réduits au déſeſpoir, ſi je n'avois empêché l'é-

clat de votre amour, feriés-vous devenuë infenfible à l'amitié, à la reconnoiffance, à la pitié naturelle, parce que vous avés de l'amour? Croyés-vous qu'on puiffe le féparer des vertus fans l'affocier aux vices? Qu'efpériés-vous de lui, fi vous commenciés par lui facrifier tout ce qu'il y a de plus aimable & de plus facré? Que pourroit-il vous rendre pour ce que vous lui abandonniés? Le vrai amour adoucit les loix de la nature, il ne les détruit jamais, il cefferoit d'être fi elles ceffoient d'exifter, il eft fondé fur elles comme elles font appuyées fur lui. Coronée, malgré fa paffion, trouva ces réflexions vraies, elles la furprirent parce qu'elle ne les avoit point encore faites & l'at-

tendriſſement, qu'elles lui causé-rent, prévint l'augure, qu'elle a-voit dû en tirer contre ſon amour, elle ſe crut encore aimée, quoi-qu'on la diſpoſât à apprendre qu'el-le ne le ſeroit jamais. Cette ſenſibi-lité plût infiniment à Cyrus, elle l'aſſûra de la diſpoſition du cœur de Coronée pour la vertu, il ne déſeſ-péra plus de la lui faire aimer par-faitement, depuis qu'il avoit com-mencé à la lui faire trouver aima-ble. Caſſandane de ſon côté redou-bloit ſes attentions pour Coronée & la combloit d'amitié. On eut avis alors qu'Ancyre venoit de terminer à ſon avantage une guerre que l'in-terêt de ſa femme lui avoit fait en-treprendre; on vanta beaucoup cet-te marque de l'amour d'Ancyre,

on en fit mille portraits avantageux, & Cyrus le propofoit pour le modele des maris, tout fembloit concourir au deffein de Cyrus & l'aider à guérir Coronée. Les maladies les plus aiguës ont de bons intervalles, l'amour le plus violent a les fiens: dans ces heureux momens Coronée trouvoit fon amour injufte, s'accufoit de fa foibleffe fans avoir la force de s'en repentir, ni d'entreprendre de changer, & le fruit ordinaire de fes réflexions fur Ancyre, fur Caffandane, ou fur Cyrus, étoit d'aimer trop pour pouvoir jamais ceffer d'aimer. Cyrus la furprit dans un de ces momens de rêverie, il en imagina le fujet & le lui dit comme s'il en eut été affûré; Coronée rougit d'avoir été devinée & n'hé-

ſita pas à l'avoüer : il en profita pour lui ſuggerer de nouvelles raiſons ; la douceur & la force dont il les accompagna, arracherent des larmes à Coronée, il ne pût la voir pleurer ſans pleurer auſſi, ils furent tous deux quelque tems ſans ſe rien dire, Cyrus fut le premier à rompre le ſilence, il loüa le ſujet de ſes larmes : Vous commencés à être dans l'état où je vous veux, lui dit-il, vous n'aviés point encore connu l'amour, vous preniés le change, au lieu du véritable vous alliés vous livrer à tout ce que le faux amour traîne après lui d'inſenſé ; quel malheur qu'une ame ſi belle fut devenuë ſa victime ! Helas ! Il aveugle ceux qu'il veut conduire, qui pourroit le prendre pour guide inſtruit

de la route qu'il fait tenir & des précipices où il jette ceux qui le suivent. Quelle forte de bonheur est le sien ? On y arrive par les peines, il n'est plus quand on le possede, & on ne le perd qu'avec le chagrin de l'avoir trouvé. Il la laissa seule après quelques discours semblables, Coronée trouva les raisons de Cyrus moins bonnes quand il fut parti, elle en examina les motifs &, comme si tout-à-coup ses yeux eussent secoüé le bandeau qui les couvroit, elle vit que Cyrus ne l'aimoit point, qu'il ne cherchoit qu'à la détourner de l'amour, qu'elle avoit pour lui, qu'il ne lui avoit jamais voulu dire qu'il l'aimoit, elle se rappella ce qu'on avoit dit d'Ancyre, &, quoiqu'elle ne pût pas blâmer Cyrus du

procedé, qu'il avoit eu, ſa paſſion le lui fit trouver coupable, elle eut honte de s'être trompée ſi longtems, la colere ſucceda au dépit que la honte inſpire, & la rage à la colere : un moment elle ne reſpiroit que vengeance & vouloit punir Cyrus d'avoir été inſenſible à tant d'amour, un moment après l'amour condamnoit ſes ſentimens & tournoit toute ſa fureur contre elle-même : N'ai-je pas trop vêcu pour ma gloire, diſoit-elle ? qui peut me promettre un avenir moins cruel que le préſent que j'éprouve ? Le tems n'affoiblira pas ma paſſion, mourons puiſque nous ne pouvons vivre heureuſe, intéreſſons l'ingrat par ma mort, je n'ai pû l'intereſſer par mon amour, délivrons nos yeux

d'un objet d'autant plus odieux qu'il m'a été cher. L'agitation que ces divers ſentimens lui causerent fut ſi grande, que ſes femmes en entrant chés elle la trouverent mourante ; elles avertirent par leurs cris du danger où elle étoit : on accourut dans ſon appartement, on la fit revenir avec bien de la peine, Cyrus vint des premiers, & comprit par les regards qu'elle jetta ſur lui, tout ce qui s'étoit paſſé dans ſon cœur : il ſe contenta de donner ordre qu'on ne la laiſſât point ſeule ſous quelque prétexte que ce fût : elle paſſa la nuit à faire des réflexions cruelles ſur l'état où elle étoit, ſans s'arrêter à aucune, elle ſe trouva le lendemain aſſés mal pour ne pouvoir ſortir de ſon lit. Cyrus ſe rendit chés elle

d'aſſés bonne heure, &, après les premiers complimens ſur ſa ſanté, Ne m'expliqués point vos maux, Madame, lui dit-il, je les ſçais tous & je les reſſens plus que vous ne penſés ; profités du déſordre où eſt votre eſprit pour vous livrer à mes conſeils, vous êtes hors d'état d'en prendre de vous-même, quelques noms affreux que vous me donniés dans votre cœur, je n'en mérite aucun ; vous me juſtifierés un jour, il n'en eſt pas tems encore, en attendant ne ſongés qu'à vous rétablir, vous avés plus beſoin de vivre que vous ne croyés pour votre gloire & pour votre bonheur, il y auroit de la lâcheté à mourir plûtôt que de réſiſter à ſes maux : de quel nom coloreroit-on une pareille

mort? Fiés-vous à moi, Madame, plus qu'à votre cœur, si j'ai sçû le gagner, que votre confiance aveugle en soit la preuve. Coronée étoit fâchée de trouver Cyrus si persuasif, elle ne pouvoit se défendre de le croire. Allés, Prince, lui dit-elle, vous aurés lieu d'être content de ma résolution, vous avés rendu le calme à mon esprit, ma santé en sera le premier fruit. Depuis ce moment en effet elle se porta mieux; elle passa encore quelques jours dans son appartement où elle ne laissoit entrer que Cassandane & Cyrus; la vûë de ces heureux époux & le souvenir de tout ce que lui avoit dit Cyrus, l'aida à se faire violence sur sa foiblesse: elle entretint ce Prince de tout ce qui s'étoit passé dans

dans ſon ame, elle lui dit tout ce qu'elle avoit ſouffert, qu'elle comprenoit la ſageſſe de ſa conduite, que ſon regret étoit de ne pouvoir la publier pour apprendre à l'Univers qu'il y avoit un Roy au monde auſſi grand que les Dieux, qu'elle étoit déterminée à partir pour l'Arménie, qu'elle n'oublieroit rien pour engager Ancyre à venir vivre ſous les loix d'un ſi grand Prince, qu'elle le prioit d'être ſon ami, puiſqu'il n'avoit pû être ſon amant, que pour elle, elle ſentoit que ſon cœur paſſoit de l'amour à l'amitié, & qu'elle ne ſe démentiroit jamais. Elle tint parole; elle partit pour l'Arménie, avec les regrets de toute la Cour, dont elle faiſoit un des plus grands ornemens. Elle n'eut pas de

peine à attirer Ancyre à Hécatompyle, il y vint avec toute sa famille, il y transporta ses biens & vêcut auprès de Cyrus plûtôt en frere qu'en sujet. Ancyre étoit infiniment aimable; quand Cyrus l'eut connu, il se sçut encore plus de gré de lui avoir conservé sa femme, elle l'aimoit alors autant qu'elle en étoit aimée, sa destinée cruelle ne la laissa pas joüir long-tems de ce premier bonheur, elle perdit Ancyre presque aussitôt qu'elle eut commencé à l'aimer, il mourut à la fleur de ses ans. On fut si occupé de cette perte, que la douleur de Cyrus rendit commune à toute la Nation, qu'on négligea de prévenir les effets de la douleur de Coronée: cette femme devenuë vraiment Héroïne à l'é-

cole de Cyrus, ſoit qu'elle voulut ſe punir de n'avoir pas aſſés aimé ſon mari dans le commencement de ſa vie, ſoit qu'elle l'aimât alors aſſés pour ne vouloir point lui ſurvivre, prit ſecretement une épée & l'ayant cachée ſous ſa robe, elle alla ſelon la coûtume au lieu où il devoit être inhumé, s'étant approchée de ſon cercueil, comme pour lui dire le dernier adieu, elle ſe baiſſa ſur lui, tira l'épée, qu'elle portoit & s'en perça le ſein. On ne s'en apperçut que lorſqu'on vit couler ſon ſang, & elle expira avant même qu'on fut en état de la ſecourir. Quelques-uns diſent qu'on eut le tems de la tranſporter au Palais, qu'elle y raconta publiquement tout ce qui s'étoit paſſé entr'elle & Cy-

rus & que c'eſt au récit, qu'elle en fit que nous devons cette hiſtoire, qu'il ne falloit pas laiſſer ignorer à la poſtérité, où il ſera rare comme il l'eſt aujourd'hui, de voir de pareils exemples ; quoiqu'il en ſoit, Cyrus les fit enſevelir enſemble, & leur érigea un mauſolée ſuperbe témoin de l'union de ces deux époux & de l'amitié, qu'il leur portoit.

Les Dieux ſembloient depuis quelques années n'avoir prolongé les jours de Cambyſe & de Mandane que pour leur laiſſer le plaiſir de voir avant leur mort le grand ouvrage de Cyrus achevé, cette Nation autrefois ſi ſauvage devenuë par ſes ſoins la maîtreſſe de toutes les autres pour la politeſſe & pour les ſçiences : il étoit tems que Cyrus

commençât à gouverner en Roy un Etat, qui lui devoit un changement si merveilleux, il lui restoit à se montrer Heros dans le Gouvernement des peuples comme il l'avoit déjà paru au milieu des plaisirs & dans l'avancement des arts. L'admiration, que Cambyse en avoit conçûë, alloit le déterminer à lui ceder la couronne, & à se démettre en sa faveur de tous les droits de la Royauté, lorsqu'il se sentit attaqué de la maladie dont il mourut; son grand âge ne resista pas long-tems à la force du mal, il employa les derniers momens, qui lui resterent à consoler son fils de sa mort. Cyrus en avoit besoin, la vûë d'un trône, toute flateuse qu'elle est, n'avoit rien ôté à sa tendresse, il re-

grettoit Cambyſe, comme s'il eut eſpéré ne le perdre jamais. Mandane ſuivit de près ſon mari, Cyrus la pleura encore plus qu'il n'avoit pleuré Cambyſe, il lui reſſembloit trop par les ſentimens du cœur pour en être ſéparé ſans beaucoup de violence. Le deüil fut univerſel dans la Perſe, celui de Cyrus en fut le modele; lorſque les Princes ſe font aimer, on meſure ſa joïe & ſa douleur ſur les leurs,& cette conformité de ſentimens, que l'attachement produit, eſt préférable à l'obéïſſance la plus ſervile que l'autorité puiſſe exiger. Cyrus fut proclamé Roy avec de grandes démonſtrations de joie : les peuples ſe félicitoient eux-mêmes de l'avoir pour maître plûtôt qu'ils ne le félicitoient de l'être de-

venu, ils ne lui applaudirent en le voyant ſur le trône que parce qu'il regnoit déjà dans leurs cœurs; ils s'attendoient à voir un regne nouveau de toutes façons, ils ne furent pas trompés. Ce que le deſpotiſme le plus tyrannique n'avoit pû faire arriva par la ſageſſe & la bonté de Cyrus; les Perſes, qui avoient toûjours conſervé une eſpéce de liberté ſous les Rois les plus belliqueux & les plus féroces, ſe crurent heureux de la perdre ſous celui-ci & ils éprouverent qu'il n'y à point d'indépendance préférable à l'obéïſſance, que l'on rend aux bons Rois.

Fin du Second Livre.

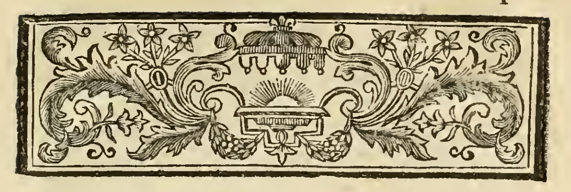
Livre 3.



Bergtar Justifié demande le pardon de ses ennemis.

LE REPOS
DE
CYRUS.

TOME TROISIE'ME.



LE REPOS DE CYRUS,

OU

L'HISTOIRE DE SA VIE depuis ſa ſeiziéme juſqu'à ſa quarantiéme année.

LIVRE TROISIEME.



I les changemens, que Cyrus avoit faits chés les Perſes avant que d'en être Roy, n'avoient point paſſé juſqu'au gouvernement, ils leur avoient ou-

vert les yeux ſur la barbarie de leurs mœurs & ſur la dureté de leurs loix, qui en eſt une ſuite, ils les avoient diſpoſés à en attendre & même à en eſperer un dans l'adminiſtration de la juſtice & dans la conduite de l'Etat. Quelque grande que fut leur eſpérance, Cyrus la ſurpaſſa; les qualités, qu'il avoit pour regner, auroient perdu de leur éclat ailleurs que ſur le trône, il falloit le voir Roy pour juger de ce qu'il étoit en effet. Sa modeſtie ne l'empêcha pas de ſentir qu'il étoit né pour regner, &, s'il eût mieux aimé pour ſon repos vivre en ſimple particulier, il préféra à ce repos même ſi délicieux la gloire de gouverner des peuples dont il ne pouvoit ignorer qu'il alloit faire le bonheur, il avoit vû de

trop près la couronne pour ne pas la connoître, les dangers qui l'environnent lui avoient inſpiré plus de ſageſſe que de crainte, il y trouvoit plus de bien à faire, que de mal à appréhender, & les travaux, qui y ſont néceſſairement attachés, lui paroiſſoient inférieurs à la récompenſe, qui en eſt le fruit. Qu'eſt-ce que le travail, diſoit-il, ſi je puis rendre mon peuple heureux ? Image des Dieux par le pouvoir, qu'ils nous donnent, reſſemblons-leur par la volonté de faire du bien, reſſemblance préférable à celle de l'immortalité, qui nous manque & qui ne feroit pas leur bonheur, ſi elle étoit ſeule. L'unique choſe, qui l'inquiétoit, étoit d'avoir à gouverner des hommes, qui ſont quelque-

fois des monſtres, & d'avoir à punir des monſtres, qui ſont toûjours des hommes ; il n'en vint preſque jamais à cette épreuve cruelle pour ſon cœur : les Rois rendent leurs ſujets ce qu'ils ſont eux-mêmes, & les peuples deviennent des enfans ſoûmis, quand leurs maîtres veulent être peres. Araſpe avoit demandé aux Dieux de voir regner Cyrus, il l'avoit obtenu comme une récompenſe des ſoins, qu'il avoit pris de le former à la Royauté, il ne craignoit pour lui ni la flatterie, qui enyvre, ni les plaiſirs, qui ſéduiſent, ni le repos, qui amollit, ni l'ambition, qui dévore, ni ce pouvoir même abſolu, qui a fait tant de mauvais Rois de pluſieurs hommes admirables, s'ils fuſſent reſtés ſu-

jets ; il avoit eu avec lui des conversations ſur la politique, qui lui faiſoient prévoir un regne vraiment glorieux, parce que le bonheur des peuples en étoit le ſeul objet ; & vraiment ſurprenant, parce qu'il ſeroit pacifique chés une Nation, qui n'en avoit vû que de belliqueux. Les Perſes ne connoiſſoient de paix que celle, que l'on ſe procure par les armes, encore les ennuyoit-elle quand ils l'avoient donnée ou obtenuë, ils ne ſçavoient à quoi employer le repos, qu'elle procure ; les négociations leur ſembloient trop lentes & faire honte à leur valeur, ils n'avoient pas cru juſqu'alors qu'on pût être Héros, en épargnant le ſang des hommes ; la gloire de faire heureuſement la guerre, leur

paroiſſoit ſupérieure à celle qu'on trouve à la prévenir ; ils avoient aidé leurs voiſins de leurs forces & jamais de leur ſageſſe, on liſoit dans leurs Annales que le plus grand Roy des Perſes étoit celui, qui avoit gagné le plus de batailles, le nom de Conquérant y étoit familier, celui de Pacificateur inconnu. Ce fut cette ſécurité parfaite où étoit Araſpe ſur le regne de Cyrus, & ſon grand âge, qui le déterminerent à demander à ce Prince le lendemain de ſon couronnement la permiſſion de quitter la Cour, ſon attachement ſeul pour Cyrus l'y avoit retenu juſqu'alors. Je ſerai plus en état de vous voir regner, lui dit-il, quand je ſerai plus tranquile, je jugerai avec plus de ſang froid de vos dé-

marches, je pourrai vous dire plus naturellement ce que j'en penſe, je vous ſuis inutile dans votre Cour, je vous deviendrai utile dans ma retraite, ne vous oppoſés point à mon bonheur, une partie du vôtre en dépendra, on feroit aſſés injuſte pour m'attribuer votre ſageſſe, ſi je ne m'éloignois, votre gouvernement perdroit de ſon mérite dès qu'on croiroit que j'en partage les travaux. Ce diſcours ne flatta point l'amour propre de Cyrus, loin de le gagner en faveur d'Araſpe, il ne ſervit qu'à lui faire prendre ſur le champ une réſolution, qu'il méditoit depuis long-tems, réſolution qui a fait une partie de ſa gloire & de la félicité de ſon peuple ; il ſentoit l'avantage de ſes conſeils, pour

mieux ſe les aſſûrer & ſatisfaire ſa reconnoiſſance, que le déſintéreſſement d'Araſpe avoit rendu imparfaite juſqu'alors, il ſe détermina à en faire ſon premier Miniſtre; il ne lui en dit rien, il ſe défendit ſeulement avec beaucoup de témoignages d'amitié de lui accorder ſitôt ce qu'il demandoit, il le pria de ſe rendre le lendemain à l'aſſemblée générale où les Seigneurs de la Nation devoient prêter ſerment de fidélité au nouveau Roy. Cette invitation particuliere ne le ſurpritpoint, quoiqu'il fut en uſage de ſuivre Cyrus partout, il trouvoit ſa demande ſi juſte qu'il ne penſa point qu'elle dût être l'occaſion d'un changement ſi conſidérable pour lui, il ſe rendit à l'aſſemblée. Quand la céré-

monie du ferment fut achevée ; Cyrus fit figne qu'il avoit à parler. Les Seigneurs reprirent leur place pour l'entendre. Le premier objet des Rois, dit Cyrus, eft le bonheur des peuples, je ne m'en propofe point d'autre, leur gloire eft attachée à la félicité de leurs fujets, je ne me croirai votre Roy que quand je vous aurai rendu heureux, recevés un gage de l'envie que j'ai d'y travailler, & du fuccès que vous devés en attendre ; je fais Arafpe mon premier Miniftre, commencés à lui en rendre les honneurs, & félicités-moi d'avoir pû concilier en ce jour vos intérêts & ceux de ma reconnoiffance. Ces paroles, qu'Arafpe auroit admirées, s'il n'en avoit pas été l'objet, le jetterent dans un é-

tonnement dont il ne revint que pour aller se mettre aux pieds de Cyrus & le conjurer de ne pas lui imposer une loi, qu'il ne pouvoit remplir, & qui avanceroit infailliblement la fin de ses jours par la peine, qu'elle lui causoit. Cyrus le releva & lui ordonna de ne lui en plus parler, ajoûtant qu'il regarderoit désormais ses oppositions comme une désobéïssance à ses ordres, qu'il lui demandoit cette preuve d'attachement & de zele comme la plus précieuse, qu'il en eut reçûë, qu'enfin il ne vouloit se séparer de lui que lorsqu'il ne seroit plus en son pouvoir de le conserver. Cyrus ne fut pas aussi absolu qu'il souhaitoit sur l'esprit d'Araspe, il fallut le dispenser de porter le titre de premier Minis-

tre pour lui en faire accepter les fonctions : cette convention les fit admirer l'un & l'autre, en faisant voir qu'Araspe ne craignoit dans les travaux que les honneurs, qui y sont attachés, & que Cyrus estimoit les vertus, qu'on connoit le moins à la Cour, la modestie & le mépris des richesses. Quoique celle de Perse fut moins corrompuë que les autres, elle se ressentoit de la contagion, qui leur est naturelle, puisqu'elles sont le théâtre de la fortune, & le rendés-vous de ceux, qui lui font des sacrifices. On juge assés que ceux, qui avoient part au ministere, ne virent pas avec plaisir l'élévation d'Araspe, ils l'avoient hay à cause de sa fortune, ils le haïssoient encore à cause de ses vertus ; elles a-

voient dequoi les déſeſpérer : ſa pénétration & ſa droiture leur étoient connuës, ils ſentoient bien qu'elles ſeroient ſoûtenuës, qu'il n'en ſeroit pas de Cyrus comme de tant d'autres Princes, à qui leurs Miniſtres deviennent odieux quand ils ont trop de probité, ils tâcherent de ſe contrefaire & c'eſt toûjours un grand avantage pour la Cour que de n'oſer y paroître méchant; ceux, qui y arrivent prennent l'impreſſion, qu'ils y trouvent & tout le monde y eſt bon, ou fait ſemblant de l'être. La réputation ne ſuffiſoit pas à Cyrus pour le déterminer dans le choix de ceux, qu'il mettoit à la tête des affaires, ou qu'il plaçoit dans les tribunaux de la Juſtice, il vouloit les connoître par lui-même, &

en les rendant dépoſitaires de ſon autorité ſur ſes peuples, il s'aſſûroit de l'uſage, qu'ils en feroient. Pour adoucir leur miniſtere & les encourager à remplir leur devoir, il ſe privoit du plus grand plaiſir qu'il eut au monde, il leur laiſſoit la diſpoſition des graces, qui dépendoient de leurs charges, & il leur diſoit quelquefois, en les envoyant dans les Provinces de ſon Empire, vous allés être auſſi Roi que moi, puiſque vous pourrés faire des graces; il croyoit que les Rois n'ont jamais rien gagné à employer des Miniſtres durs, il éloignoit des charges ceux, qui ne comptoient pas la douceur & l'humanité au rang des vertus eſſentielles; l'avarice étoit un monſtre à ſes yeux: pendant

un regne de trente ans il fut obligé d'enrichir ſes Miniſtres de ſes bienfaits, leur modération étoit la meſure de leur fortune.

Le premier uſage, que fit Cyrus de ſon autorité, fut blâmé des mauvais Politiques, parce qu'il n'eut pour objet que les malheureux: ils ne croyent pas que leur ſort puiſſe intereſſer les Rois, il ſe fit donner les noms de tous ceux, qui étoient dans les priſons depuis un certain nombre d'années; il ſçavoit dequoi l'injuſtice eſt capable ſous les Rois qu'aveugle trop de confiance, ſa prévention pour l'équité de ſon Pere ne s'étendant point juſqu'à celle de ſes Miniſtres, il voulut examiner de nouveau avec Araſpe les procès de ceux, qui étoient dans les

fers, il en trouva beaucoup d'innocens, il ne pût s'empêcher de verser des pleurs à la vûë des maux qu'avoient soufferts injustement des hommes meilleurs que ceux, qui les avoient jugés; il les voulut tous voir, il les dédommagea de leur malheur à proportion de leur innocence, & les renvoya chés eux benissant les Dieux de leur avoir donné un si bon Roy, & les priant de le conserver toûjours. Cyrus eut raison de ne pas ratifier aveuglement tout ce qui s'étoit passé avant son regne, sa sécurité eut été condamnable n'étant pas l'effet de ses lumieres, il auroit sacrifié à l'intérêt imaginaire de sa couronne la justice & l'humanité, qui en deviennent les apuis, quand elles en sont

l'objet. L'infortuné, dont je vais raconter les malheurs, en fera la preuve, je l'ai trouvé digne d'avoir place dans l'hiſtoire de Cyrus.

HISTOIRE DE BEROSTAR.

BEROSTAR étoit un homme trop eſtimable pour n'être pas craint, trop élevé pour n'être pas en bute à la jalouſie, & peut-être trop vertueux, pour être longtems heureux. Quand on n'achete pas les faveurs de la fortune par le crime, on les perd par la vertu; les beſoins de l'Etat l'avoient élevé aux premiers emplois ſous le regne de Cambyſe, une intrigue de Cour l'en avoit fait deſcendre, & la néceſſité, où ſe croyent les auteurs

teurs d'un crime de ne le pas laiſſer imparfait, les avoit obligés de de lui ôter au moins la liberté: le vulgaire injuſte avoit crû Beroſtar coupable dès qu'il l'avoit vû condamné, comme il eſt malheureuſement accoûtumé à voir la fortune & les talens en guerre avec la vertu, il applaudit toûjours à la chûte des Grands, qu'il ſuppoſe criminels. La diſgrace de Beroſtar avoit fait moins de bruit que le changement, qu'elle avoit cauſé, on avoit oublié bientôt l'un & l'autre, ceux, à qui le mérite ou les bienfaits de ce grand homme auroient dû le rendre cher, avoient été trop lâches pour le juſtifier, ou aſſés ingrats pour s'en réjoüir, enfin il y avoit vingt ans que Beroſtar étoit priſonnier, quand

Cyrus monta ſur le trône. Sa grande ame n'avoit point ſuccombé à tant de maux, il s'étoit fait une habitude de ſouffrir, que la ſeule innocence donne; les réflexions, qu'un pareil état fournit toûjours abondamment, avoient augmenté ſes lumieres & ſes vertus, elles lui faiſoient trouver ſon ſort ſupportable, parce qu'il étoit tranquile; il ne craignoit pas la fin de ſa vie, qui devoit être celle de ſes maux, il n'oſoit pas la déſirer par reſpect pour les Dieux, qui en ſont les ſeuls arbitres : il fut étonné quand on lui vint dire de la part de Cyrus qu'il eut à paroître devant lui, il ignoroit la mort de Cambyſe; les vertus, que Cyrus avoit montrées dans ſon enfance, le flatterent un moment de l'eſpé-

rance d'un changement; il s'en désabusa lui-même bientôt. Le tems, disoit-il, a consacré mon malheur, quel est le Roi assés généreux pour corriger une si longue injustice? Le trône a ses maximes, on croiroit l'avilir en réformant ses arrêts, je serai toûjours malheureux puisqu'on a voulu faire croire que je méritois de l'être. Il se présenta dans cette pensée à l'audience de Cyrus, il avoit cette noble indifférence, que les malheurs inspirent à ceux qui ne les méritent pas, on voyoit que le tems plûtôt que la douleur avoit changé ses traits, son air étoit serain quoique sérieux, il y eut de vieux courtisans, qui ne pûrent le regarder sans trembler, ne pouvant le voir en cet état sans remords. Cyrus fut

quelque tems à reconnoître Beroſtar, ſa phyſionomie lui plut, il demanda tout haut au Miniſtre du feu Roi, qui avoit été chargé de rendre compte des arrêts, dequoi on avoit accuſé Beroſtar; ce Miniſtre n'héſita pas à répondre pour mieux voiler une injuſtice, dont il étoit complice, il allégua pluſieurs faits, qui parurent à Cyrus avoir beſoin de preuve, ils firent couler quelques larmes des yeux de Beroſtar, elles n'échaperent pas au Roy, il lui demanda alors s'il avoüoit les faits, dont on l'accuſoit, parlés avec confiance, lui dit-il, que la crainte ne vous empêche point de vous juſtifier, ſi vous le pouvés, j'aurois autant de plaiſir à vous trouver innocent que vous à le paroître. Beroſ-

tar eut honte des marques de douleur, qu'il avoit laissé paroître, &, comme s'il eut voulu s'en punir, il n'entreprit point sa justification. J'ai souffert trop long-tems, répondit-il, pour n'avoir pas appris à souffrir avec patience ; cette vertu que je dois aux maux, que j'ai éprouvés, suffit pour me les adoucir, & je sens (peut-être en est-ce le fruit) que l'état triste, mais paisible, où je suis, est préférable à tout l'éclat & à tous les honneurs dont j'ai joüi. Ce discours ne parut point à Cyrus le langage du déguisement ordinaire aux coupables, il le crut encore moins celui du dépit, il jugea dès ce moment que Berostar n'étoit pas coupable, & résolut de ne rien oublier pour se convaincre de l'équité de ce

premier jugement, il renvoya Beroſtar dans ſa priſon en lui diſant de ſe préparer à répondre dans quelques jours; il peut ſuffire aux tyrans, ajoûta-t-il, de rendre leurs ſujets patiens, je veux rendre les miens heureux, il ne tiendra pas à moi que vous ne le ſoyés bientôt. Il n'étoit pas difficile d'éclaircir l'innocence de Beroſtar, quoique des gens auſſi habiles que méchans euſſent travaillé à le noircir, le menſonge ne reſſemble jamais bien à la vérité, que ne peut point d'ailleurs la ſageſſe aidée de la puiſſance? Mais il étoit dangereux de déceler ceux, qui y avoient part & plus encore d'inſtruire tout l'Etat de ces intrigues déteſtables, dignes des paſſions, qui les trament, & la

honte des hommes, qui ont la lâcheté de s'en ſervir. Ces raiſons ne toucherent point Cyrus, il étoit bienaiſe que la publicité de l'injuſtice devint une punition pour ceux, qui en étoient coupables, faire haïr le crime par l'horreur, qu'il y attacheroit au hazard de faire haïr les criminels de quelque état qu'ils fuſſent, & ſûr de ſes intentions pour ſon peuple, il vouloit ne laiſſer à ſa conduite aucun air de myſtere, que les ſujets interprêtent toûjours mal & qu'ils croyent fauſſement être le grand reſſort de la politique des Rois, il travailla lui même aux informations qui furent faites, à chaque moment il déploroit le ſort de Beroſtar, il ſe feroit cru coupable de tout ce qu'il ſouffroit, s'il avoit

négligé la moindre circonſtance d'une affaire devenuë intéreſſante pour ſon cœur dès qu'elle regardoit un homme malheureux. Quand on s'apperçût que Cyrus vouloit voir la vérité à découvert, qu'il n'y avoit plus de moyens de la dérober à ſa pénétration, on prit le ſeul parti, qui pouvoit adoucir ſa colere contre les coupables, on lui avoüa tout, on lui dit quelles couleurs on avoit données aux vertus de Beroſtar, comment on avoit exageré ſes plus legers défauts, les mémoires qu'on avoit répandus dans le public, pour préparer & pour avancer la chûte de ce Miniſtre, les correſpondances, qu'on lui avoit ſuppoſées avec les ennemis de l'Etat, les importunités, dont on avoit fatigué Cam-

byſe pour l'engager à s'en défaire, ſa réſiſtance à y ſouſcrire, les femmes, qu'on avoit gagnées, les Prêtres mêmes des Dieux qu'on avoit engagés à force d'argent, terrible, mais infaillible reſſource des méchans, leurs dépoſitions atroces, l'illuſion, qu'elles avoient faite à Cambyſe & la fatale néceſſité où il s'étoit laiſſé réduire par ſa foibleſſe à condamner à une priſon perpétuelle un homme dont le mérite faiſoit tout le crime. Après un pareil aveu il n'étoit gueres néceſſaire d'interroger Beroſtar ſur les crimes dont on l'accuſoit, il ignoroit dans ſa priſon tout ce qui ſe paſſoit, il s'étoit préparé à ſe juſtifier, la maniere, dont Cyrus l'avoit traité, lui en avoit donné la force, &, après

s'être bien consulté, il avoit conclu qu'il ne devoit rien oublier pour sa justification, puisqu'il trouvoit un Roy, qui la lui permettoit. Le jour indiqué pour reparoître devant Cyrus étant arrivé, on éxécuta ce qui avoit été résolu; les Officiers, qui allerent le chercher, ne lui dirent rien, mais au lieu de l'amener chargé de fers comme la premiere fois, ils le firent revêtir d'une robe magnifique, que le Roi lui envoyoit: ce procedé ne lui permit pas de douter que sa justification ne fut achevée, il ne songea qu'à en profiter en homme généreux, il ne changea rien à sa contenance; sa joie fut modeste, &, quand il entra dans la chambre du Conseil, on eut crû que c'étoit un Ministre, qui

venoit y reprendre ſa place ordinaire. Cyrus lui adreſſa la parole, dès qu'il le vit, rendit juſtice à ſes vertus, lui promit de le venger de ſes ennemis & finit en lui diſant, que dans l'impatience où il étoit de le dédommager de ce qu'il avoit ſouffert, il lui ordonnoit de lui demander ſur le champ ce qui pouvoit lui faire le plus de plaiſir. Beroſtar, qui s'étoit arrêté tandis que Cyrus lui parloit, avança juſqu'au pied de ſon trône, quand il eut achevé, &, ſe proſternant la face contre terre: Je ne devrois rien deſirer, dit-il, après la grace, que vient de me faire mon Roy, mais toute grande qu'elle eſt, elle ne ſuffit pas à mon cœur, il y en a une auſſi précieuſe, qui peut achever de le

remplir, c'eſt une amniſtie pour tous ceux, qui ont contribué à mes malheurs, ma liberté m'eſt inutile ſans la leur & je ne me releverai point que mon Roi ne m'ait accordé ce que je lui demande pour eux. La préſence de Cyrus n'empêcha point les tranſports d'admiration, que firent éclater les Seigneurs, qui environnoient ſon trône, Cyrus en fut pénétré de joie. Relevés-vous, Beroſtar, lui dit-il, votre généroſité augmente le crime de vos ennemis & l'efface en même tems, qu'ils vivent pour ſe corriger ſur l'exemple de vos vertus, je me contente de les dépoüiller des charges, qu'ils rempliſſent dans mes Etats, &, afin que ma facilité à pardonner des vices odieux en faveur d'une vertu

auſſi pure que la vôtre, ne ſerve de prétexte aux méchans, je déclare en même tems que tout calomniateur ſubira la peine, qu'il vouloit impoſer à ſon ennemi, & je veux que ce jour, où j'ai ſauvé l'innocence, ſoit un jour ſacré parmi nous; ce jour étoit ſans doute le premier où l'on eut vû un grand Roy guidé par ſon propre cœur ſauver un malheureux, qui n'avoit d'apui que ſon innocence. Caſſandane inſtruite de cet évenement voulut y prendre part, elle ſe fit amener Beroſtar, le combla de préſens & ſe chargea de placer ſes enfans, que la diſgrace de leur pere avoit diſperſés, & qui apprirent par la renommée le changement ineſpéré de leur fortune. Toute la Cour

voulut voir Beroſtar, ſon appartement ne déſemplit point pendant pluſieurs jours, cette affluence augmenta le goût, qu'il avoit pris pour la ſolitude, on l'aimeroit toûjours trop ſi on en connoiſſoit les charmes, il demanda la permiſſion de s'y retirer, il l'obtint avec peine & alla finir ſes jours à quelques lieuës d'Hécatompyle. C'étoit faire ſa Cour à Cyrus que de rendre viſite à ce Miniſtre malheureux, il y alloit quelquefois lui-même avec Araſpe, ou pour être ſeul, ou pour le conſulter ſur les affaires les plus importantes de ſon Etat, faiſant grand cas de ſes conſeils & diſant ſouvent qu'il manquoit aux Rois d'avoir été malheureux pour ſçavoir regner.

La clémence ne ſuffit pas aux Rois,ils ſont obligés quelquefois de punir, Cyrus ſentit avec peine cette obligation, toute indiſpenſable qu'elle eſt, il ne s'y foûmit que par néceſſité. Ce devroit être aux Dieux, diſoit-il, de punir les coupables & à nous de ſecourir les malheureux. En montant ſur le trône, il n'avoit preſque rien changé dans le miniſtere, il vouloit auparavant connoître ceux, qui le compoſoient, &, en faiſant Araſpe ſon premier Miniſtre, il s'étoit contenté de lui donner ſur tous les autres une inſpection générale, qui n'en excluoit aucun. L'étude ſuivie qu'il en fit, les connoiſſances qu'il prit dans l'examen des malheureux, dont nons avons parlé, les lui montra tels qu'ils é-

toient ; de huit il n'en retint que deux, qui lui parurent dignes de ſa confiance,& voici le jugement,qu'il porta des autres; il aſſembla un Conſeil extraordinaire où furent invités d'aſſiſter tous ceux, qui avoient part aux affaires,ſous prétexte d'examiner des malverſations commiſes dans des Provinces éloignées, il expoſa toute la conduite, qu'avoient tenuë les ſix Miniſtres, qu'il vouloit punir, les circonſtances paroiſſoient ſi différentes, le ſecret avoit été ſi religieuſement gardé que les coupables n'eurent aucun ſoupçon du piége, qu'on leur tendoit. Cyrus leur dit, que pour leur laiſſer plus de liberté dans le jugement, qu'ils devoient porter, il ne nommeroit point les Officiers, dont il s'agiſſoit, qu'on n'eut pro-

prononcé ſur les faits, qui venoient d'être rapportés. On commença par recueillir les voix des ſix coupables &, quand ils eurent achevé de parler, Cyrus, au lieu de laiſſer continuer ceux, qui ſuivoient, reprit les différens avis, que l'on venoit d'entendre & les changea en autant d'arrêts pour chacun de ceux, qui avoient parlé, en leur faiſant ſentir en peu de mots l'irrégularité de leur conduite & l'abus qu'ils avoient fait de ſon autorité. Leur ſurpriſe fut extrême, ils ne pûrent ſe plaindre d'un jugement, qu'ils avoient eux-mêmes prononcé: Andros, qui étoit le plus criminel, fut auſſi le plus rigoureuſement puni, il eut quelque envie de ſe venger de Cyrus dans ſon exil en excitant les peuples à la

révolte ; cette nouvelle faute aumenta ſes malheurs, il trouva dans Cyrus une prudence, qui déconcerta toutes ſes intrigues & une ſévérité, qui le déſeſpéra parce qu'il n'y eut perſonne, qui voulut la déſaprouver, il devint pour tout l'Etat un exemple mémorable des cruautés de la fortune, qui vend cherement des faveurs qui durent peu & que ſuivent de longs malheurs. Mais que ſervent les exemples en ce genre ? Il en ſera toûjours de la fortune comme de l'amour, il n'y a que l'expérience, qui puiſſe nous en guérir, encore ce remede n'eſt-il pas infaillible. Je ne laiſſerai pas de raconter ce que je ſçais de la diſgrace d'Andros, elle eſt aſſés ſinguliere pour mériter d'être rapportée.

HISTOIRE D'ANDROS.

ANDROS avoit reçû de la nature beaucoup de talens, &, quoiqu'on dise de la Fortune, il faut avoir des talens pour en faire une: le hazard fait naître les circonstances, c'est l'habileté & l'application, qui les rendent heureuses; ne seroit-ce pas l'assemblage de tout cela que nous appellons Fortune? La naissance d'Andros étoit si obscure qu'on n'en a jamais parlé que pour faire plus d'honneur à son élévation, il sortit de bonne heure de sa patrie, on se souvenoit à peine de l'y avoir vû, elle lui avoit paru dès lors un théâtre trop borné pour lui, & il l'oublia si bien dans la suite qu'il ne lui

rendit jamais aucun ſervice : comment auroit-il aimé ſa patrie ? Il n'avoüa aucun de ſes parens, il s'étoit fait une fauſſe gloire de n'en point connoître. La néceſſité l'obligea à faire divers mêtiers très-rudes avant que d'en trouver un, qui lui réuſſit, il ſe mit enfin au ſervice d'un des principaux Prêtres du Soleil ; ce Mage ſçavant, & d'un âge avancé, jugea Andros capable d'un état plus élevé, il s'attacha à cultiver ſon eſprit, il trouvoit du plaiſir à réparer dans ſon diſciple le défaut de l'éducation. Ses progrès le ſurprirent & le charmerent en même tems, il étoit étonné de la pénétration & de l'étenduë des lumieres de ſon Eleve, il craignoit quelquefois que ces grandes quali-

tés ne paruſſent un jour accompagnées de vices encore plus grands. On s'aveugle ſur ſes ouvrages, le bon vieillard attribua à ſes ſoins ce qu'il admiroit dans ce jeune homme, & il crut n'en pouvoir trop faire pour achever ce qu'il avoit ſi heureuſement cemmencé. Le zele de ſa profeſſion augmenta ſon amour propre au lieu de le détruire, il ſe flatta d'en faire un Chef de ſa Religion, il l'initia dans les myſteres les plus cachés, & il eut même la foibleſſe de lui faire part des vûës, qu'il avoit ſur lui. Cette lueur de fortune éclaira Andros, l'eſpérance ſuffit aux ames ambitieuſes, il en vit encore plus que le Mage n'en voyoit lui-même, il travailla de ſon côté à ne rien perdre de tout ce que

cette premiere ouverture pouvoit lui promettre. La reconnoiſſance eſt dans ces occaſions la premiere vertu qu'on ſacrifie, il n'en ſentit plus pour ſon maître, il prit des liaiſons avec les autres Mages, qu'il crut plus puiſſans; les intrigues, qu'il forma parmi eux, apprirent au vieillard qu'il s'étoit trop preſſé, il fallut ſouffrir ce qu'il ne pût empêcher, &, ſous prétexte que ſon âge & ſes infirmités ne lui permettoient plus l'exercice de ſes fonctions, il s'en vit dépoüillé par celui, qui auroit dû les lui conſerver au prix de ſon ſang. Le vieux Mage ne ſurvêcut pas à cette perfidie, il mourut content de ne pas voir les maux, que lui faiſoit craindre pour l'Etat un homme, qui avoit commencé

ſa fortune par un crime. Cette conduite auroit dû rendre Andros odieux, elle le fit craindre; on réuſſit mieux en ſe faiſant craindre qu'en ſe faiſant aimer, & la ſupériorité de l'eſprit excuſe preſque toûjours les vices du cœur. Au lieu de ſe réünir contre Andros & d'arrêter le mal dans ſa naiſſance, les Mages lui donnerent toute leur confiance & le députerent auprès de Cambyſe pour une affaire importante, la vûë de la Cour n'étonna point Andros, il ſe trouva fait pour elle, que lui manquoit-il pour y réuſſir? Il étoit ambitieux, fourbe & flatteur, il avoit affaire à un Prince, que l'ignorance rendoit ſuperſtitieux, juſqu'à croire qu'un Mage ne pouvoit pas avoir des paſſions, & qui faiſoit con-

ſiſter toute la ſcience des Rois à faire la guerre heureuſement. Andros perſuada à Cambyſe tout ce qu'il voulut, il lui montra des vices déguiſés qu'il prit pour des vertus, & tant d'habileté dans les affaires, qu'on eut honte d'avoir laiſſé loin de la Cour un homme ſi capable d'y briller : il fut réſolu de l'y arrêter; il ne fut plus queſtion que de lui donner un emploi, qui l'y établît; la mort d'un des Miniſtres de Cambyſe lui facilita ce qu'il ſouhaitoit, on l'accuſa quelque tems après d'y avoir eu part, il ne s'en mit pas beaucoup en peine, parce qu'il ne craignoit déjà plus perſonne : en effet il eut bientôt ſecoüé le joug de retenuë & de modération, qu'il s'étoit impoſé, il ne ſe contraignit

plus, il laiſſa voir ce qu'il étoit, il n'eſt point de cruautés & de vexations, qu'il n'exerçât, on murmura, on ſe plaignit inutilement, il s'étoit déjà tellement rendu maître des affaires qu'on ne pouvoit plus ſe paſſer de lui : fatale néceſſité où ſe réduiſent quelquefois les Princes, ils ſont hors d'état d'empêcher des maux dont ils ne peuvent ſe défendre de gémir. Les choſes reſterent dans cet état juſqu'à la mort de Cambyſe. Les ſoins, qu'avoit pris Cyrus de ſe former des Miniſtres de ſes propres Courtiſans, les connoiſſances, qu'il avoit acquiſes & ſa grande application ne laiſſerent à Andros que ſes vices, on commença à ne les plus diſſimuler, parce qu'on n'en eut plus beſoin ; il auroit dû

ſonger dès lors à mériter le pardon de ſes crimes, s'il avoit encore conſervé ſa raiſon ; il y avoit long-tems que la fortune l'avoit aveuglé, il ſe croyoit trop élevé pour pouvoir tomber, l'exil, auquel il fut condamné, ne l'éclaira pas, ou ne ſervit qu'à le jetter dans le déſeſpoir, les malheurs irritent ces ſortes de caractéres au lieu de les corriger, il n'en devint que plus audacieux, on le chargea de fers, au milieu deſquels il mourut, après avoir vû ſes biens diſtribués aux peuples, qu'il avoit dépoüillés pendant ſon miniſtere. Cyrus ne crut pas ſa mort capable de réparer aux yeux de ſes ſujets les maux, qu'ils avoient ſoufferts, s'il n'y joignoit encore la diſpoſition des richeſſes immenſes,

qui en étoient la cauſe & l'objet.

Ces changemens venoient d'être faits quand on apprit à Hécatompyle que les Ambaſſadeurs des Rois voiſins étoient déjà arrivés ſur les frontieres de la Perſe, ils venoient féliciter Cyrus ſur ſon avenement à la couronne. Les éloges, qu'on faiſoit de ce Prince dans leur pays, n'étoient pas comparables à ce qu'ils voyoient & à ce qu'ils entendoient dire ſur leur route : la liberté renduë à tant de victimes de l'injuſtice & de la cabale avoit produit une joie univerſelle dans l'Etat. La joie eſt toûjours plus animée que la douleur quelque vive qu'elle ſoit, & tel, qui avoit vû, ſans oſer ſe plaindre, exiler & charger de fers ſes parens

& ſes amis, ne les voyoit point revenir dans leur famille ſans acclamations. L'arrivée des Ambaſſadeurs fut pour Cyrus une occaſion favorable d'exécuter le projet, qu'il avoit formé d'établir un commerce reglé avec tous les peuples voiſins. Les deux mers, que la Perſe poſſedoit, lui avoient été inutiles juſqu'alors, elle ignoroit l'avantage, qu'elle pouvoit en tirer pour le commerce, ou uniquement occupée de la guerre elle avoit crû audeſſous d'elle de profiter des autres moyens de s'enrichir, croyant avoir dans ſa valeur une reſſource aſſûrée contre tous les malheurs d'un Etat. Elle n'étoit point touchée de ce qu'il en coûtoit à ſes voiſins, qui en étoient les victimes & de la rui-

ne desquels ses besoins décidoient dans l'occasion. Toute belliqueuse qu'étoit la Nation, elle étoit pauvre en effet, & ce prétendu mépris des richesses, dont elle faisoit gloire, ne se soûtenoit en partie que par le ravage & la désolation des Contrées, qui l'environnoient, il étoit plus sage & plus équitable d'entretenir avec elles une correspondance mutuelle, au hazard de s'enrichir trop, & de voir croître avec les richesses les vices & les passions, qui les suivent, seul prétexte que les loix Persannes pouvoient avoir eû en vûë & auquel il n'étoit pas impossible de remedier autrement. Cyrus fit toutes ces considérations, elles le déciderent en faveur du commerce, il enrichissoit l'Etat en enrichissant

les particuliers, il devenoit une occupation dans la paix & une ressource dans la guerre, il unissoit la Perse avec les autres Nations par le lien le plus fort, qui est celui de l'intérêt, il en préparoit même la conquête, si elle devenoit un jour nécessaire, par la supériorité, que les richesses lui donneroient sur elles, il banissoit la pauvreté, la paresse & la barbarie, qui entraînent peut-être encore plus de maux que les richesses; il regardoit comme une maxime fondamentale d'occuper ses sujets, il pensoit qu'on est à charge à l'Etat quand on l'est à soi-même, & que rien ne déshonnore plus une Nation que l'oisiveté. De tous les Ambassadeurs ceux des Indes & de l'Egypte parurent à Cyrus les

plus propres à ſon deſſein ; il le leur commuuiqua avec cette éloquence, qui le rendoit maître des cœurs & qui les lui auroit gagnés aux dépens de leurs intérêts, s'il eut été capable de les tromper. Ses propoſitions furent acceptées avec joie & les mémoires, que Cyrus leur fit donner à ce ſujet pour être communiqués à leurs Souverains, lui firent beaucoup d'honneur : il n'y eut que Ciaxare Roy des Medes & ſon parent (car Aſtiages ne vivoit plus depuis quelques années) qui en conçut de la jalouſie, l'élevation des Perſes lui étoit odieuſe, il craignoit qu'elle ne lui devint funeſte, & ce fut cette crainte même trop écoûtée, qui cauſa ſa perte dans la ſuite. Il en eſt de la crainte comme des mauvais

préſages, ils ne ſe vérifient ordinairement que par la trop grande crédulité, qu'on a pour eux. Il ne dépendit pas de Cyrus que Ciaxare ne penſât mieux, ſa conduite à ſon égard dans une occaſion importante, en eſt une preuve, mais la prévention n'écoute rien, elle ſe fortifie de ce qui devroit la détruire. La nouveauté d'un établiſſement avantageux à la Nation, les privileges, qu'on y attacha, la confiance, qu'ont en leur Roi des ſujets, qui ſe ſentent aimés, exciterent plus d'ardeur qu'on n'en vouloit, & auroit fait abandonner les arts les plus néceſſaires à la vie, ſi on avoit laiſſé ſuivre au peuple ſon impétuoſité ordinaire : on la modéra pour la rendre durable, on lui fit entendre qu'il

étoit

étoit encore plus néceſſaire d'attirer l'étranger en Perſe que de courir chés l'étranger ; que le commerce ne réuſſiroit à la Nation, qu'autant qu'elle s'occuperoit chés elle, & qu'elle tireroit de ſon induſtrie, de la fertilité de ſes terres & de la qualité de ſon climat dequoi fournir aux étrangers ce qu'ils n'avoient pas chés eux. Cyrus fit conſtruire des Ports en différens endroits de ſon Royaume pour attirer toutes les Nations par la commodité qu'elles trouveroient à y venir, il pourvût à la ſûreté des voyageurs, fit aimer l'hoſpitalité preſque inconnuë, érigea divers tribunaux pour regler les conteſtations, qui naîtroient du commerce, deſcendit dans tous les détails, qui pouvoient le faciliter &

le perfectionner, & il laissa sur toutes choses à l'émulation des particuliers le choix des moyens, que chacun devoit employer pour réussir, persuadé que rien n'égale ce qu'elle suggere & qu'il n'y a qu'elle, qui puisse surmonter certains obstacles. Le mêlange des étrangers devenu encore plus nécessaire chés les Perses pour l'avancement du commerce, exigea de Cyrus qu'il donnât les loix, qu'il avoit concertées avec Araspe: loin d'abroger les anciennes, il les confirma presque toutes, & en tira les nouvelles loix, qu'il publia. Comme le faste & l'ostentation n'entroient pour rien dans son dessein, il n'en fit point d'inutiles, &, comme il vouloit les voir exécuter, il en fit peu; elles roule-

rent ſur les vertus, qui doivent animer les ſocietés, & ſans leſquelles les ſocietés établies, pour faire le bonheur des hommes, en deviennent le plus terrible fleau : il n'eut pas honte d'emprunter des autres peuples la ſageſſe de leurs loix, il l'aimoit par-tout où il la trouvoit, il ne craignoit pas non plus de proſcrire les uſages vicieux, ceux même, que l'ancienneté a conſacrés, il conſulta beaucoup le caractére de la Nation, qu'il gouvernoit, il y accommoda ſes loix, il voulut les faire aimer par la conformité, qu'on y trouveroit avec ſes ſentimens, & faire croire à chacun qu'il n'obéiſſoit qu'à ſa raiſon, en obéiſſant aux loix; il s'efforça de les rendre claires, pour les préſerver des interpré-

tations, qui les détruisent, il les garantit encore d'un inconvenient où sont tombés tous les Législateurs, il y a des châtimens pour ceux, qui les violent, on ne parle jamais de récompenses pour ceux, qui les gardent; les récompenses, qu'il avoit attachées aux siennes, les faisoient encore plus aimer que les châtimens ne les faisoient craindre, il y avoit autant à esperer pour les gens vertueux qu'à trembler pour les coupables, on ne pouvoit pas accuser les vertus de ne servir à rien dans cet Empire, pour excuser sa négligence à les pratiquer; on ne laissoit point dans l'obscurité ni dans l'oubli les actions glorieuses; l'amour pour la vertu s'étendoit à ceux, qui la pratiquoient, on forçoit le vice & le li-

bertinage jusques dans les derniers retranchemens, en ne lui faisant voir les honneurs & les richesses qu'à la suite des belles actions, & (ce qu'on n'avoit pas encore vû) l'on ne manquoit de rien en effet quand on étoit vertueux; on faisoit rarement mourir les criminels, ils étoient condamnés à des travaux utiles au public pour le dédommager des maux, qu'ils lui avoient faits, il y en avoit peu en Perse, parce qu'il y avoit peu de misérables, l'extrême nécessité en fait toûjours plus que la crainte des châtimens n'en arrête; il n'y a point d'homme qui soit sans talens, point d'âge où l'on ne soit capable de quelque sorte de travail, le nombre de ceux, dont on ne peut tirer aucu-

ne utilité, eſt petit, on avoit plus beſoin d'ordre que de dépenſe pour ne laiſſer mandier perſonne. Le ſoin que prenoit Cyrus de ſe faire informer de tout ce qui ſe paſſoit dans ſon Empire, valut beaucoup aux indigens, & donna occaſion à la loix dont ils furent l'objet : il apprit un jour que dans la ville d'Emite deux hommes étoient morts de miſere & de faim, ſes Miniſtres furent témoins du frémiſſement, qui le ſaiſit à cette nouvelle, il ſe plaignit de n'avoir pû prévenir un tel malheur, & reſolut de punir ceux, qui étant à portée de ſecourir des malheureux, avoient eû la dureté de les laiſſer périr. Il ne précipita rien, fit partir ſur le champ un de ſes Officiers, pour aller faire ſur

les lieux les perquisitions nécessaires &, quand il fut instruit de tout, il condamna cette ville à une amende considérable; la somme qu'il en tira, fut employée à fonder le premier établissement en faveur des malheureux; peu de tems après il fut suivi d'une infinité d'autres. Ce jugement, où brilloient l'humanité & l'équité de Cyrus, fut une invitation pour les villes de la Perse à répondre aux intentions du Roy, elles s'y conformerent toutes à l'envi, & la punition d'un crime fut la source de mille vertus.

Cyrus eût alors une tentation délicate à surmonter pour un Roy, ce fut de joindre la couronne des Medes à la sienne; toutes les circonstances, qui peuvent pallier une usur-

pation, ſe rencontroient dans celle-cy, les Medes étoient mécontens de leur Roy, ils offroient leur couronne à Cyrus; Cyrus de ſon côté avoit à ſe plaindre de Ciaxare, ſes intrigues étoient connuës, &, en profitant de l'occaſion, qui s'offroit de le détrôner, il eut encore pû faire loüer la modération qu'il avoit euë. Sur les premieres nouvelles, qui vinrent en Perſe du ſoulevement des Medes, on crut Ciaxare perdu, & le peuple dans ſa ſuperſtition remercia les Dieux d'avoir fourni à Cyrus l'occaſion de faire un crime, croyant que le trône des Medes lui étoit acquis dès qu'il ne dépendoit que de lui de s'y placer. Les Députés des Medes parurent à Hécatompyle avec beaucoup de

confiance, perſuadés qu'on eſt toûjours bien reçû à offrir un ſceptre, & que ceux, à qui on le préſente, ne s'embarraſſent gueres à quel prix on le donne. A la premiere audience qu'ils eurent de Cyrus ils changerent de ſentimens, & peu s'en fallut qu'ils ne ſe repentiſſent de s'être adreſſés à lui, mais il n'étoit plus en leur pouvoir de reculer, il fallut écouter Cyrus,& quoique ſa réponſe fut contraire à leur deſſein, ils ne purent s'empêcher d'en admirer la ſageſſe. Cyrus ne s'en tint pas aux diſcours, il profita des diſpoſitions favorables où les Medes étoient pour lui, il envoya à Ciaxare des gens affidés, qui l'aſſûrerent de ſes intentions, & qui l'inviterent à ſe rendre auprès de lui tandis qu'on

travailleroit à ſon rétabliſſement : ce Prince ſoupçonneux (on l'eſt toûjours à l'égard de ceux qu'on a offenſés) & qui ne croyoit pas Cyrus capable de tant de générosité, parce qu'il ne l'étoit pas lui-même, faillit à ſe perdre par ſes délais. Les Medes, quoique charmés du refus de Cyrus, n'en furent pas moins animés contre Ciaxare ; ils ſe ſeroient ſaiſis de lui ſans un Perſan qui le ſauva, & le conduiſit déguiſé en Payſan juſqu'à Hécatompyle. Ce Roy infortuné ne ſentit qu'au moment qu'il fut en préſence de Cyrus tout ce qu'il lui devoit : la générosité portée à un certain point pénétre les ames les plus dures, & dans ces momens la honte qu'on a de ſoi-même augmente

l'admiration, qu'on doit aux autres. Cyrus tint Cyaxare caché chés lui pour le dérober à cette curiosité insultante, qu'on a pour les malheureux illustres. Les négociations de Cyrus furent d'abord inutiles auprès des Medes, ils espérerent vaincre sa générosité & l'obliger d'être leur Roy à force de rejetter celui, qu'il vouloit leur rendre. Ce détour dont Cyrus auroit profité, s'il avoit pû se contenter de justifier sa politique aux yeux des hommes aveugles ou flateurs, ne le séduisoit point; il souhaitoit le rétablissement de Ciaxare, parce qu'il le croyoit juste; il déclara donc aux Medes qu'il alloit fournir à leur Roy une armée pour les soûmettre, que si elle étoit vaincuë, il en formeroit une autre

qu'il conduiroit lui-même, & qu'il étoit déterminé à périr plûtôt que d'autoriser une rébellion injurieuse aux Rois, fatale aux sujets, qu'elle accoûtume à la sédition, & où les bons succombent toûjours à la violence des méchans. Les Medes ne purent croire que Cyrus en vint jusques-là & ils attendirent l'effet de toutes ses menaces avec assés de tranquilité. L'armée fut prête à marcher en très-peu de tems; pour ne donner aucun ombrage à Ciaxare, Cyrus lui donna le choix des Lieutenans, qui devoient le suivre & se contenta de lui recommander d'épagner le sang des Medes. Ciaxare, que ses malheurs avoient commencé de rendre sage, pria Cyrus de lui donner pour conseil un Sei-

gneur Perſan nommé Oraüs, dont l'habileté étoit connuë & que ſon mérite avoit rendu infiniment cher à ſon Roy. Cyrus y conſentit, ſacrifiant en cette occaſion ſon amitié même aux intérêts de Ciaxare; car il aimoit Oraüs avec beaucoup de tendreſſe, il ne s'en ſéparoit jamais ſans chagrin, regardant comme un privilege des Rois de pouvoir trouver des amis que le mérite rende leurs égaux. La nouvelle de la marche de l'armée diviſa les Medes dès qu'ils l'apprirent, & Ciaxare arriva aux portes d'Ecbatane ſans obſtacle. La préſence d'un Roy impoſe toûjours à ſes ſujets, ſoit reſpect, ſoit néceſſité de ſe ſoûmettre, les Medes ouvrirent leurs portes & vinrent implorer ſa clémence. Ciaxare

étoit féroce, ce ſuccès l'auroit rendu barbare, ſi Oraüs ne l'en eut empêché, il lui repréſenta de quelle importance il étoit de ſe modérer en cette occaſion, qu'il falloit achever de gagner ſes ſujets & de s'aſſûrer par ſa clémence, ce que la force venoit de lui soûmettre: il lui conſeilla de faire publier une amniſtie générale, &, afin de tenir tous les Seigneurs dans le reſpect, il fut d'avis qu'on les obligeât à envoyer à ſa Cour un de leurs enfans en état de ſervir. Quand cette condition eut été remplie, l'armée de Cyrus reprit le chemin de la Perſe, plus glorieuſe d'avoir rétabli un Roy ſur ſon trône que d'avoir conquis un nouveau Royaume à leur Nation. Les vieux Perſes ne ſe re-

connoiſſoient plus dans une conduite ſi oppoſée à leurs anciennes mœurs & ils admiroient comment un jeune Roy avoit pû leur apprendre à pratiquer des vertus, qu'ils avoient honte d'avoir méconnuës jusqu'alors. Oraïs reſta encore quelque tems à Ecbatane pour affermir par ſes conſeils le rétabliſſement de Ciaxare, & il ne retourna à Hécatompyle que quand il le crut inébranlable. On commençoit à y traiter une affaire encore plus importante que la révolte des Medes; il s'agiſſoit de pacifier tous les peuples de l'Aſie prêts à prendre les armes pour des intérêts, qui ne méritent preſque jamais de balancer celui, qu'on trouve dans la paix.

La diſpute commença entre les

Chaldéens & les Arméniens, elle ſe ſeroit bornée à eux & décidée promptement, ſi, l'avantage qu'avoient leurs voiſins à la faire durer, ne les y eut engagés eux-mêmes & ſucceſſivement tout l'Orient. Les Hircaniens, les Aſſyriens, les Medes & les Indiens s'armerent pour cette guerre, il n'y eut que Cyrus qui reſta tranquile & à qui ſa modération vallut la gloire d'en être l'arbitre & le pacificateur. Ce fut là ſans doute l'époque la plus glorieuſe du regne de ce Prince, les noms de Conquerant & de Maître du monde, qu'on lui donna dans la ſuite ne valurent pas celui, qu'il mérita dès lors, mais il étoit deſtiné à jouir de toutes les ſortes de gloire où peuvent prétendre les Héros;

il

il ne ſçût ſi bien vaincre dans la guerre que parce qu'il avoit ſçû bien regner dans la paix ; enfin tout concourut à rendre cet évennement infiniment mémorable. Cyrus étoit le plus jeune des Rois de l'Aſie, il commandoit la Nation la plus guerriere, il étoit le maître de choiſir entre tous les partis celui qui conviendroit le mieux à ſes intérêts, & de le rendre ſupérieur aux autres, les nouveaux établiſſemens, qu'il avoit faits en Perſe, pouvoient en devenir meilleurs. La vraie vertu n'eſt point attachée à l'âge, la valeur qui ſe fait aimer, eſt préférable à celle, qui ne ſçait que ſe faire craindre ; l'intérêt ne guide jamais les grandes ames, elles aiment mieux perdre que gagner aux dé-

pens des autres : ce fut ainſi que penſa Cyrus, & qu'il agit en cette occaſion ; ceux, qui en ont parlé, ont été moins étonnés de la grandeur d'ame de ce Prince, parce qu'elle lui étoit ordinaire, que de la docilité de tant de peuples différens à s'en rapporter à ſa déciſion ; je croirois pourtant qu'il eſt plus rare de voir un Roy digne de juger les autres Rois que de voir les Rois en choiſir un pour leur arbitre, à moins qu'on ne prétende que la ſeule admiration pour Cyrus avoit produit leur déférence pour lui.

La paix fut concluë malgré les obſtacles ; la tranquilité de l'Aſie, qui avoit été l'objet des travaux de Cyrus, en fut la ſeule récompenſe. Il ſeroit peut-être étranger à mon

ſujet de parler de l'origine de cette guerre, ſi foible en apparence, & qui eut pourtant des ſuites ſi terribles, il me ſuffira de dire qu'elle avoit commencé entre les Chaldéens & les Arméniens. Le grand commerce, qui regnoit depuis long-tems entre ces peuples, les avoit rendus néceſſaires l'un à l'autre, ils s'aimoient autant que deux Nations différentes peuvent s'aimer, c'eſt-à-dire, que l'intérêt avoit produit leur amitié & qu'il la conſervoit : la jalouſie de deux femmes les diviſa & faillit à les détruire : on n'eſt jamais aſſés en garde contre leur empire, parce que ce ſont les graces, qui le leur donnent, quoiqu'on ne s'y livre preſque jamais ſans s'en repentir. Cet exemple augmenta le bon-

heur, que trouvoit Cyrus avec Caſſandane; égale aux hommes les plus capables de gouverner par la ſupériorité de ſon génie, elle s'étoit préſervée d'un défaut, qui en eſt preſque toûjours inſéparable : on veut gouverner quand on s'en croit capable, & on ſacrifie rarement le plaiſir de faire briller des talens, dont on peut ſe répondre, à la tranquilité & au repos, qu'exige ſon état; elle avoit obtenu par ſa modération d'être inſtruite de tout ce qui ſe paſſoit, &, ce qu'elle ſouhaitoit le plus au monde, d'être toûjours écoûtée lorſqu'elle ſollicitoit pour les malheureux, au ſoulagement deſquels elle avoit borné tout ſon crédit. Cyrus joüiſſoit avec elle de cette union, le plus précieux des

biens, rare dans toutes les conditions, preſque inconnuë ſur le trône, & qui ſeroit parfaite ſi elle pouvoit être durable. Caſſandane tomba dangereuſement malade, lorſque le tems, qui prend même ſur les cœurs, ſembloit n'avoir ſervi encore qu'à augmenter leur bonheur mutuel; on déſeſpéra de ſa vie dès les premiers jours de ſa maladie, & l'on pleuroit déjà Caſſandane comme ſi on l'eut perduë: on croit préſens tous les maux qu'on appréhende véritablement. La triſteſſe de Cyrus s'étoit communiquée à tous ſes ſujets, & on eut dit qu'ils perdoient tous autant que lui: on ne le voyoit plus; renfermé dans l'appartement de la Reine, il ne s'en rapportoit qu'à lui des ſoins, qu'on

en prenoit, il eſpéroit corriger au moins par ſon attention les effets de l'ignorance, de la confuſion & de la précipitation dont les Rois ſont quelquefois moins à couvert que les autres, il trouvoit une douceur à lui déguiſer la douleur, qui le pénétroit, pour être en état de la ſecourir lui-même malgré l'accablement affreux où il étoit. Ceux, qui méritent le plus d'être heureux, ne le ſont jamais parfaitement, & tous les efforts, qu'un tendre amour inſpire, ne changent point nos deſtinées cruelles; au lieu de voir diminuer le danger de Caſſandane, Cyrus le voyoit croître, chaque inſtant ajoûtoit à ſa douleur, elle augmenta avec le danger de la Reine, il ne lui fut plus poſſible

de cacher ſes pleurs, il ſe retira pour ne la pas accabler en les laiſſant paroître à ſes yeux. Cyrus occupoit plus Caſſandane que le mal même, elle devina la cauſe de ſon éloignement, & le fit prier de revenir auprès d'elle : Uniſſons nos douleurs, cher Prince, lui dit-elle, puiſque nous ne pouvons les finir, ne nous ſéparons point tandis que les Dieux le permettent, ils ne nous ſépareront, helas ! que trop tôt. Cyrus tenoit ſes yeux attachés ſur elle, ſans lui parler, il n'en avoit pas la force, ſon ſilence étoit entendu de Caſſandane, elle ne vouloit que le voir, elle le cherchoit des yeux quand elle revenoit de quelque aſſoupiſſement, & paroiſſoit tranquile quand elle l'avoit retrouvé. Cepen-

dant le moment fatal sembloit approcher, elle le sentit, elle ne voulut pas différer davantage de voir ses enfans, on les lui amena, elle les arrosa de ses larmes, il fallut les lui enlever pour arrêter les mouvemens de sa douleur, ne pouvant se faire entendre, elle fit signe qu'on lui laissât l'aîné de ses fils à qui elle vouloit parler. Quand les autres furent retirés, & qu'elle eut repris ses esprits, elle le fit approcher de son lit, & se faisant violence pour modérer les soûpirs, qui étouffoient sa voix, elle lui parla ainsi : Mon Fils, votre Mere ne sera plus dans quelques heures ; que ce que je vais vous dire vous tienne lieu des leçons, que je ne serai pas en état de vous donner : la Royauté est une char-

ge plûtôt qu'un bienfait des Dieux, en vous y deſtinant ils vous impoſent l'obligation de vous en rendre digne, cette obligation mérite tous vos ſoins, on ne peut en apporter trop pour apprendre à regner, les ſujets n'ont qu'à obéïr pour plaire aux Dieux, les Rois ont à commander, il ne faut qu'être homme pour être bon ſujet, il faut être ſupérieur aux autres hommes pour être bon Roy, un ſujet n'eſt comptable aux Dieux que de ſon obéïſſance aux loix, un Roy l'eſt des loix mêmes, les ſujets n'ont pas été faits pour les Rois, les Rois ont été faits pour les ſujets, un Royaume n'eſt qu'une famille dont le Roy eſt le Pere, & dont tous les ſujets ſont les enfans, il n'y a de Roy heureux que celui, qui

fait le bonheur de ſes peuples, faire des heureux eſt le ſeul plaiſir, qu'on goûte ſur le trône, & ce plaiſir eſt de tous les plaiſirs le plus touchant. Je meurs, mon Fils, avec la douce eſpérance que vous ſuccederés aux vertus de votre Pere, comme à ſes Etats; puiſſiés-vous joüir long-tems des exemples, qu'il vous donne & rendre éternelle dans cette Monarchie ſa ſageſſe avec notre ſang. La voix lui manqua alors, & les gémiſſemens de toute l'aſſemblée furent les ſeuls interprêtes de l'admiration, qu'avoit excitée cette inſtruction digne d'être répetée à tous les Rois. On n'eſpéroit plus l'entendre, chaque inſtant paroiſſoit être celui de ſa mort: toute la ville attendoit cet évenement avec ef-

froi. Les Temples retentiſſoient des vœux & des prieres du peuple, les autels étoient chargés d'offrandes. Dieux ſaints ! s'écrioit-on, conſervés-nous notre Reine, ou ôtés-nous la vie que vous nous avés donnée, que nous importe de vivre, ſi nous ne la voyons plus ? Soyés touchés des larmes de ſon époux, que pouvons-nous vous offrir pour calmer votre colere qui vaille la douleur d'un Roy que vous aimés & qui vous reſſemble ? Comment le conſolerés-vous du bien que vous lui ôtés ? Hélas! que deviendra-t-il lui-même, s'il perd ce qu'il aime ? Laiſſés-vous fléchir à la vûë des maux dont nous allons être accablés, ne vous plaiſés pas à voir ſouffrir tant de malheureux. Le Ciel parut tou-

ché d'une douleur ſi univerſelle, Caſſandane fut renduë à Cyrus & à ſes ſujets comme un nouveau préſent de la bonté des Dieux. Ce retour ineſpéré laiſſa à Cyrus la liberté de faire un voyage, qu'il avoit réſolu pour le bonheur de ſon peuple ; il vouloit parcourir toutes les Provinces de ſes Etats, juger par lui-même des beſoins de ſes ſujets, il ne craignoit point de les connoître de peur d'être obligé de les ſoulager, l'aveuglement volontaire, où vivent les Rois à cet égard, lui paroiſſoit une cruauté d'autant plus dangereuſe, qu'ils ne ſe la reprochent jamais, & d'autant moins pardonnable, qu'ils ſont toûjours aſſés puiſſans pour l'empêcher. Caſſandane fut du voyage, elle ne con-

noiſſoit pas de plus grands maux que d'être ſéparée de Cyrus; Araſpe & une partie des Miniſtres ſuivirent la Cour. Ce voyage étoit projetté depuis deux ans; dans cette vûë on avoit fait travailler à des mémoires ſur la qualité & la fertilité des terres & ſur leur produit, ſur les diverſes eſpéces de fruits, qu'elles pouvoient fournir, ſur les travaux convenables à chaque Province, ſur leur richeſſe & leur miſere; on avoit fait un dénombrement exact des habitans des villes & des campagnes, on connoiſſoit leurs revenus; l'aſſûrance, où étoient les peuples qu'on ne travailloit qu'à leur bonheur, leur avoit inſpiré une bonne foi, qui rendit cette recherche aiſée & parfaitement exacte.

Cyrus avoit étudié ces mémoires avec ſoin, & à ſon arrivée en chaque ville, il paroiſſoit ſouvent plus inſtruit de ſon état que ceux, qui l'habitoient ; cette ſage prévoyance lui donnoit le loiſir de deſcendre dans des détails inconnus aux Princes & utiles aux ſujets ; elle le mettoit en état de décider ſur le champ toutes les difficultés : il écoûtoit à certaines heures ceux qui avoient à lui parler, on n'avoit pas beſoin de lui être préſenté pour en être reçû avec bonté, il ſuffiſoit d'être pauvre pour avoir droit de l'approcher, il ne paroiſſoit lui-même au milieu de ceux, qui l'environnoient, que comme un homme, que tous les autres s'étoient choiſi pour Pere ; le reſpect & l'amour étoient peints ſur

tous les visages, on l'eut adoré, s'il eut eu la folie de le souffrir. Un Mage, qui croyoit lui faire sa Cour, vint lui débiter des oracles, qu'il disoit avoir appris du grand Oromase & qui promettoient à ce Prince l'Empire du monde. Le monde seroit mal gouverné, lui dit Cyrus, s'il étoit gouverné par un Roy assés vain pour croire à vos prédictions. Il refusa depuis ce jour-là tous les complimens, que les Députés des villes venoient lui faire; il leur adressoit le premier la parole, quand ils se présentoient, il les encourageoit à parler librement sur les besoins de leurs concitoyens: J'ai trop peu de tems, leur disoit-il, pour le passer à écouter vos loüanges, employons-le à vous faire du bien; il

avoit expreſſément défendu les dépenſes extraordinaires, que les peuples font ſi volontiers en ces occaſions, il croyoit ces démonſtrations de joie très-équivoques pour ceux, qui les reçoivent, & ruineuſes pour ceux, qui les donnent, il vouloit que ſa préſence, loin de coûter à ſes ſujets, leur fût profitable. L'abondance, l'équité & la paix marchoient ſur ſes pas, il étoit fâché que l'intérêt même de ſes peuples l'obligeât à laiſſer ſubſiſter les impôts établis, il les leur adoucit autant qu'il pût, & changea ſouvent la maniere de les lever: la difficulté des recouvremens n'autoriſoit point à ſes yeux la dureté qu'on y emploie, &, ſous prétexte de les aſſûrer, on ne les rendoit point intolérables; il ne pouvoit

pouvoit voir les campagnes chargées de moiſſons ſans penſer aux travaux, qu'elles coûtoient à ſes ſujets, s'il avoit eu beſoin d'être ſollicité en leur faveur, cette vûë y auroit aidé infiniment, il penſoit bien qu'il en étoit l'objet, & il avoit une ſorte de honte d'occuper tant de milliers d'hommes à le ſervir; il s'adouciſſoit à lui-même leur ſervitude par l'aſſûrance où il étoit de les rendre heureux, il arrêtoit ſur ſa route les païſans, qu'il rencontroit & qui n'auroient oſé le regarder; il les interrogeoit ſur leur fottune & il ne les renvoyoit point ſans quelques graces, il viſita plus d'une chaumiere où il porta la joie & l'allegreſſe. Le plus grand défaut des Rois n'eſt pas abſolument de ne

vouloir pas faire le bien, c'eſt de ne pas profiter des occaſions qu'ils en ont. Il faiſoit juger en ſa préſence les affaires qui ſe préſentoient; & il ne diſoit ſon avis qu'après les Juges. On amena un jour devant lui un homme, qu'on accuſoit d'avoir révélé le ſecret de ſon ami; les ſentimens des Juges furent fort partagés ſur le châtiment, que méritoit l'accuſé, & ils conclûrent que cette affaire n'étoit pas de leur reſſort, qu'un homme connu pour être incapable de garder un ſecret, étoit aſſés puni. Ce dernier jugement me plairoit plus que tous les autres, dit Cyrus, ſi la honte du crime ſuffiſoit pour le prévenir ou pour l'effacer, cet état de perfection eſt au deſſus de nous, il faut convenir de notre

foibleſſe, & nous faire craindre le crime, ſi nous n'avons pas toûjours la force de le haïr; il ajoûta à ce jugement une peine pécuniaire, &, quoiqu'il ſçut que les mauvais cœurs ne ſe corrigent point, il penſa que les châtimens pouvoient au moins les faire trembler. On fit un corps des jugemens, que Cyrus avoit portés en diverſes occaſions, qui ſervit long-tems de regle aux Magiſtrats & qui pouvoit paſſer pour un vrai traité de morale.

On dit à Cyrus ſur les frontieres de la Perſe du côté de l'Egypte qu'il y avoit aſſés près de là un fameux ſolitaire, qui n'étoit connu dans le païs que ſous le nom du Solitaire de Memphis, on ajoûta qu'il ne parloit à perſonne & que depuis

près de vingt ans qu'il habitoit cette retraite on n'avoit pû apprendre ni ſon nom ni ſes avantures. Ce diſcours fit naître à Cyrus l'envie de le voir; il ſe mit en chemin pour aller le chercher, il étoit ſuivi de quelques Seigneurs avec leſquels il convint de ne ſe point nommer & de paſſer pour de ſimples voyageurs, que la curioſité conduiſoit. Le guide, qu'ils avoient pris pour pénétrer dans un pays, qu'ils ne connoiſſoient pas, s'arrêta au pied d'une montagne, pour les avertir que c'étoit ſur ſon ſommet qu'habitoit le Solitaire & qu'on ne pouvoit y aller à cheval; ils mirent pied à terre & ils y monterent par un chemin difficile, le lieu leur parut deſert ſans être ſauvage, il dominoit

la mer d'une part & de l'autre il étoit dominé pas des montagnes fort élevées, ils frapperent plusieurs fois à la porte du Solitaire inutilement; ils commençoient à craindre qu'il ne voulut pas la leur ouvrir, lorsqu'ils le virent venir de loin : il marchoit sans peine, quoiqu'il fut vieux, son habit étoit grossier mais propre, ses yeux étoient encore pleins de feu, son teint frais & son air serain, la douceur & la bonté étoient peintes dans sa physionomie. Il s'approcha d'eux avec un air modeste & poli, en leur demandant ce qu'ils cherchoient dans un lieu si écarté, Cyrus répondit avec beaucoup de franchise que c'étoit lui-même, qu'ils le prioient de ne pas condamner leur curiosité ni se refuser au desir,

qu'ils avoient de le voir & de l'entendre. Le Vieillard leur dit qu'ils ſeroient mal ſatisfaits, qu'il avoit preſque oublié à parler, qu'il ne ſçavoit rien quoiqu'il eut étudié toute ſa vie & qu'ils s'amuſeroient plus à voir la ſolitude que le Solitaire. En parlant ainſi il les pria d'entrer, ils admirerent la ſimplicité & la propreté qui regnoient dans cette maiſon, dont il n'occupoit que la plus petite partie, le reſte étoit deſtiné aux animaux, qu'il y avoit raſſemblés & qui marquerent la joie qu'ils avoient de le revoir d'une maniere ſinguliere ; ils alloient même le ſuivre dans les jardins où il conduiſoit ſes nouveaux hôtes, lorſqu'il leur fit ſigne de ſe retirer, & ils obéïrent. Il y avoit dans ce jardin de

tous les fruits & de tous les légumes, dont on peut manger, depuis long-tems : il n'ufoit pas de la chair des animaux, il avoüa même qu'il ne s'en étoit nourri autrefois qu'avec beaucoup de repugnance & par la néceſſité où l'on eſt de ſe conformer aux uſages des hommes, avec qui l'on eſt obligé de vivre, Néceſſité, ajoûta-t-il, qui en mille occaſions augmente nos maux au lieu de les adoucir,& qui nous rend malheureux,quoiqu'elle paroiſſe établie pour notre félicité. Cette réflexion parut judicieuſe à Cyrus & lui donna occaſion de lui faire encore quelques queſtions, il y répondit en peu de mots, pour ne pas s'engager dans une converſation ttop longue. Cyrus trouva dans ſes réponſes une

ſageſſe & même un langage, qui n'avoient rien d'un homme ordinaire, plus il examinoit ſa phyſionomie & plus il trouvoit de goût à l'interroger. Le Vieillard ſentit la pénétration de Cyrus & chercha à s'y dérober, il adreſſa la parole à ceux, qui l'accompagnoient, &, quoiqu'ils affectaſſent un air d'égalité, il apperçût aiſément la différence, qu'il y avoit entre Cyrus & eux; il ne pût s'empêcher de leur dire qu'il leur ſçavoit mauvais gré de l'avoir trompé, qu'il ne doutoit point (en montrant Cyrus) qu'il n'y en eut un parmi eux ſupérieur aux autres. Ils furent tous fort étonnés de ce diſcours, Cyrus fût plus fâché de l'impreſſion, que ſa ſupercherie pouvoit avoir faite que de ſe voir dé-

couvert, il prit la parole, lui dit qui il étoit & s'excuſa par de ſi bonnes raiſons de l'avoir trompé que le Vieillard en fut touché. Il vaut mieux, lui dit-il, qu'on devine en vous voyant que vous êtes Roy, que ſi on l'apprenoit de vous, je ſuis perſuadé que vous êtes un grand Roy, parce que je ne puis douter que vous ne ſoyés bon & vertueux. Il ne tiendra qu'à vous, répondit Cyrus, de m'apprendre ce que je dois faire pour le devenir, je me trouve pour vos conſeils une docilité, que je n'ai pas encore éprouvée. Elle vous eſt inutile avec moi, répliqua le Vieillard, je ne la mettrai pas à l'épreuve, j'ai eu tant de peine à me conduire moi-même que je n'entreprendrai jamais de

conduire perſonne. Apprenés-nous au moins comment vous vous êtes conduit, reprit Cyrus, &, ſi votre modeſtie ne vous permet pas de croire que vous puiſſiés nous éclairer par ce récit, que votre complaiſance le ſacrifie à notre curioſité. Vous me preſſés beaucoup, répondit le Vieillard, je devrois me défier de votre éloquence & ne pas m'expoſer à vous refuſer malgré moi une choſe, que vous paroiſſés ſouhaiter : vous avés beſoin de rafraîchiſſemens après la courſe que vous avés faite, permettés-moi de vous quitter un moment pour y pourvoir, & il s'en alla ſans attendre la réponſe de Cyrus. Ce Prince craignoit d'affiiger le Vieillard en lui faiſant de nouvelles inſtances

ſur l'hiſtoire de ſa vie, mais il en avoit une ſi grande envie qu'il ne put y réſiſter; auſſi reprit-il, dès que celui-ci fut rentré, la converſation, qui avoit été interrompuë: il lui dit qu'il ſe condamnoit lui-même de lui faire une demande, qui lui déplaiſoit, qu'il en avoit honte, que ſa curioſité étoit plus forte que ſa raiſon, qu'au reſte il pouvoit compter ſur ſon ſecret & ſur celui de ſes Courtiſans, qu'il ſentoit bien que cette diſcretion étoit le ſeul moyen de payer à ſon égard le plaiſir, qu'il leur feroit. Les ſages ont toûjours de la ſympathie les uns pour les autres. Depuis que vous êtes arrivé, lui dit le Solitaire, j'ai craint la violence, que vous me faites à préſent, vous avés un aſcendant ſur moi,

que je ne puis vaincre & auquel votre qualité de Roy n'a aucune part, il faut vous satisfaire, je ne mets point de prix à la complaisance, que vous exigés de moi, vous conviendrés par le détail de ma vie qu'il y a peu d'hommes à qui je voulusse parler aussi franchement qu'à vous. Avant que nous commencions une histoire, qui sera un peu longue, ne refusés pas le repas frugal, que je vous présente. Cyrus plus empressé de l'entendre que de manger s'assit, pour le contenter, & mangea comme s'il en eut eu envie, il trouva les fruits plus délicieux qu'il n'avoit cru ; il fut infiniment surpris de se voir servi par des animaux, qui obéissoient à la voix & aux regards du Solitaire comme au-

roient pû faire des Officiers accoûtumés à ſervir ; on raiſonna beaucoup ſur la docilité & l'adreſſe de ces bêtes, on s'entretint de la façon dont on s'y étoit pris pour les élever. Cyrus étoit enchanté des lumieres & de la ſageſſe de ce Vieillard, il croyoit n'avoir rien vû juſqu'alors. Vous en feriés encore plus étonné, dit le Solitaire, ſi vous les voïés le matin & le ſoir s'empreſſer autour de moi ; je trouve dans ces animaux toutes les bonnes qualités de la nature humaine, ſans y appercevoir preſqu'aucun de ſes défauts, ils ſe gâtent parmi les hommes, quand ils y ſont & vous auriés peine à me croire, ſi je vous diſois toutes les découvertes, que j'ai faites à ce ſujet ; j'étois affligé

dans les commencemens de ne pouvoir leur apprendre à parler comme moi, je m'en ſuis conſolé inſenſiblement, c'étoit faute de les connoître, je ſuis aujourd'hui tellement accoûtumé à leur langage, que je le trouve beaucoup plus énergique & plus vrai que le nôtre. Vous voyés, leur dit-il, cet oiſeau, qui paroît triſte & qui ne prend aucune part à la joie des autres (car vous vous appercevés qu'ils ſont tous bien aiſe de vous voir), cet oiſeau eſt pardonnable de ne pas vous faire ſa cour, c'eſt une femelle, qui a perdu depuis deux jours ſon mari, qu'elle aimoit, elle l'a ſervi dans ſa maladie, elle a eſſaïé même de le ranimer, quand il a été mort, &, lorſqu'elle a vû tous ſes efforts

inutiles, elle s'eſt abandonnée à la triſteſſe où vous la voyés, elle n'a encore ni bû ni mangé ; lorſque je la conſole, elle ne me repond que par des regards tendres, qui ſemblent me dire qu'elle veut mourir ; hier je ne pus la voir ſans être attendri, elle le remarqua, elle m'en ſçut gré, elle vint ſur mon épaule & me careſſa un moment, ſa triſteſſe n'en eſt que plus grande aujourd'hui ; Cyrus & les Seigneurs ſe leverent pour la regarder de plus près, elle s'éloigna comme pour leur cacher ſa douleur, & le Solitaire pria Cyrus d'agréer qu'on la laiſſât aller pour ne pas l'augmenter ; je les aime beaucoup, comme vous voyés, leur dit-il, vous les aimeriés de même, ſi vous les connoiſſiés. Toutes

les remarques, que j'ai faites sur leur conduite, sont à leur avantage, il y a autant de différence entre leurs caractéres & leurs talens, qu'il y en a parmi ceux des hommes, les bêtes ne se ressemblent pas davantage, ce n'est que dans leur obéïssance,&, si je l'ose dire, dans leur amitié pour moi, que je leur trouve de la ressemblance, je ne craindrai pas de vous avoüer qu'elles m'attachent à la vie par le plaisir qu'elles me font & par l'inquiétude où je suis de leur destinée après ma mort; je me rassûre en pensant qu'une partie d'elles mourra avec moi & que celles qui me survivront, se mettront à l'abri des poursuites des hommes, qui se font un plaisir de les massacrer. Cyrus rougit en

cet endroit, comme s'il se fut reproché l'amour, qu'il avoit eû pour la chasse: le Solitaire s'en apperçût; Vous êtes chasseur sans doute, lui dit-il, que mes reproches ne vous offensent point, quand on vit au milieu des hommes, il faut vivre comme eux, c'est quelquefois un moyen de se préserver de leur commerce empoisonné, que de courir les bois, sous le spécieux prétexte d'y aller à la chasse des bêtes. Je vous ennuie sans doute de vous parler si long-tems d'un goût, qui m'est particulier, que la solitude m'a inspiré & que la liberté, dont je joüis, a pû me rendre utile, parce qu'elle m'a laissé le tems d'y réflechir, je n'ai point oublié ce que vous souhaités de moi, allons nous asseoir

ſous ces palmiers, nous y ſerons à l'ombre, vous verrés la mer à votre aiſe, & la beauté du lieu vous rendra mon hiſtoire moins ennuieuſe. Sage Vieillard, lui dit Cyrus, je vous entendrois toûjours avec plaiſir, quel que ſoit le ſujet de vos réflexions, tout mon regret eſt de ne pouvoir m'arrêter ici, vous y demander une retraite & apprendre de vous la ſageſſe; ne vous offenſés point d'une loüange, que vous mérités ſi bien, vos diſcours m'enchantent, & il me ſemble que je n'ai rien oüy juſqu'à ce jour, qui leur ſoit comparable. Vous jugerés plus ſûrement de moi, répondit le Vieillard, quand vous ſçaurés mes avantures. Ils arriverent inſenſiblement au lieu où ils devoient s'arrê-

ter, & le Solitaire, après leur en avoir fait considérer la situation charmante, leur parla ainsi.

HISTOIRE DU SOLITAIRE DE MEMPHYS.

JE ne sçais ni le païs où je suis né, ni les parens qui m'ont donné le jour; les bois m'ont vû naître apparemment, & quelque animal m'a nourri pendant mes premieres années : quoiqu'il en soit, j'ai passé la plus grande partie de ma jeunesse dans les forêts avec les bêtes, & je pouvois avoir dix-huit ans quand je vis pour la premiere fois une figure humaine. Cette vûë m'inspira beaucoup de joie, il y avoit long-tems que j'étois étonné

de voir plusieurs animaux de la même espéce sans en avoir pû découvrir de la mienne, je croyois alors ne différer d'eux que par la figure. L'habillement & les armes, que portoit ce nouvel animal, ne me le déguiserent point assés pour me faire douter s'il étoit fait comme moi, j'en approchai avec confiance & d'un air à lui faire croire que j'étois charmé de le voir; je lûs dans ses yeux qu'il ne pensoit pas de même, que ma nudité & mon air l'effrayoient, je m'arrêtai, il me parla un langage, que je ne compris point & qui m'effraya à mon tour, je conclus qu'il n'étoit pas de mon espéce, puisque je ne l'entendois pas & que je m'étois trompé, je fus fâché de mon erreur, je m'éloignai de lui

tournant la tête de tems en tems pour le revoir encore, il me ſuivit porta à ſa bouche un inſtrument, qu'il avoit à la main & qui fit retentir la forêt de ſes ſons, je voulus en voir l'effet, je montai ſur un arbre fort élevé, j'apperçus bientôt une foule d'hommes, qui ſe rangerent autour de lui. J'étois dans une grande perplexité, ils s'approcherent de l'arbre où ils m'apperçûrent pour me conſidérer, pluſieurs entreprirent ſucceſſivement d'y monter & aucun n'y réüſſit, ils me firent auſſi inutilement des ſignes pour m'inviter à deſcendre, je ne les entendois pas, il y en eut un qui entreprit de couper l'arbre, je ſautai legerement ſur un autre, ce qui les rejoüit beaucoup, ils me tirerent

plusieurs flêches, elles ne m'intimiderent pas d'abord parce qu'elles ne m'atteignirent point, je n'en avois jamais vû, j'en pris une pour l'examiner, &, l'ayant pressée contre mon corps, je sentis par la douleur, qu'elle me causa, qu'il ne tiendroit qu'à eux de m'en percer, je me hazardai à descendre, ils pousserent des cris de joie, quand ils virent que j'en prenois le chemin, ils m'environnerent bientôt & me considérerent avec une attention infinie, ils me firent asseoir comme eux & me présenterent du ris & des viandes, je trouvai le ris fort bon, je ne pus manger de leur viande, le vin me parut agréable, ils profiterent du plaisir que je trouvois à en boire pour m'enyvrer, je m'endormis, ils

m'emmenerent ſur leurs chameaux pendant mon ſommeil, & je ne fus pas peu ſurpris, quand je m'éveillai, de me trouver dans un lit, & ce lit dans un appartement magnifique, je ne reconnus que je vivois encore qu'à la lumiere du Soleil, qui éclairoit déjà ma chambre, comme je lui avois vû éclairer ces retraites que forment des arbres touffus dans les forêts, je n'avois point oublié ce qui m'étoit arrivé la veille, & en attendant la fin de cette avanture, j'examinai tout ce qui se trouva dans cet appartement, j'y vis un habit aſſés ſemblable à ceux, que j'avois vûs la veille, je l'ajuſtai ſur mon corps, je ne pûs ſouffrir longtems la gêne, qu'il me cauſoit, comme je touchois tout ce que je voïois,

j'ouvris ſans le vouloir, la porte d'un appartement, qui joignoit le mien; j'y entrai, je n'y vis rien de fort différent du mien, ſi ce n'eſt qu'il étoit plus éclairé, je m'avançai juſqu'au lit, qui s'y trouva, j'en ouvris les rideaux, j'y apperçus une figure, qui avoit les yeux fermés, mais d'une blancheur & d'une beauté ſupérieure à tout ce que j'avois vû; j'éprouvai alors des ſentimens, que je n'avois point encore connus & que j'aurois voulu ignorer toûjours, pluſieurs perſonnes, qui étoient entrées ſans que je m'en fuſſe apperçû, m'arracherent avec peine d'une vûë, qui m'attachoit infiniment, on me mena à celui, que j'avois vû le premier le jour précedent & devant lequel beaucoup de gens paroiſſoient dans

le respect, il me fit habiller malgré moi & il ne me permit plus de le quitter : il me vint mille pensées différentes sur ce que je voïois, j'étois assés content de ce nouvel état dont je ne connoissois que les douceurs. J'appris à parler avec cette facilité, que donne l'envie de sçavoir, j'en fus bien puni dans la suite par les découvertes malheureuses, que je fis des défauts & des vices, qui composoient le caractére des hommes; avant que d'entendre les autres ou de me faire entendre d'eux, j'avois déjà compris que celui, qui me retenoit auprès de lui, étoit le chef de tout le pays, & je ne voïois point, malgré mes recherches, sur quoi cette supériorité étoit fondée, il avoit autant de mauvaises qualités

que ceux qui lui obéïssoient, & je croyois qu'on ne pouvois tirer le droit de regner sur les autres que de ses vertus, ce fut la premiere chose, qu'on m'éclaircit & dont j'eus bien de la peine à convenir: On me dit que les besoins des peuples avoient fait les Rois, qu'ils en étoient les Peres plus que les maîtres, & que, quand ils se servoient de leur autorité pour punir, ce n'étoit que malgré eux & pour garantir le reste des peuples de la contagion des méchans. Cette idée me parut dans la nature, elle me convainquit de la nécessité des Rois. J'ai éprouvé depuis qu'elle est rarement suivie & qu'il n'y a peut-être rien de si difficile que de persuader aux Rois que leur gloire & leur bon-

heur dépend de la félicité de leurs ſujets. L'amitié du Roy m'autoriſoit à lui parler quelquefois avec beaucoup de liberté, il ne s'en offenſoit pas, ſa meilleure qualité étoit cette ſorte de bonté, qui s'en tient à écoûter le bien, qu'on lui propoſe & qui ne peut ſe déterminer à vaincre les obſtacles, pour le pratiquer; elle étoit étouffée d'ailleurs par de grands défauts, dont je rougiſſois pour lui, il y avoit des momens où je ne le reconnoiſſois pas, l'avarice, la vanité & la timidité étoient ſes paſſions dominantes; j'avois de la peine à l'aimer, quand je penſois à tout ce que ſes paſſions lui faiſoient faire, mais je ne pouvois me défendre de lui être attaché parce qu'il m'avoit aimé le pre-

mier. Les loix & les coûtumes m'étant inconnuës, quand je commençai à vivre parmi les hommes, je les examinai avec beaucoup d'attention, j'en trouvai peu de conformes à la saine raison, il me sembla qu'on s'étoit étudié à les rendre toutes contraires aux instincts de la nature, contrariété, qui nous jette dans une guerre continuelle avec nous-mêmes & qui ne fait que des prévaricateurs ou des malheureux. L'étude, que je fis des autres peuples dans la suite, m'en découvrit de plus sages que les Indiens chés qui je vivois, mais, à quelque différence près, je trouvai partout peu de bien & beaucoup de mal : les mariages, l'éducation, le gouvernement, la guerre & la religion

furent les ſujets, qui me révolterent le plus, & ſur leſquels je n'ai pû me forcer à penſer comme les autres. Le Roy, qui s'appelloit Cherabas, étoit ſouvent de mon avis, il aimoit à en parler avec moi, il m'avertiſſoit toûjours de ne m'ouvrir à perſonne auſſi franchement qu'à lui: j'éprouvai bientôt qu'il avoit raiſon. J'avois eu un jour dans le Palais une diſpute aſſés vive avec quelques Prêtres des Dieux à l'occaſion des ſacrifices, qu'on leur faiſoit, j'avois ſoûtenu que les Dieux ne ſe plaiſoient point à voir des hommes s'ouvrir le ventre & ſe précipiter dans un fleuve à leur honneur; les Prêtres, qui croyent toûjours intéreſſer le Ciel dans leur cauſe, m'en donnerent de ſi mauvaiſes raiſons

que je leur dis en colere qu'il ne pouvoit y avoir que des Dieux de leur invention qui fussent susceptibles de pareils plaisirs, qu'il falloit qu'ils n'eussent aucune idée de la Divinité pour la défigurer ainsi, enfin que j'avois toûjours pensé qu'ils abusoient le peuple par leur superstition & leur phanatisme. J'oubliai bientôt tout ce que j'avois dit, &, quand j'y aurois réflechi, je ne me serois jamais attendu à ce qui suivit une pareille conversation, le Roy m'aimoit assés ouvertement pour me tranquiliser sur le ressentiment des Prêtres, ma sécurité étoit fondée sur l'ignorance où j'étois de leur malice, je ne sçavois point que les Rois mêmes ne sont pas à couvert de leur vengeance, ils m'épierent

donc avec ſoin, &, comme je me promenois tous les jours à une certaine heure ſur les bords du fleuve, n'ayant pour compagnie que ma flûte, qui me délaſſoit de la lecture, il ne leur fut pas difficile de trouver une occaſion de ſe défaire de moi, je les apperçus un jour ſuivis de beaucoup de monde, qui prenoient le chemin du fleuve, je crus qu'ils alloient à quelque cérémonie de religion, je ceſſai de joüer par bienſéance, quand ils furent près de moi; ils payerent mal un reſpect, qui ne leur étoit pas dû, ils s'arrêterent ſur le champ & commencerent à haranguer le peuple ſur les prétendus blaſphêmes, que j'avois prononcés contre les Dieux; lorſqu'ils en furent venus au châtiment,

que méritoit mon crime, je n'attendis pas la réponſe du peuple, je me dérobai à ſa fureur en me jettant dans le fleuve, préférant le danger d'y périr à la mort certaine & cruelle, qu'il m'auroit fait ſubir. Heureuſement tout ce peuple manquoit de flêches, j'en fus quitte pour quelques coups de pierre, qui ne m'empêcherent pas d'arriver à l'autre bord; mon courage & mon adreſſe les mirent au déſeſpoir, ils allerent au Palais du Roy ſe plaindre de ce que je leur avois échapé & demander ma vie à grands cris. Cherabas, qui les connoiſſoit, n'oſa s'irriter de leur attentat &, malgré ſa timidité, il prit le parti le plus avantageux pour moi, il ne contredit point les oracles des Dieux, qui vouloient

ma

ma mort, il leur dit qu'elle étoit juſte, puiſque les Dieux l'ordonnoient, mais qu'il falloit la rendre ſolemnelle pour intimider à l'avenir tous ceux, qui comme moi inſulteroient les Dieux, il ſe chargea de me faire chercher, & de convenir avec eux des meſures, qu'il y auroit à prendre pour mon ſupplice. Je me rendis de mon côté au Palais, où je racontai au Roy l'avanture, qu'il ſçavoit déjà; il ne pût retenir ſes larmes en penſant que toute cette affaire aboutiroit à me ſéparer de lui, il gémit ſur la néceſſité où ſont les Rois d'avoir des égards pour des hommes, qui n'en méritent point, & qui ont trouvé l'art terrible de conſacrer aux yeux du peuple inſenſé leurs entrepriſes les plus har-

dies ; il vouloit que je partiſſe en ſecret le lendemain pour me rendre en Egypte, où il me feroit conduire ſous bonne garde. Je n'approuvai point ce projet, parce que je craignis qu'il ne lui devint funeſte, & que le peuple furieux ne le punit lui-même de n'avoir pû me découvrir ; je lui en propoſai un plus ſûr & qu'il approuva avec de grands témoignages de reconnoiſſance, ce fut de faire faire une ſtatuë, qui me reſſemblât, de la couvrir de mes habits, de la placer ſur un bucher fort élevé, liée à un poteau & de l'y brûler en préſence de tout le peuple. On aſſembla les Prêtres, on me fit paroître devant eux dans la poſture d'un criminel, le Roy affecta d'être fort inquiet, il pria les

Prêtres d'appaiſer leurs Dieux, envoya des offrandes à leur Temple, & convint avec eux du jour où l'on me brûleroit : on choiſit la place publique, il donna ſes ordres pour me faire dreſſer un bucher, il invita les Seigneurs de ſa Cour à cette cérémonie de religion; les Prêtres étoient pénétrés de joie, ils lui donnerent mille bénédictions, & lui promirent de la part des Dieux la gloire & la ſanté. La choſe fut exécutée, comme on l'avoit imaginée ; les Prêtres, tout fourbes qu'ils étoient, n'eurent aucun ſoupçon de la tromperie, & j'eus le plaiſir de me voir brûler en effigie d'une fenêtre du Palais. Indépendamment de l'intérêt, que je devois y prendre, je conçûs une horreur pour ces Prê-

tres, que j'ai toûjours gardée, je restai encore quelques jours caché chés Cherabas, il fallut enfin nous séparer; mon dernier malheur avoit augmenté notre amitié mutuelle, je pleurai beaucoup, c'étoit la premiere fois de ma vie que j'avois pleuré. Cherabas ne faisoit pas seul couler mes larmes, j'en donnai encore plus à l'amour qu'à l'amitié, & c'est une de mes foiblesses, que je ne dois pas vous cacher: je ne l'appellerois pas ainsi, si l'objet de mon amour en eut été digne, mais j'aimois malgré moi, malgré ma raison, malgré les défauts de celle que j'aimois, elle s'appelloit Tabés, c'est cette même femme, que j'avois vû couchée dans l'appartement, qui touchoit le mien, le lendemain de

mon arrivée chés Cherabas, dont elle étoit la maîtreſſe: je ne puis preſque pas douter qu'elle ne m'ait aimé autant qu'elle étoit capable d'aimer, mais je n'attribuë cet amour qu'à la perſuaſion où elle étoit que ſa beauté avoit fait impreſſion ſur moi, eſpéce de vanité dont les femmes ſont ſuſceptibles, & dont les effets reſſemblent beaucoup à ceux de l'amour. Je vivois dans les commencemens aſſés librement avec elle, elle n'avoit cedé à mes pourſuites que par débauche; Cherabas ne me ſoupçonnoit pas de l'aimer, je ne le ſçavois pas moi-même, elle traitoit d'ingénuités en ſa préſence tout ce que je lui diſois de plus tendre, & elle avoit grand ſoin en particulier de m'en faire des re-

proches, elle me puniſſoit même quelquefois malgré elle de mon indiſcrétion. Des plaiſirs ſi tranquiles me firent faire des reflexions, elles me conduiſirent à penſer qu'il manquoit quelque choſe à mon bonheur, mon cœur reſtoit vuide quand mes ſens étoient ſatisfaits, je jugeai qu'ils en ſeroient plus vifs ſi mon cœur y avoit part, j'en parlai à Tabés avec cette naïveté dont je faiſois profeſſion, elle fit ſemblant d'en être touchée, elle me dit qu'elle ſouhaitoit depuis long-tems que je penſaſſe ainſi, qu'elle n'avoit oſé eſpérer de moi cette délicateſſe, elle me fit croire qu'elle n'avoit rien à ajoûter aux ſentimens, qu'elle avoit déjà pour moi. Je n'aurois jamais conſentis à ce que vous deſi-

riés, me disoit-elle, si je ne vous avois aimé, il n'y a qu'un amour aussi violent que celui, que j'ai senti pour vous, qui ait pû me dissimuler la honte que l'on trouve à se rendre à quelqu'un qui ne cherche que des plaisirs. Je devins donc plus reservé, mon respect s'accrut avec mon amour, je crûs n'avoir commencé d'être heureux que du moment que j'avois commencé à l'aimer avec délicatesse, & cette gêne, qui n'étoit point dans mon caractére, me devint aimable, parce que l'amour me l'avoit inspirée; elle dissimula si bien que je goûtai des plaisirs parfaits, mais elle dissimula trop pour me tromper toûjous, elle voulut me persuader que l'intérêt seul l'attachoit à Cherabas, qu'elle ne

l'avoit jamais aimé, & qu'elle n'auroit pû ſoûtenir la répugnance, qu'elle ſentoit pour lui, ſans le plaiſir, qu'elle avoit de vivre avec moi, que j'adouciſſois toutes ſes peines & que je faiſois ſeul ſon bonheur. Je me livrai pendant un tems au plaiſir de tromper un rival, mon amour propre étoit flatté de me voir préféré à un Roy puiſſant, j'admirois quelquefois les artifices ingénieux de cette femme, ſon adreſſe inimitable à cacher notre amour, les moyens, qu'elle employoit pour me faire ſupporter les complaiſances, qu'elle avoit pour Cherabas, elle me reprochoit ma ſincerité naturelle, elle m'apprenoit à feindre, & je ne ſçais comment des leçons dictées par l'amour & par les plaiſirs

ont eu ſi peu de ſuccès. Mon yvreſſe dura peu & je repris mon caractére quand mon bonheur ceſſa d'avoir les charmes de la nouveauté ; j'eus honte de ne le devoir qu'à la diſſimularion & à la fauſſeté, je me repreſentois avec une ſorte d'horreur tous les détours, que j'avois employés contre un Roy, qui m'avoit comblé de ſes bienſaits, je me reprochois d'avoir aidé à lui ôter un cœur, qui faiſoit ſa félicité : à qui pourra-t-il ſe fier, me diſois-je, ſi je le trompe moi-même, je ſuis donc devenu auſſi fourbe que les autres hommes ; il ne me manque plus que d'être cruel & barbare comme eux, ne le ſuis-je pas en effet ? Quelle autre ſorte de cruauté puis-je employer contre Cherabas

que de lui enlever ce qu'il aime ? Je pouſſai ces reflexions auſſi loin qu'elles pouvoient aller & j'en conclus qu'il falloit ceſſer de voir Tabés, il eſt plus aiſé de former des réſolutions que de les exécuter, la préſence de Tabés diſſipoit ordinairement les projets, que ſon abſence m'avoit laiſſé former ; je croyois la connoître telle qu'elle étoit lorſque je ne la voyois pas, & cette connoiſſance me devenoit inutile en la revoyant ; enfin ſa perfidie, ſes fauſſetés & la multitude même de ſes amans n'ont pû m'en détacher, tant elle étoit ſéduiſante, il étoit impoſſible de la voir ſans l'aimer, la ſeule bonne qualité, que je lui ai connuë, étoit de ne porter point ſur ſon front l'air de débauche ordinaire à

ces ſortes de femmes, il falloit l'étudier quelque tems pour y trouver les aſſûrances de la paſſion, qui la dominoit, peut-être y ſerois-je encore attaché ſans l'avanture qui me ſépara de Cherabas, & peut-être ſerois-je devenu un de ces exemples fameux des horreurs qui accompagnent l'amour. A quoi me ſervoient mes remords ? Je ne les écoûtois que lorſqu'il n'étoit pas queſtion de les ſuivre ; j'avois honte de mes excès, mais cette honte étoit inutile, j'en étois quitte pour me l'avoüer à moy-même, ſatisfaction vaine, que les paſſions ne permettent aux cœurs bien faits que pour avoir plus de droit de les mener où elles veulent. Je ne pûs quitter Tabés ſans lui laiſſer voir mes larmes,

elle en fut touchée, elle ne pût retenir les ſiennes, je lui demandai la permiſſion de lui écrire, elle me l'accorda, & je partis accablé de triſteſſe, regrettant le ſéjour des bois d'où l'on m'avoit tiré, où je vivois libre & dans l'ignorance de ce qui peut bleſſer la liberté. Je fus reçû du Roy d'Egypte, à qui Cherabas m'avoit fort recommandé, avec un empreſſement fondé ſur la curioſité, qu'il avoit de voir un homme né & élevé au milieu des bois, il me queſtionna beaucoup, mes réponſes lui plurent, & il me fit la grace de me dire qu'il ſçavoit bon gré aux Prêtres Indiens de lui avoir procuré l'avantage de me voir auprès de ſa perſonne, qu'il eſpéroit m'adoucir ſi bien cette eſpéce d'exil,

que je ne me repentirois pas d'avoir quitté les Indes, il me parla beaucoup de Tabés, qu'il avoit vû en Egypte d'où elle étoit, je dissimulai ce que j'en sçavois, il en jugeoit comme moi, je comptai qu'il penseroit raisonnablement sur les femmes & que je trouverois en lui un secours dont j'avois besoin pour me défendre de leur séduction, je les aimois beaucoup, c'est la plus forte passion que j'aie eûë. Les Egyptiens me parurent plus sçavans que les Indiens, & ils n'en valoient pas mieux, ils étoient occupés d'une infinité de recherches vaines, qui remplissent l'esprit & laissent le cœur vuide. Dans ce grand nombre d'Ecoles, que je voulus visiter, je n'en vis aucune où l'on apprit

à devenir meilleur, on me disoit bien que l'intention de ceux, qui les avoient établies, étoit de conduire les hommes à la ſageſſe, qu'on les y attiroit par les ſciences, qui plaiſent, je ne trouvois pas que la ſageſſe eut beſoin d'autres attraits que les ſiens pour gagner les cœurs, ils reſtoient tous loin du terme où ils ſe propoſoient d'arriver, pour n'avoir pas voulu prendre le plus court chemin. Ma complaiſance & ma douceur naturelle plurent au Roy, peut-être ſit-il auſſi quelque cas de ma raiſon, peu de Rois l'aiment, ils ne la connoiſſenr, ni ne veulent la connoître, il falloit un Roy comme Barſias pour aimer un homme, qui ne ſervoit ni à ſes plaiſirs ni à ſa ſanté : j'étois de toutes

ſes fêtes & de tous ſes conſeils, il ne me cachoit rien, il me demandoit mon avis ſur tout, & vouloit même que je le lui diſſe ſans en être prié. Je devins dès lors un objet de vénération pour le peuple qui ne ſçait pas penſer différemment de ſes maîtres, & qui admire toûjours ſans diſcernement; les Courtiſans, qui croyent qu'on leur enleve tout ce qu'on ne leur donne pas, me porterent envie, &, jugeant de moi par eux-mêmes, ils me regarderent comme un nouveau favori, qui alloit leur faire ſentir le poids de ſon autorité. Cette ſituation m'embaraſſoit, quoiqu'on ne doive pas s'inquiéter des ſentimens des hommes quand on fait le bien, je ſouhaitois trop paſſionnément d'être aimé de

tout le monde, pour ne pas craindre de ne pouvoir y parvenir, le plaiſir d'être à portée de faire des heureux m'attachoit à mon état; la crainte de ne pas réüſſir m'en éloignoit; enfin je conclus que, n'étant que ſimple dépoſitaire de la faveur de mon Roy, je devois préférer une vie privée, mais tranquile à cette vie éclatante, mais orageuſe des favoris. J'en parlai au Roy avec cette franchiſe qui a toûjours fait mon caractére & qui auroit mis des obſtacles inſurmontables à ma fortune, ſi j'en avois voulu faire d'autre que de contribuer au bonheur des hommes. Prince, lui dis-je un jour, la faveur, où vous m'avés élevé, eſt trop grande, elle commence à faire ombrage à ceux, qui s'en croyent plus

plus dignes que moi, elle m'accablera infailliblement, si vous ne l'arrêtés, daignés la modérer pour la rendre durable, aimés-moi moins pour pouvoir m'aimer toûjours, je préfére une médiocrité, qui puisse se conserver, à une élévation, qui n'est que passagere. Que me dites-vous? reprit Barsias, vous défieriés-vous de ma constance, & me croiriés-vous capable d'oublier tout ce que vous valés ? Je n'ai encore rien fait pour vous, je veux vous rendre heureux & vous égaler aux Princes de mon sang, votre sagesse vous rend digne d'en être, & quelle que soit votre naissance, je ne regarde en vous que votre mérite, n'appréhendés point l'envie ni la jalousie de mes Courtisans, je mettrai tant

de diſtance entre vous & eux qu'ils perdront l'eſpérance de pouvoir vous nuire. Je voulus répliquer, il me ferma la bouche. Ne parlons plus ſur un ſujet qui m'offenſe, me dit-il, aimés-moi ſeulement toûjours, je ne vous donnerai jamais rien qui ſoit du prix de votre amitié. J'avois aſſés vêcu avec les Rois pour les connoître, ils n'agiſſent pas toûjours comme ils parlent; ces diſcours ne m'empêcherent pas de me tenir ſur mes gardes, & de me préparer aux revers ordinaires à ces ſortes de fortunes; je n'en éprouvai pas de la part du Roy, il avoit des ſentimens & c'eſt peut-être le premier Roy, qui ait mérité d'avoir un ami, il connoiſſoit mon attachement pour lui, &, quoiqu'on pût lui dire contre

moi, il étoit trop ſûr de ma fidélité pour en prendre quelque ombrage, il en plaiſantoit quand nous étions ſeuls. La plus grande ſatisfaction, que j'aie euë auprès de lui, étoit de lui entendre dire ſouvent qu'il m'avoit l'obligation d'avoir penſé à faire des heureux; lorſqu'il vouloit me récompenſer de quelque conſeil utile, il me laiſſoit des graces à répandre, il vivoit ainſi avec moi plûtôt en ami qu'en Roy, & je n'aurois jamais exécuté la réſolution, que le commerce des hommes m'avoit inſpiré, ſi les Dieux l'avoient conſervé à ſon peuple. Sa mort me laiſſa dans une conſternation que rien ne pût adoucir & je ſentis en ce moment ſe réveiller l'envie, que j'avois eûë pluſieurs fois d'aller vivre ſeul

loin des hommes. Il eſt difficile d'en avoir beaucoup vûs ſans les connoître, & encore plus de les connoître & de les aimer : mon élevation m'avoit ſervi à en voir de tous les caractéres, je m'étois fait une habitude de les approfondir, qui ne me coûtoit plus & qui me ſurprenoit toûjours par les nouvelles découvertes, que j'y faiſois. J'avois eu quelque confiance aux phyſionomies, mais je ne les croyois pas auſſi infaillibles qu'elles le ſont en effet, il y avoit déjà long-tems que je ne m'y trompois pas, j'étois fâché que des viſages, où la fourberie étoit peinte euſſent pû tromper les autres juſqu'à ce que la découverte en fut devenuë inutile; ſi cette connoiſſance me prévenoit

contre les uns, elle m'aidoit à réformer les préventions, qu'on m'avoit données contre les autres : je voulois voir les gens dont on me parloit avant que de croire ce qu'on me disoit d'eux, il a fallu des évenemens, pour confirmer les jugemens, que j'avois portés de certaines personnes ; quiconque est sans naissance, ou sans biens n'est connu que par sa physionomie, le besoin, la timidité & mille autres circonstances changent le discours, & quelquefois la conduite d'un homme ; rien ne change sa physionomie, elle est indépendante de lui, quoiqu'elle soit attachée à lui, expression nécessaire de son caractére, elle ne peut pas nous tromper. Barsias me demandoit souvent sur quels

principes je me fondois pour juger ainsi des physionomies, je n'ai jamais pû le lui dire, je l'ignorois moi-même; je lui communiquois les découvertes extraordinaires, que je faisois, il les approuvoit, & nous nous amusions à caractériser toute la Cour; l'on auroit pû profiter de nos réflexions, elles n'étoient pas à l'avantage des hommes, je lui avoüois ingénuëment que toute mon habileté n'étoit point à l'épreuve des femmes, elles m'ont trompé longtems, personne n'a été plus à portée que moi de les connoître, & personne n'a éprouvé plus de foiblesse pour elles: ma passion pour Tabés n'étoit que l'effet de ma curiosité & le premier fruit de mon panchant pour les femmes. J'ai eu du goût

pour toutes celles, que j'ai trouvées aimables, il y en a eu une infinité, qui ont voulu me persuader qu'elles m'aimoient; si je vous racontois tous les stratagêmes, dont je me suis servi pour éprouver leur cœur, je ne sçais si vous ne me blâmeriés pas, j'en ai peu trouvé, qui méritassent d'être aimées, j'étois persuadé que le véritable amour est le plus grand des biens, je l'ai cherché long-tems dans l'espérance de le trouver, une femme m'a persuadé que je ne le découvrirois jamais, c'est la seule, qui m'ait inspiré une vraie passion, & la seule qui ait pû me guérir d'en prendre pour une autre, l'amour, que j'avois pour elle, ne ressembloit point à tout ce que j'avois senti jusqu'alors, je n'ai rien vû de plus par-

fait qu'elle, ni de plus opposé à l'amour, elle pensoit si bien sur tout le reste, que j'ai souvent craint qu'elle n'eut raison de se défendre d'aimer; l'assûrance de ne posseder jamais son cœur m'a inspiré une indifférence générale pour les choses les plus aimables, je n'ai pû l'étendre jusqu'à elle, elle a conservé sur moi un empire, dont je ne puis rougir, & dont je voudrois encore qu'elle se servit; si Barsias avoit vêcu, je ne me serois vengé de sa résistance qu'en la comblant malgré elle de biens & d'honneurs, ma générosité n'auroit point fait de grace à la sienne, son bonheur m'auroit adouci sa cruauté, & j'aurois été moins malheureux, si j'avois pû la rendre heureuse : quelle femme ! elle m'auroit

ſait aimer la vie, ſi elle l'eut partagée avec moi, elle m'a cru atteint des mêmes vices que la plûpart des hommes, & je dois à ma reſſemblance extérieure avec eux plûtôt qu'à ſon inſenſibilité le malheur de ma vie. Je ſortis de la Cour peu de tems après la mort de Barſias quelques ſollicitations que le nouveau Roy me fit pour y reſter; j'avois un ami, qui m'avoit ſuivi des Indes en Egypte, c'eſt le ſeul que j'aie pû faire dans cette multitude d'hommes, que j'ai vûs: il étoit heureuſement marié, ſans cela il m'auroit ſuivi, ou il m'auroit déterminé à reſter avec lui, ſon amitié m'auroit dédommagé des autres hommes. J'eus beaucoup de peine à lui faire goûter ma réſolution, il la combat-

tit avec des armes plus fortes que la raiſon même & peu s'en fallut que je n'y ſuccombaſſe, je l'aſſûrai que je lui permetrois de venir une fois chaque année dans cette ſolitude & que je m'adreſſerois à lui dans tous mes beſoins, il y eſt exactement venu juſqu'à l'année derniere que j'ai appris ſa mort. Le Solitaire s'arrêta quelques momens pour laiſſer couler ſes larmes : les Dieux, ajoûta-t-il, nous réüniront quand il leur plaira, il n'y a jamais eu de cœur plus tendre, plus ſincere & plus fidéle que le ſien, je n'ai oſé, tandis qu'il vivoit, lui déclarer que j'avois donné à ſes enfans le peu de bien dont je joüiſſois, ma déclaration ne devoit éclater qu'après ma mort ou après la ſienne ; les Dieux m'au-

roient épargné bien des larmes, ſi j'étois mort le premier. J'étois perſuadé qu'il eſt plus difficile qu'on ne penſe de ſe priver tout-à-fait du commerce des hommes, que la ſolitude ne plaît à ceux, qui la déſirent que dans la peinture qu'ils s'en font, je craignois de regretter les hommes tout méchans qu'ils ſont, je m'étois rempli de leurs défauts avec ſoin pour ne pas manquer de raiſons de m'en tenir éloigné, & je m'étois fait un fonds de réflexions qui paroiſſoit me mettre à l'abri de tous les dégoûts de mon nouvel état, je ne laiſſai pas de paſſer triſtement les premiers mois de ma retraite, j'ai cru en certains momens que j'allois ſuccomber à mon ennui, ſi je n'oſois m'avoüer que je

regrettois les plaiſirs, je regrettois au moins mon ami & tout cet examen ſe réduiſoit à me trouver encore plus de folie d'avoir quitté les hommes, que je n'en avois trouvé aux hommes pour me déterminer à les quitter, toutes les reſſources de morale me manquerent à la fois, &, ſi quelqu'un m'étoit venu voir, je me ſerois laiſſé gagner, je ſerois retourné à Memphys moins honteux d'y rentrer que d'en être ſorti. Que ſont devenuës, me diſois-je à moi-même, toutes ces réflexions ſi bien fondées? Les hommes ont-ils changés depuis que je les ai quittés? Eſt-il une ſocieté vraiment aimable parmi eux, y en a-t-il même d'aſſés aſſûrée? Commenceroient-ils à penſer juſte? Leurs erreurs pour être

générales en ſont-elles moins des erreurs ? Ne ſont-ils pas ou ſujets à des préjugés, qui les égarent, ou à des paſſions, qui les tyranniſent? Connoiſſent-ils le vrai bien, le cherchent-ils, ou l'embraſſent-ils quand ils l'ont trouvé? Ne fuient-ils pas la raiſon, qui les éclaire, pour courir après de fauſſes lueurs, qui les trompent ? Ils ne ſçavent pas être aimables ſans être vicieux, ni vertueux ſans ceſſer d'être aimables; qui ne connoîtroit la vraie ſageſſe que par les exemples, qu'ils en donnent ne l'aimeroit point, ils la défigurent quand ils ne l'effacent pas, ils ſont tous ou ſots ou méchans, ils ne méritent pas la complaiſance, qu'on a pour eux, il faut être à leur égard ou dupe ou fripon, j'ai éprou-

vé qu'il eſt extrêmement difficile de n'être pas l'un ou l'autre. N'eſt-il pas cruel de vivre avec des hommes que les richeſſes ou la pauvreté diſtinguent uniquement, qui ne font cas que de ce qui leur eſt étranger, qui ont donné tant de crédit à l'or & à l'argent que rien ne réſiſte à leurs attraits ? Pourquoi reſter expoſé à l'inſolence des riches ſans pouvoir l'humilier & aux murmures des pauvres ſans pouvoir les appaiſer? Irai-je encenſer une fortune moins aveugle qu'elle n'eſt injuſte, puiſqu'elle favoriſe ordinairement les hommes coupables ? Les plaiſirs, que leur commerce peut donner, ſont inférieurs aux peines, qui les ſuivent, on n'eſt heureux que quand on eſt ſeul, nés pour vivre

enſemble ils cherchent à détruire cette ſocieté, que la nature vouloit rendre heureuſe: que me reſte-t-il à regretter parmi eux? Je n'en fais pas aſſés de cas pour être flatté de leur eſtime, & ils ſont incapables d'amitié, enfin y a-t-il au milieu d'eux quelque ſorte de félicité? Le jour ſuccéda bientôt aux ténébres & la joie à la triſteſſe, mon premier ennui ſe diſſipa, j'ai goûté depuis des douceurs inexprimables, & dès la fin de la premiere année, ma joie étoit devenuë inaltérable; mes plaiſirs ont augmenté à chaque inſtant, ils en valent mieux parce qu'ils ſont à la ſuite de la raiſon & de la vérité, qu'on croit leurs ennemies, ils ne ſont ſujets à aucune illuſion, l'eſpérance de les goûter n'eſt point

au deſſus de leur poſſeſſion, j'en joüis ſans chagrin de me les être procurés & ſans crainte de les voir finir, j'en change avant que de m'en ennuyer, & je ne comprends pas comment j'ai pû méconnoître ſi long-tems la liberté & la tranquillité, que la ſolitude ſeule peut donner. Il me ſemble que le tems que j'ai paſſé avec les hommes, eſt un ſonge déſagréable, qui n'a ſervi qu'à rendre mon état préſent plus délicieux. Ne prenés point aureſte l'éloge, que je fais de ma ſituation, pour une cenſure de la vôtre, je n'aurois peut-être jamais quitté les hommes, ſi j'en avois trouvé de ſemblables à vous, & j'y ſerois encore ſi ma deſtinée m'eut permis de contribuer à leur félicité; ſi j'avois

à me plaindre des Dieux, ce ſeroit de m'avoir donné tant de ſentimens pour le bonheur de mes égaux & ſi peu de moyens de pouvoir le leur procurer, mais ils ne ſeroient point Dieux s'ils n'étoient plus ſages que nous, ne cherchons point à pénétrer ce qu'ils ont voulu nous cacher, & obéïſſons leur ſans murmurer, ils nous gouvernent ſans paſſion, je dois attribuer à leur ſageſſe plûtôt qu'à leur colere l'ignorance où ils m'ont laiſſé ſur les auteurs de ma naiſſance, je les ai cherchés longtems inutilement, je les pleurerois aujourd'hui, & le chagrin de les avoir perdus auroit déjà détruit le plaiſir de les avoir découverts. Le Solitaire finit là ſon récit, il s'apperçut que le jour étoit déjà avancé,

il voulut laiſſer à Cyrus le tems de rejoindre ſon équipage. Je ſens, lui dit le Prince, que vous vous êtes hâté de finir pour nous congédier plûtôt, il vous eſt plus aiſé de nous voir partir, qu'à nous de vous quitter, mais nous n'oublierons jamais la complaiſance, que vous avés euë, ſi je ne craignois d'en abuſer, je vous demanderois la permiſſion de venir vous voir chaque année. Je ne puis rien vous refuſer, reprit le Solitaire, je ſuis ſi vieux que vous n'aurés peut-être pas le tems d'y venir une ſeconde fois, quoiqu'il en arrive, j'aime trop les Dieux pour craindre une autre vie; je ne mets qu'une condition à ce que vous ſouhaités, c'eſt que vous n'apprendrés à perſonne que vous m'avés vû,

que vous reviendrés icy avec aussi peu de suite que vous en avés aujourd'hui; il voulut à ces mots prendre les mains de Cyrus pour les baiser, ce Prince s'en défendit & le tint quelque tems embrassé en soûpirant. Le Solitaire parut attendri sans être affligé, il continua de parler à Cyrus, qui n'avoit pas la force de lui répondre, ils se séparerent à la porte de la demeure du Solitaire, & Cyrus & ses Courtisans reprirent le chemin de la Cour pénétrés d'admiration & ne pouvant se lasser de parler de ce qu'ils avoient vû. Cyrus raconta en particulier à Cassandane & à Araspe l'avanture du Solitaire & leur fit naître l'envie de l'accompagner, la premiere fois qu'il y retourneroit.

Cyrus reprit quelques jours après le chemin d'Hécatompyle pour y exécuter les projets que la vûë de ſes peuples lui avoit inſpirés pour leur bonheur.

C'eſt ici que ſe rapportent naturellement les guerres que Cyrus eut à ſoûtenir & les conquêtes, qui les ſuivirent, tant d'Auteurs en ont écrit l'Hiſtoire que je n'entreprendrai pas de les copier. Il manque ſouvent d'hiſtoriens aux vertus civiles, il n'en manque jamais aux vertus guerrieres, quelque préférable que ſoit la paix à la guerre, il ſemble qu'on n'eſt pas Héros, ſi l'on n'eſt pas Conquerant, ce n'eſt pas la ſeule injuſtice que faſſent les hommes dans la diſtribution de la gloire, l'héroïſme eſt indépendant des ob-

jets dont il s'occupe, les objets font bien la différence des Héros, mais ils ne donnent pas même aux Héros la ſupériorité qu'ils ont les uns ſur les autres, la vraye ſupériorité eſt dans leur mérite, & juger d'eux par ce qu'ils ont fait plûtôt que par ce qu'ils devoient faire, c'eſt autoriſer la témérité, & donner des noms glorieux à des hommes que l'on honnoreroit encore trop quand on ne leur en donneroit aucun. Je ne doute point qu'on n'eut lû avec plus de plaiſir l'Hiſtoire des Guerres de Cyrus que l'Hiſtoire de ſon Repos; je me croirai bien dédommagé ſi l'on conclud de cette lecture qu'il vaut mieux faire le bonheur du monde par un regne pacifique, qu'en être la terreur & l'effroi par

le carnage & par l'horreur inséparables de la guerre.

Fin du troisiéme & dernier Livre

De l'Imprimerie de JACQUES GUERIN, Libraire-Imprimeur, Quay des Augustins.

Le Privilege cy-après a été cédé au Sieur BRIASSON pour toûjours.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux un Manuſcrit intitulé *Le Repos de Cyrus*, *&c.* & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. Fait à Paris le 14. Mars 1732. DE BEAUCHAMPS.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre; A nos amés & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevoſt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien-amé le Sieur * * * Nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaiteroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre: *Le Repos de Cyrus*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce néceſſaires offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la feüille imprimée & attachée pour modele ſous le contreſcel des Preſentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage cy-deſſus ſpécifié, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur papier & caractéres conformes à ladite feüille imprimée & attachée ſous notredit contreſcel, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de ſix années conſecutives, à compter du jour de la datte deſdites Préſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéïſſance; Comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire ledit Livre cy-deſſus expoſé en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits ſous quelque prétexte que ce ſoit d'augmentation, correction ou changement de titre ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dé-

pens, dommages & intérêts; A la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelle; Que l'impression de cet Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'Impetrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixiéme Avril 1725. Et qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur CHAUVELIN; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur CHAUVELIN; le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empéchement: Voulons qu'à la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conseillers & Secretaires foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chatte Normande, & Lettres à ce contraires; CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le douziéme jour du mois d'Aoust, l'an de grace mil sept cent trente-deux; Et de notre Regne le dix-septiéme. Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

Registré sur le Registre VIII. de la Chambre Royale & Syndicale de la Librairie & Imprimerie de Paris N°. 405. *fol.* 390. *conformément au Reglement de* 1723. *qui fait défense* Art. IV. *à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient autres que les Libraires & Imprimeurs de vendre, debiter & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir les Exemplaires prescrits par l'Article CVIII. du même Reglement. A Paris le douze Août mil sept cent trente-deux.*

G. MARTIN, *Syndic.*



